

II. Deuxième partie :

*Anthologie de nouvelles
de science-fiction d'Amérique latine*

*Traductions dirigées
par Caroline Lepage*

hWord

« **A**UJOURD'HUI, nous recevons Germán Catalano, écrivain prolifique et développeur de logiciels », annonça le journaliste, au premier plan. La caméra élargit alors le champ sur le sourire d'un homme aux cheveux grisonnants et aux moustaches foncées dignes d'un phoque qui saluait en inclinant la tête. « À quoi doit-on une production de romans et de recueils de nouvelles d'une telle ampleur, à raison d'une publication par mois ? lui lança-t-il tout de go, de sa voix stridente ?

— Bonsoir à vous et à tous les téléspectateurs, commença l'invité, très calmement. Il est de notoriété publique que ma production littéraire est abondante grâce au logiciel que j'ai développé, le « hWord », une véritable trouvaille dans le domaine des lettres...

— Dites-nous-en un peu plus sur ce logiciel, s'il vous plaît, coupa le journaliste.

— Tout d'abord, il comprend une base de données de plusieurs milliers d'écrivains, allant de Cervantes Saavedra à Saer, en passant par Borges, Hemingway et García Márquez. Le logiciel compare le texte de l'utilisateur du « hWord » avec tous ceux de ces auteurs extraordinaires, puis corrige la syntaxe, la grammaire, les répétitions et autres erreurs communes, tout en respectant le style ; cela en temps réel, c'est-à-dire alors même qu'on écrit, expliqua Catalano, en faisant mine de taper à l'ordinateur...

— En somme, c'est comme si on avait tous ces génies pour tuteurs, interrompit l'intervieweur.

— Exactement ! D'où sa capacité à inspirer des paragraphes entiers, impeccablement écrits, comme s'il lisait dans les pensées de l'auteur.

— Et pourquoi « hWord » ? demanda le journaliste, en se penchant légèrement.

— Le « h », c'est en référence à Hermès, le dieu grec de la communication. Quant à « Word », vous n'ignorez pas qu'il s'agissait du traitement de textes de Microsoft, aujourd'hui disparu ; j'ai donc cherché à tirer profit de ce souvenir populaire pour le bénéfice de mon produit.

— Je me suis laissé dire que chaque licence coûtait très cher. Pour quelle raison, vu que le logiciel est déjà développé ?

— Primo, nous ne voulons pas qu'il y ait un trop grand nombre d'écrivains à succès, répondit Catalano en riant, deuxio, nous mettons à jour et alimentons en permanence la base de données dont je vous ai parlé ; à tel point que bientôt, il vous suffira d'avoir une bonne idée pour que le « hWord » la transcrive à votre place. C'est d'ailleurs pour cela qu'à nos yeux, le « hWord » est une sorte de coauteur, comme nous le précisons dans sa licence d'utilisation.

— Certains écrivains de renom en ont pourtant reçu une copie gratuite.

— Oui, bien sûr. Ils testent de nouvelles fonctionnalités et nous envoient des suggestions qui nous permettent d'optimiser considérablement la version que nous sortons tous les six mois.

— Le « hWord » remplace-t-il les muses inspiratrices ? interrogea insidieusement l'intervieweur.

— Vous devez avoir quelque chose à exprimer, une idée, de l'inspiration, pour reprendre votre propre terme ; et là, « hWord » vous donne la possibilité de jouer avec des paragraphes, des débuts, des fins, même les temps verbaux, jusqu'à ce que vous soyez satisfait du résultat, tout en étant certain d'employer une langue parfaite.

— Vous êtes aussi propriétaire d'une maison d'édition florissante : les Éditions Software Hermès.

— En effet ! Compte tenu de ma production littéraire, je me suis payé ce luxe ; ainsi, je garde le contrôle absolu sur mes publications, sans qu'un tiers n'intervienne, répliqua Catalano avec un petit air suffisant.

— Je vous félicite, vous êtes un programmeur, un écrivain et un entrepreneur à qui tout réussit, renchérit le journaliste, avant de marquer une pause et de tendre les deux mains vers lui, pour le désigner d'un geste théâtral.

— Merci beaucoup », lâcha Catalano sans une once d'humilité. Et tandis qu'il souriait, la chaîne envoya la publicité.

Carlos Muñoz monta les escaliers, en nage à cause de sa nervosité et de la chaleur. Il espérait que cet avocat l'aiderait à obtenir qu'on lui rende Justice. Oui, Justice avec une majuscule. Sa rage grandissait à chaque marche, faiblit dès qu'il pénétra dans le hall frais et bien meublé. Le livre et son manuscrit l'encombraient. Bien qu'il ne tienne pas en place, il décida de s'asseoir pour attendre.

Ils m'ont volé et ils vont me le payer, se disait-il en attendant fébrilement que la secrétaire s'adresse à lui.

« Monsieur..., l'appela-t-elle enfin, en le regardant par-dessus ses lunettes.

— Muñoz, Carlos Muñoz, se présenta-t-il, en épongeant les gouttes de sueur sur son front avec un mouchoir froissé.

— Entrez, Monsieur Muñoz, Maître Robasio vous attend. »

L'avocat quitta son siège et lui serra vigoureusement la main. Muñoz observa son sourire de politicien et se sentit moins sûr de vouloir lui présenter sa requête ; mais il avait la réputation d'être le meilleur.

« Asseyez-vous...

— Monsieur Muñoz, Monsieur Carlos Muñoz, Maître.

— Ah oui, bien sûr. C'est vous dont le roman qui a eu tant de succès a été plagié ?

— Voilà, *Possédées*, c'est ça. Ils n'ont même pas pris la peine de changer le titre ! Regardez ! s'indigna-t-il en lui montrant son manuscrit, parfaitement relié, puis le livre, qu'il tenait chacun dans une main.

— Quelqu'un aurait-il pu entrer chez vous et vous voler le document ou sa version papier ? chercha à savoir l'avocat en regardant ses ongles.

— Non, personne ! Je ne possède qu'une version papier, celle-ci, là, que vous avez sous les yeux. Et sinon, j'ai le document numérique, crypté avec un code : des combinaisons de lettres, de numéros et de signes de ponctuation. Un Cray mettrait trois ans à le faire sauter ! s'exclama Muñoz avec morgue.

— Vous n'avez pas envoyé un premier jet de votre œuvre à un ou une amie ? demanda Robasio, en insistant sur le mot « amie ».

— Non, évidemment ! Avec ce roman, je comptais bien devenir riche et célèbre, alors je ne l'ai envoyé à personne ! protesta-t-il en secouant la tête, pour dissiper le moindre doute.

— Cela signifie-t-il que la maison d'édition à qui vous l'avez transmis pour publication se l'est appropriée ?

— Écoutez-moi très attentivement Maître, cet exemplaire... » Il brandit de nouveau le volumineux paquet de feuilles imprimées. « ... est l'unique copie existante. *Capiche ?* »

L'avocat prit le manuscrit et le livre. L'auteur de *Possédées* était Germán Catalano en personne. Sur la quatrième de couverture, à côté de son visage souriant, figuraient les titres de nombre de ses autres best-sellers, appartenant à des genres variés.

À sa vue, Muñoz hurla en agitant la main : « Voleur !

— Éditions Software Hermès, lut l'avocat.

— Oui, ils vendent un traitement de texte, le « hWord », qui nous simplifie grandement la vie à nous autres écrivains, ajouta Muñoz sur un ton pédant. Il corrige l'orthographe, la grammaire, supprime le surplus d'adjectifs, remanie les phrases longues et dynamise les rythmes monotones. Si c'est de la poésie, il établit la sonorité, le rythme, et bien entendu la rime. Il peut tout améliorer, y compris le style. Un écrivain ayant de bonnes idées n'a qu'à s'asseoir à sa table et laisser la magie « hWord » opérer, conclut-il, en esquissant un geste en l'air.

— Je sais. Hier soir, j'ai vu l'interview de Germán Catalano, intervint l'avocat en parcourant de près les textes. Pas de doute, nous avons affaire à une copie conforme, estima-t-il après avoir tourné quelques pages.

— J'exige une indemnisation économique et morale, soupira un Muñoz révolté.

— Il n'y a donc plus qu'à prouver que vous l'avez écrit avant », rétorqua Robasio, avec une pointe d'ironie.

Sans un mot, Muñoz sortit de sa poche un paquet scellé avec le cachet de la poste et lui indiqua la date.

« Il y a trois mois, je me suis adressé à moi-même par courrier un DVD sur lequel est gravé mon roman, regardez.

— Bien, nous allons tenter de trouver une solution », lui assura l'avocat en le raccompagnant.

Rasséréné, Muñoz descendit les escaliers. D'ici peu, peut-être, son nom et sa photo remplaceraient ceux de Germán Catalano.

De retour chez lui, Muñoz appliqua un patch sur le « hWord » afin de prolonger d'un mois son utilisation. Comme quantité de ses collègues, il l'avait fait fonctionner *via* un crack caché dans le Réseau, très difficile à installer et qui requérait une mise à jour régulière depuis Internet. Il n'y avait accès que comme ça, son coût s'avérant en effet prohibitif autant pour lui que pour la plupart des gens qu'il connaissait. Il détestait les Éditions Software Hermès. Pourquoi vendaient-elles cette fichue licence aussi cher ? D'une certaine façon, ils méritaient que l'on jouisse du « hWord » sans le payer – une forme de justice poétique.

Environ deux mois plus tard, un coup de téléphone réveilla Muñoz très tôt dans la matinée.

« Maître Robasio à l'appareil, entendit-il dans un demi-sommeil. Rejoignez-moi de toute urgence au tribunal, nous avons une audience avec le juge et la maison d'édition. »

Il grogna une réponse avant de raccrocher, prit son bain, se rasa avec soin et choisit son plus beau costume. Il était persuadé qu'il aurait gain de cause. Aucune ambiguïté : *Possédées* lui appartenait. C'était son roman !

Dans la rue, il arrêta un taxi ; maintenant qu'il allait toucher le gros lot, il pouvait s'autoriser ce genre d'écart.

Il n'était pas encore tout à fait éveillé lorsqu'il arriva au tribunal. D'inquiétantes voitures aux vitres fumées étaient garées devant le bâtiment.

Maître Robasio vint l'accueillir à la porte, le reçut avec effusion et une poignée de main.

« Nous gagnerons très facilement, lui certifia-t-il sans le lâcher.

— On m'avait prévenu que vous étiez un ténor du barreau », s'enthousiasma Muñoz, exultant.

Robasio lui tapa dans le dos et ils entrèrent dans la salle. Le juge débarqua peu après et Robasio démontra de manière catégorique que l'œuvre était bien de Muñoz. Germán Catalano et les avocats de son entreprise écoutaient, impassibles. Quand ce fut leur tour de prendre la parole, le plus petit se leva, jeta un coup d'œil à l'assemblée, puis au juge, avant de pointer Muñoz du doigt : « Ce monsieur nous accuse d'avoir plagié son œuvre. Sauf qu'il l'a écrite grâce à une copie illégale du « hWord » de notre maison d'édition, clama-t-il d'une voix de baryton. En conséquence de quoi, il n'a pas versé un sou pour le développement de nos correcteurs de grammaire, d'orthographe ou de tout autre outil inclus dans notre produit. Voici – poursuivit-il en dépliant une longue liste – la totalité des patchs illégaux – il appuya sur le mot « illégaux » – grâce auxquels le demandeur a continué à exploiter le « hWord » et à violer la licence à maintes reprises. »

Robasio consulta Muñoz à voix basse : « C'est vrai ? »

Couvert de sueur, comme chaque fois qu'il était nerveux, Muñoz demeura muet et tripota sa cravate. Il se retourna et découvrit deux policiers au garde-à-vous devant l'entrée.

Comment sont-ils au courant que j'ai utilisé ces cracks et que la copie est illégale ? cogitait-il tout en dévisageant l'avocat sans pouvoir dire un mot.

« Par conséquent, martela l'homme de petite taille, *Possédées* nous appartient, ainsi que le stipule la licence d'utilisation violée par Monsieur Carlos Muñoz, qui, en outre, est débiteur de chacune des mises à jour qu'il a effectuées ; ce qui augmente le montant de sa dette de deux millions de crédits internationaux. Si la somme n'est pas réglée sur-le-champ, notre entreprise réclamera qu'il soit placé sous contrôle judiciaire jusqu'à ce qu'il nous ait remboursés, intérêts compris. »

Le juge fit un signe à des agents en uniforme, qui menottèrent Muñoz.

« Voleurs, fumiers ! Cette œuvre est à moi, à moi ! » vociférait-il.

Les policiers le traînèrent à l'extérieur sans ménagement.

« Combien sont-ils à avoir recours à vos patchs ? glissa Robasio à Catalano, lorsqu'il s'aperçut que Muñoz était hors d'atteinte.

— Beaucoup, triompha Catalano en souriant.

— Inouï ! s'écria Robasio, en plissant les yeux.

— Je ne vends qu'une poignée de licences du « hWord », reprit Catalano en quittant les lieux, une main sur l'épaule de l'avocat. Il faut avouer qu'elles ne sont pas données. En contrepartie, comme vous voyez, cher Maître, j'ai trouvé la combine pour récolter des tas d'idées, qui plus est déjà écrites. Personne ne lit les licences d'utilisation. Comme ils veulent tous une copie du « hWord » sans déboursier un centime, je leur laisse les patchs délibérément très difficiles à installer. Vous savez pourquoi ?

— Pourquoi ? demanda Robasio à la porte du tribunal, en fumant un cigare avec un plaisir visible.

Gustavo Courault

— En réalité, c'est un programme qui m'envoie sans exception tous les manuscrits minables de ces losers. » Catalano laissa sa phrase en suspens, pour que l'avocat prenne bien la mesure de ce qu'il venait de dire.

« Bref, vous les leur volez, résuma l'avocat, en arborant un sourire complice.

— Non, rectifia-t-il, souriant, le « hWord » est le coauteur, ne l'oubliez pas. Pour ma part – se rengorgea-t-il le pouce tendu vers lui-même –, je suis le créateur du « hWord ». S'ils parviennent à tirer parti illégalement de mon programme, ce n'est qu'au prix des énormes efforts qu'ils doivent fournir pour installer mes patchs et mes cracks. Ne suis-je pas génial ? se vanta Catalano, tout sourire sous ses épaisses moustaches.

— Si, si, acquiesça Robasio, gêné, maintenant payez-moi ma part. Comme promis, je l'ai amené au tribunal pour que vous puissiez vous en débarrasser, en mettant tout le poids de la justice dans la balance.

— Naturellement, Maître, le rassura-t-il en lui remettant un chèque. Vous savez quoi ? Ils sont si paresseux qu'ils ne se rendent pas non plus compte qu'outre qu'il est le dieu de la communication et des médecins, Hermès – Catalano se tut quelques secondes pour générer le suspens – est par ailleurs celui des voleurs et des escrocs. Je suis un pur génie ! » ponctua-t-il avec un ricanement.

Robasio le considéra, effrayé, et pressa le pas jusqu'à un taxi.

« Avec ces satanés écrivains, que Dieu me vienne en aide ! Emmenez-moi vite loin d'ici ! » supplia-t-il au chauffeur, sitôt la portière ouverte.

**Gustavo COURAULT
(Argentine)**

Traduit par Justine LADAIQUE et Julie SANCHEZ

Gustavo A. Courault est né à La Plata en 1956. Il vit actuellement à Santa Fe, où il est ingénieur électricien et spécialiste en informatique. Il écrit depuis l'âge de 17 ans, principalement de la science-fiction. On pourra lire deux autres de ses nouvelles, « El vagabundo » et « Cuidado al cruzar la calle » publiées par la revue en ligne :

<http://axxon.com.ar/rev/2010/01/hword-gustavo-courault/>

Rédemption

DÉSARTICULER. DÉMEMBRER. DÉPOUILLER. Il n'y a rien à faire contre quelque chose qu'on a dans le sang.

Je suis bourreau depuis mon arrivée à Rédemption. Sur Terre, on me pourchassait, on m'enfermait et on me droguait pour éviter que je ne récidive. Ici, je reçois un salaire du gouvernement. Et, surtout, je suis heureux.

On me demande de les exécuter lentement. Mais parfois, je n'y arrive pas. Certains gémissent et implorent ma clémence ; ce sont ceux-là qui m'irritent le plus. Je regarde leurs visages et tout ce dont j'ai envie, c'est de les éclater... les yeux hors des orbites, la mâchoire cassée. Je suis impatient de leur briser les côtes à grands coups. Je veux les voir morts. Là, l'excitation me fait me précipiter, et du coup, ils ne reçoivent pas le châtiment approprié, la part de souffrance exigée par la Loi. Pourtant, le chef du Tribunal est d'accord avec moi. Je fais très bien mon travail. Je suis utile à la société.

Peu importe le crime qu'ils ont commis.

Le Père Alfonso soutient que tout acte contraire à la Doctrine est un outrage identiquement grave et qu'à ce titre, il mérite les tourments les plus sévères. À Rédemption, insulter un ouvrier ou assassiner un prêtre revient au même. On est pur ou on ne l'est pas. Nul ne peut d'aucune façon que ce soit attenter à l'œuvre du Créateur. Sauf moi : moi, je suis bourreau, le bras armé de la Justice Divine. C'est donc vers moi qu'ils viennent. Le rituel est très simple. Leur culpabilité établie, on les presse de sortir du Tribunal et on me les amène. Sur cette planète, il n'y a pas de prisons, seulement des salles d'attente. Moi, je patiente, légèrement excité, avec ce chatouillement d'enthousiasme qui naît toujours en moi à l'idée de la besogne qui m'attend. On ouvre la porte de fer et je découvre le condamné. Aussitôt, je commence à envisager la méthode à appliquer. Et tant mieux s'ils sont corpulents et forts, parce qu'il faudra davantage de travail avant qu'ils ne succombent. Les faibles, eux, exigent plus de subtilité. Un coup énergique et bien appliqué suffit à les tuer sur le coup, or ce n'est pas l'idée. Hommes, femmes,

jeunes ou vieux... chacun requiert un traitement spécial, personnalisé, adapté à sa structure osseuse, à son tempérament plus ou moins rebelle, à sa volonté de lutter ou de se soumettre au châtement.

J'ai tellement affiné ma technique que je peux planifier l'intégralité du processus en quelques minutes, en déterminant d'un simple coup d'œil les séquences susceptibles de provoquer le plus d'heures de torture et de dégâts possible, tout en les maintenant en vie. La loi stipule qu'ils doivent mourir au moins une semaine après l'énoncé de la sentence. Je suis fier de déclarer que certains résistent à mes soins jusqu'à trois semaines. On m'a d'ailleurs décoré pour les avoir conservés aussi longtemps. Lorsqu'on nous laisse en tête à tête, il me faut d'abord leur enlever les menottes. C'est plus amusant quand ils sont libres de leurs mouvements, à courir dans leur cachot comme des rats hystériques, persuadés de pouvoir s'échapper.

D'autres bourreaux se servent d'instruments, une pratique indigne d'un homme. Mon avis, c'est que si nous avons des mains, des pieds, des épaules ou encore des coudes, ça n'est pas pour rien. Il n'y a arme plus sacrée que le corps que Dieu nous a donné. Les phalanges s'enfonçant jusqu'à ce que le sang jaillisse. Le sien et le mien. Mes collègues ne savent pas ce qu'ils ratent.

Le but est de frapper encore et encore, de planter ses ongles, d'arracher des poils, de disloquer des membres, de déchirer la peau et de réduire des bouches en miettes, jusqu'à ce qu'ils ne soient même plus en mesure de crier. Et lorsqu'ils ne sont plus que des masses ensanglantées, leur infliger alors des supplices plus espacés dans le temps, mais davantage insidieux. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'une quelconque douleur ne vainque leurs dernières résistances et qu'ils ne s'abandonnent à la mort.

Selon le Père Alfonso, c'est pure miséricorde : leur laisser suffisamment de temps pour que leur calvaire les purifie et qu'ils se repentissent de leurs péchés.

Je n'ai jamais compris pourquoi Rédemption est exclue des voies habituelles de navigation. Ici règnent une telle sainteté et un tel attachement aux vrais préceptes de la cohabitation harmonieuse que tout le monde devrait la connaître et suivre son exemple.

Quand les geôliers de la Terre m'ont abandonné à mon triste sort dans un champ proche de Nouvelle Bethléem dans l'espoir que, rapidement, incapable de me retenir, je replongerais et serais pris, jugé et exécuté par le Tribunal de Rédemption, ils étaient loin d'imaginer que je deviendrais moi-même un exécuteur. Je leur en serai éternellement reconnaissant. J'ai découvert par leur intermédiaire ma véritable vocation, la mission que le Créateur m'avait destinée depuis le jour de ma naissance. Il suffisait juste de trouver le lieu où mes aptitudes seraient nécessaires, considérées non pas comme une perversion, mais comme un don exceptionnel. Ici, on sait m'apprécier à ma juste valeur, et moi, je profite de chaque journée passée

au service de l'unique et seule religion, occupé à ce qui me plaît le plus. Combien de pécheurs ai-je rédimés ? Le registre ecclésiastique en recense deux cent trente-sept... deux cent trente-sept âmes qui, grâce à moi, ont pu expier leurs fautes. Je sais que j'ai d'ores et déjà gagné le Ciel. Mais je n'y aspire pas encore : mon paradis est ici, dans ce cachot de Rédemption, d'où, à n'en pas douter, je ne sortirai jamais. Le Père Alfonso affirme que je ne dois pas me laisser souiller par les impurs du dehors et que c'est pour cela qu'il me protège avec les cadenas qui gardent ma porte. Mais qui se soucie de la liberté ?

Tant que cette porte s'ouvrira, tant qu'il y aura des pécheurs pour défier la Loi Divine et tant que moi, je serai chargé de les accompagner le long du chemin menant au pardon et, surtout, tant que j'entendrai le fracas de leurs os lorsque je les projette contre les murs de pierre, je continuerai à être convaincu que je suis l'homme le plus chanceux au monde, et je remercierai le Créateur pour les plaisirs qu'il a daigné m'accorder et que, sans conteste, je mérite.

Claudia DE BELLA
(Argentine)

Traduit par Vanessa CANAVESI, Perrine HUET et Olivier MARCHAND

Claudia De Bella est née à Buenos Aires en 1958. Elle est professeur d'anglais, chanteuse de rock, écrivain et traductrice, principalement d'œuvres de SF et de *fantasy*. Elle a publié plusieurs nouvelles en Argentine, au Brésil et en Italie, ainsi que 150 traductions de textes courts d'auteurs de langue anglaise. Elle a reçu plusieurs prix, dont le « Más allá » et le « Premio Axxón ». Pendant cinq ans, elle a dirigé trois ateliers d'écriture de SF et de *fantasy* pour adolescents.

Le Rêve du robot

ROSERVIND ÉTAIT UN ROBOT automate affecté aux mines de Yanacocha. À 160 ans, il était encore en service effectif. Il ne se reposait jamais, hormis les jours où il devait recharger ses batteries ou lorsqu'il allait à la maintenance, comme ses semblables. Ce robot était toujours en fonctionnement à une époque pourtant ultérieure à la « Grande Révolution Robotique » (dont l'impact fut bien supérieur à celui de la Révolution Industrielle) et peu après la R.R.I. (Réforme Robotique Industrielle), au cours desquelles des millions et des millions de robots furent détruits par la main de l'homme sur l'ensemble de la planète. Bien que très évoluées grâce à leur intelligence artificielle, ces machines n'avaient jamais représenté un danger pour l'humanité. Pour la simple et bonne raison que leur intelligence n'égalerait jamais celle des humains. Jamais elles ne nourriraient le dessein de tuer des êtres vivants, ni n'auraient ne serait-ce que la malignité d'envisager une chose pareille. Pas plus qu'elles ne seraient pourvues de ce que les hommes ont de spécial... ce que l'on appelle une âme.

Recouvert d'un métal résistant à la corrosion, Roservind avait la structure morphologique d'un humain ; son visage, cependant, ne reflétait pas la moindre émotion. Employé dans l'industrie, il était nécessairement multitâches ; car en application de la loi numéro 5 de la R.R.I., il ne pouvait y avoir plus de 3 robots par usine. Outre divers travaux, telles étaient ses principales activités : agent d'entretien, médecin, comptabiliseur et poseur de dynamite.

Il subissait quotidiennement les humiliations des travailleurs. Son corps avait beau être la cible des crachats, de jets d'urine et de projections de peinture, il ne percevait pas la malice de ceux qui se moquaient de lui.

Un jour, Roservind fut envoyé à 4000 mètres sous terre pour aider un groupe de plus de 100 mineurs. Et c'est là que l'accident se produisit : un éboulement de rochers et de terre boucha toutes les entrées de la mine. Il faudrait huit bons mois pour les délivrer, à condition qu'ils fussent encore en vie d'ici là. Au bout de 4 mois, les travailleurs commençaient déjà à mourir les uns derrière les autres, de faim et de soif. Même l'assistance médicale dispensée par le robot s'avéra insuffisante pour ces pauvres

malheureux. Sur les 100 qu'il y avait au départ, il n'en restait plus que 10. Le robot assistait, impuissant, à l'agonie des ouvriers.

Dépourvu de toute émotion, il pouvait néanmoins réfléchir. Il se remémora par exemple les souvenirs d'une époque passée – sauvegardée dans sa base de données – durant laquelle il avait été au service d'une famille en tant que majordome. Famille qui l'avait ensuite vendu à un ferrailleur, sans toutefois... qu'il en ait conçu de l'aigreur. Il ne comprenait jamais pourquoi les gens pleuraient ou riaient... Ils étaient tellement imprévisibles.

Finalement, il vit l'ultime mineur au seuil de la mort ; l'homme avait une photo de sa famille serrée dans une main, un crucifix dans l'autre, et pleurait. Peu après, il mourut. Le robot se trouva complètement seul au milieu des cadavres. Et pour la première fois, il s'interrogea sur ce qui le rendait différent des humains. Pourquoi vont-ils au ciel, eux, alors que les robots... non ? Puisque les animaux non plus ne vont pas au ciel – se disait-il intérieurement – pourquoi les humains y vont-ils ? Est-ce que je pourrai y aller au ciel, moi aussi ? Notre robot se posait en effet bien des questions. L'une d'elles était liée au souvenir qu'il conservait d'une grève menée par les mineurs. Ils réclamaient leurs droits, ils avaient des buts dans la vie. Il songeait aux grandes victoires qui avaient marqué l'histoire de l'humanité ; ils avaient atteint leurs objectifs... réalisé leurs rêves.

Plusieurs jours après, les lumières de la mine s'éteignirent et le robot demeura dans l'obscurité totale... Là, il se demanda : Moi, quel est mon objectif dans la vie ? Il alluma la frontale de son casque et commença à lire une bible qu'il avait prise sur l'un des cadavres. Plus de neuf mois s'écoulèrent avant que les secouristes n'arrivent...; ils ne sortirent que le robot.

À l'extérieur, voici ce qui arriva : tout le monde lui lança des regards haineux. Sans crier gare, un superviseur l'apostropha : « Hé, toi, là... retourne au boulot ! » Le superviseur s'étonna de la réaction du robot, qui resta planté devant lui sans bouger ; normalement, en effet, les robots exécutaient sur-le-champ les ordres qu'on leur donnait...; celui-ci était manifestement différent. « Retourne au boulot ! », répéta le superviseur. Sauf que le robot avait compris la différence entre les robots et les humains... L'âme. Selon les Saintes Écritures, chaque être humain a une âme unique, qui va au ciel ou en enfer en quittant son enveloppe charnelle. Roservind était dubitatif : comment est-il possible que je parvienne à penser librement, sans obéir à de complexes lignes de programmation ? Comment faut-il que je m'y prenne pour avoir une âme ? Sans en être conscient, le robot avait désormais un objectif... un rêve. Il ne lui restait plus qu'à donner le coup d'envoi grâce auquel il serait à même d'entamer sa longue quête...; deux mots : Je démissionne !

Roservind venait de naître.

RPACOC
(Pérou)

Traduit par Irène DESCAMPS et Elena GENEAU

Bleu

HARRY SE LEVA sans enthousiasme ce matin-là, comme il l'avait fait les trente-sept dernières années ; malgré tout prêt à mener à leur terme les projets spéciaux qu'il avait prévus pour cette journée. Après la minute que lui prenait sa fonctionnelle douche à eau et air comprimés, il se sentit davantage réveillé et de meilleure humeur, les mouvements cependant toujours lents, à son habitude.

Quand il revint dans sa chambre – de grande taille –, il passa nu devant le miroir de la salle de bain, le seul de son appartement, évita de s'y regarder. Il pressa un bouton sur sa tête de lit : les rideaux de la baie vitrée s'ouvrirent. Aussitôt, la vitre s'enroula, laissant apparaître la ville, libre du moindre obstacle. Le panorama dégagé était bien visible ; quand il s'avança, Harry put vérifier que l'éternel smog recouvrait d'un gris épais de ténèbres les gigantesques constructions. On aurait dit un crépuscule en plein hiver ; pourtant, il était à peine plus de sept heures du matin à sa montre, par une chaude journée d'été. La belle et nocive lumière du soleil restait latente au-dessus de cette couche de nuages empoisonnés ; comme une contradiction aberrante, la pollution protégeait la cité des rayons ultraviolets. Mélancolique, il se rappela l'époque où l'on pouvait voir le ciel dans sa totalité sous le désertique climat de son enfance, quand il n'y avait pas l'ombre d'un nuage pour voiler l'éclat de ce bleu qui, désormais, n'existait plus. À présent, il n'y avait plus guère que les images et les hologrammes, à jamais incapables de reproduire les sensations réelles qu'il avait éprouvées un jour. Tout cela était définitivement anéanti. Avec Bach en fond sonore, il s'habilla, malhabile à cause du poids de ses longues années.

Après avoir revêtu sa tenue en latex, il se dirigea vers la porte de l'ascenseur, à l'intérieur même de la pièce. Sur un ordre vocal, l'appareil commença à descendre rapidement les deux cents étages du gratte-ciel ; dans l'intervalle, Harry chaussa une grande paire de lunettes qui adhéra à sa peau comme une ventouse et sur les verres de laquelle un écran s'allumait. En passant l'annulaire de sa main droite sur une zone précise de

son pantalon, il sélectionna dans l'interface le lien correspondant à son véhicule et put ainsi le mettre en marche à distance.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, sa voiture l'attendait ; compacte, elle avait la forme d'une demi-lune renversée vers le bas. Il prit place sur l'unique siège, et quelques mots prononcés à voix haute suffirent pour que l'engin roule lentement vers la sortie de la tour. Le véhicule était étroit et n'avait ni levier de vitesses, ni pédales, ni volant, ni rétroviseurs. Il lui faisait l'effet d'un sarcophage avec des vitres polarisées, où l'occupant pouvait s'allonger et voyager endormi.

Le passager sénile indiqua sa destination ; après quelques secondes, un premier message – « Autorisé par la Centrale de Transit » – et un second – « Trajet assigné » – clignotèrent sur le minuscule moniteur de ses lunettes, accompagnés d'une infinité d'annotations mineures. Il fut soulagé de s'apercevoir qu'on lui avait attribué la quatrième piste, la seule permettant de voir au moins les immeubles et l'obscurité du ciel ; avec les autres, on circulait littéralement dans des tunnels, et il n'aimait pas ça. Une fois lancé sur l'autoroute, c'est en vain qu'il essaya de regarder son résumé d'informations préféré sur l'écran, incapable de se concentrer. Ses pensées vagabondaient : sa nostalgie était cristallisée dans ce bleu dont, malgré ses efforts, il ne se souvenait pas avec netteté. Avec cela, c'était tout son passé qui disparaissait irrémédiablement.

Le smog, les lumières, les hautes constructions et les autres véhicules autour s'effaçaient progressivement. Son esprit et sa raison entamaient un voyage différent ; ils plongeaient dans le passé, vers le mince fonds de souvenirs qu'il conservait, des souvenirs comme les résidus d'un rêve. Là-bas, il n'y avait ni images, ni voix, ni sensations, rien que des informations qu'il distinguait à peine : des noms, des dates, des lieux et des événements dont il aurait contesté la véracité si elle n'avait pas été établie au préalable.

Bien qu'il ait étudié la médecine, à l'arrivée, il n'était pas devenu médecin, mais entrepreneur... Il avait ainsi créé plusieurs sociétés, parmi lesquelles l'une s'était révélée être une véritable mine d'or et lui avait apporté la fortune et une renommée mondiale. C'était le bon temps ; aujourd'hui, il se trouvait au seuil de son existence et n'était plus qu'un anonyme et vieux philanthrope qui s'efforçait de vivre ses derniers jours dans la solitude. Il avait tout eu, en particulier l'amour, la santé et l'argent. Le véritable amour s'en était allé à la mort de sa femme, trente-sept ans auparavant ; les richesses matérielles, il n'en manquait pas, loin de là ; quant à la santé, à l'heure actuelle, il était facile d'être toujours en forme dans la mesure où plus personne ne tombait malade, pas même en Europe, où sévissait la famine. Sans compter que la technologie permettait de sauver ou de remplacer presque n'importe quel membre ou organe humains, et dans le cas contraire, il restait toujours l'option de la cryogénéisation. Lui, par exemple, avait subi de nombreuses opérations : son cœur, son estomac

et ses poumons étaient des pièces usinées, certifiées à longue durée de vie, la plupart de ses os étaient des structures en titane, ses muscles définitivement renforcés par des implantations de matériau semi-biologique, de même que ses veines, nettoyées et régénérées tous les cinq ans. Quant à sa peau, elle avait été tirée tant de fois qu'elle était aussi fine qu'une pelure d'oignon. Son reflet dans le miroir le dégoûtait autant que la vue des visages parcourus de veines des autres, et il remerciait le ciel que la mode actuelle impose de se couvrir complètement le corps et la tête (elle, c'était avec d'énormes lunettes digitales).

Le son intermittent d'une alarme discrète le sortit de sa rêverie ; rappel qu'il se trouvait à une minute de son objectif, l'une de ses innombrables cliniques d'assistance médicale. Un sourire espiègle se peignit sur son visage lorsqu'il imagina combien il serait bizarre d'être client de sa propre entreprise – désormais confiée aux mains expertes de l'un de ses héritiers, qui, d'ailleurs, se chargerait de son cas en personne, et ce alors que cela n'entraînait pas dans ses attributions.

Harry était né en l'an soixante-douze du XX^e siècle. Aujourd'hui, en l'an vingt-huit du XXII^e siècle, il avait donc cent cinquante-six ans, soit exactement un siècle de plus que ce qu'avait vécu son père.

Avoir perdu le souvenir du visage de son géniteur était ce qui le faisait le plus profondément souffrir. Il avait été le premier à mourir, de nombreuses années avant sa mère et plus longtemps encore avant ses frères. Bien qu'il possédât des photographies et des vidéos de l'époque, son père n'apparaissait plus dans son esprit que sous les traits d'un parfait étranger. Il n'arrivait jamais à convoquer son visage sans avoir recours aux images qu'il conservait, ni à exprimer ses sentiments, qu'il n'éprouvait plus que par obligation, du fait de leur intensité passée. Il craignait qu'ayant été séparés l'un de l'autre trop longtemps, il y ait dorénavant trop de choses que son cerveau et son cœur n'étaient plus en mesure de retenir. Il était honteux vis-à-vis de la mémoire de celui à qui il devait la vie et son éducation.

Pas de doute : sa génération avait fait un bond technologique tellement antinaturel que le métabolisme humain n'avait pas suivi, les hommes ne se révélant pas assez évolués pour vivre autant d'années... ni pour se les rappeler.

Héctor, son arrière-arrière-petit-fils, vint l'accueillir à l'entrée du bâtiment. Après un bref échange intime, ils pénétrèrent dans une chambre éclairée au centième étage. Là, il revêtit une blouse d'hospitalisation confortable – son nom était imprimé sur un des côtés, de même que sur l'intégralité de l'équipement et du mobilier. Il était serein parce que familier des lieux où il avait souvent déambulé – même si cette fois, la situation était différente. Il s'allongea sur un somptueux lit en métal chromé, respira calmement tandis que son jeune parent préparait en silence deux cathéters qu'avec habileté et sans lui faire mal, il lui introduisit bientôt dans la

jugulaire. Très vite, Hector s'approcha de nouveau et lui glissa dans la main droite un minuscule appareil en métal léger et noir.

« Quand tu voudras, mon vieux », l'invita-t-il affectueusement.

La règle voulait que le patient lui-même actionne la machine.

« Tout de suite, mon garçon, avant que je ne change d'avis. »

Avec un sourire nerveux, il pressa le bouton foncé de l'appareil qu'il tenait dans ses mains. Vaguement effrayé, il observa comment un liquide bleuté montait par la tubulure avant d'aller s'injecter dans sa veine. Il se détendit à l'instant où il sentit la substance glacée pénétrer dans son corps. Un sourire enfantin, quoique légitime, se dessina sur son visage déformé par les opérations chirurgicales à répétition, quand il se rappela avec netteté – ou bien avait-il rêvé ? – un moment précis de son passé : il se revit enfant, en ayant pleinement la sensation d'y être de nouveau.

Il se trouvait sur une plage, près de son père. Un soleil resplendissant poignait au-dessus de leurs têtes réchauffées tandis qu'ils pêchaient, enveloppés par une douce brise marine. Il fut émerveillé... Impatient, il observa le visage jovial et paisible de son géniteur qui lui souriait. En le regardant, il eut la sensation qu'il lui appartenait comme il ne l'avait plus éprouvé depuis plus de cent ans, qu'il était de son sang et de sa chair... Il lui sembla se trouver face à un fils mort trop jeune. Il vit dans ses profonds yeux bleutés, dont il ne s'était pas souvenu jusque-là, le reflet du bleu de la mer, l'éclat du bleu du ciel, le bleu qui ne serait jamais plus, celui-là même qui lui revenait de droit à sa naissance, mais qui avait quitté la planète depuis des années, et qu'il aurait dû accompagner. Et à ce moment précis, il eut la certitude qu'avoir prolongé sa vie ainsi avait été une impardonnable erreur, que ce bonus ne lui avait été accordé ni par Dieu ni par qui que ce fût, qu'il n'en avait jamais voulu à vrai dire, et il regretta toutes ces années d'existence inutile et artificielle.

À mesure qu'il s'endormait, et tandis que des larmes douces et amères caressaient sa peau, il entendit Héctor, dont la voix, telle celle, lointaine, d'un ange, lui murmurait :

« Adieu grand-père... On va te regretter ici. »

Ainsi il prenait congé pour la dernière fois, puisqu'en ces temps d'immortalité factice, son entreprise lucrative se consacrait à rendre l'onéreux service du suicide assisté ; or fatigué et seul, Harry ne désirait plus continuer à vivre.

Alors, un liquide rouge vif monta par l'un des multiples tubes vers ses veines d'un autre âge, fatiguées... Mais le vieil homme était déjà endormi, et dans ses rêves ne subsistait rien d'autre que le bleu.

**Hugo AQUEVEQUE
(Chili)**

Traduit par Cloé RIOU et Amélie RIOUAL

Bleu

Né en 1972 à Iquique, au nord du Chili, Hugo Aqueveque réside depuis 2000 à Stockholm. Il s'est mis à l'écriture récemment ; ses textes, une douzaine de nouvelles, publiés dans différentes revues du net, le situent dans la veine de l'horreur et du fantastique.

L'Annonciation

Amoroso planeta (1983)

C'ÉTAIT LE SIXIÈME MOIS.

Dans l'atmosphère fraîche de sa chambre, la douce Marie filait avec application les vêtements de son époux. Il y avait dans l'air un je-ne-sais-quoi d'inquiétant qui l'emplissait d'une crainte grandissante. N'y tenant plus, elle se levait sans cesse pour faire les cent pas dans la pièce, changeait les choses de place.

« Mon Dieu ! Une telle anxiété finira par me rendre folle », se dit-elle. Elle pensa à son mari. « Ce doit être à cause de l'absence de Joseph », se rassura-t-elle.

Dehors, en petits groupes sur les toits, les pigeons roucoulaient faiblement.

Le froid du soir pénétra encore davantage à l'intérieur des maisons.

La jeune femme se laissa tomber sur une chaise et, bercée par le chant d'amour des oiseaux, s'endormit. Son ouvrage lui échappa des mains et glissa à ses pieds. L'épaisse chevelure noire cacha à demi la blancheur de son cou...

Un bruit sourd la réveilla.

Elle se pencha vivement pour ramasser sa couture. Lorsqu'elle releva les yeux, elle fut saisie de surprise et de peur. Un homme se tenait devant elle ; un étranger, à n'en pas douter.

De haute taille. Ses cheveux absolument blancs lâches sur les épaules. D'intenses éclats rougeâtres dans les yeux.

Sa tenue était encore plus extraordinaire que sa personne elle-même. Il portait une tunique ajustée au torse grâce à une ceinture en or. Des chaussures aussi brillantes que du bronze poli cuivraient ses pieds. Une sorte de sphère transparente, assez semblable à un halo, entourait son visage.

L'inconnu prit l'auréole entre ses mains et la posa soigneusement sur une chaise avant de prendre la parole.

« Je vous salue, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. »

D'abord troublée par cette présence, elle fut apaisée par le son de sa voix, comme si ses mots possédaient quelque force mystérieuse, d'une nature jusque-là ignorée. De sorte qu'au lieu de diminuer, sa curiosité augmenta.

Il était assurément osé de pénétrer ainsi dans la demeure d'une femme mariée de Galilée. Que venait donc chercher là un voyageur ?

« N'aie pas peur, belle Marie, car tu as trouvé grâce auprès du grand Iav-eh, dont l'immense gloire repose en ce moment au sommet du Mont Sinaï, d'où je viens pour t'annoncer la bonne nouvelle. Voilà que tu vas concevoir et enfanter un fils. Tu le nommeras Jésus ; il sera grand, parce que dans son sang coulera l'esprit des dieux. Et le jour venu, Celui qui attend au sommet du Sinaï lui donnera la gouvernance de son Trône. L'eugénésie n'a jamais échoué et tu as été élue. Le savoir et la puissance de ton fils ne connaîtront pas de limites parce qu'il sera appelé à succéder au grand Iav-eh, au cours de la marche vers l'Infini. Sur Son Trône, il gouvernera longtemps pendant le voyage vers le Très-Haut. »

Marie écouta ce discours énigmatique, dont elle ne comprit que deux choses. La première : que celui qui lui parlait était un des anges du grand Iav-eh, qui séjourne habituellement dans toute la splendeur de Sa gloire, Ses coups de tonnerre et Ses éclairs, au sommet du Sinaï (elle se souvenait avoir vu de la fumée et entendu un grondement assourdissant, comme de mille trompettes, sur son passage dans la région). La seconde : qu'elle allait être mère ; ce qui lui sembla fort improbable.

« Comment cela sera-t-il possible puisque je ne connais pas d'homme ? Ne savez-vous pas que, pour une raison étrangère à ma compréhension, mon époux et maître a juré de ne jamais me toucher ? Comment, donc, méconnaissant le mystérieux rituel de la conception, pourrai-je enfanter ? »

L'ange répondit : « L'Esprit saint de Iav-eh te couvrira par la personne. Aucune autre n'étant digne, tu seras ointe avec la pluie divine et c'est pourquoi le fils engendré sera saint, et on l'appellera Fils de Dieu. »

Le sens des mots de l'ange n'était pas clair pour Marie. Parfois, elle comprenait tout ce qu'il disait dans une phrase ; mais à d'autres moments, comme de fait exprès, l'ambiguïté et l'énigme semblaient s'exprimer par sa bouche.

« Quand mon époux doit-il l'apprendre ? demanda-t-elle.

— Dès qu'il rentrera. Pour l'instant, il gît, endormi, près du chemin menant à Nazareth. »

Elle fut soudain gagnée par l'angoisse.

« Endormi sur le chemin de Nazareth ! Dieu du ciel !

— Ne t'inquiète pas. Le grand Iav-eh veille sur son sommeil. »

La jeune femme fut rassérénée.

« Et comment vais-je connaître, Saint Messager, ma conception ?

— La lumière du ciel viendra à toi à travers moi. Je... je vous ai tellement aimée.

— Comment ? Que dites-vous ? rétorqua-t-elle, surprise. Moi ? »

Il sembla embarrassé : « ... J'ai voulu dire que, t'ayant tellement admirée, j'ai demandé en récompense au grand Iav-eh de venir t'annoncer la bonne nouvelle. Et puisque tu as été choisie pour un tel dessein, il m'a confié la tâche de la formuler pour toi... et de rendre cela possible. »

Sa confusion était évidente ; mais elle ne le remarqua pas.

« Et je vous tiens en haute estime. Jamais je ne vivrai assez pour vous exprimer ma reconnaissance. »

Ils se regardèrent en silence pendant quelques instants.

L'ange avança dans la pièce, jusqu'à être près d'elle. Marie eut l'impression qu'il flottait. Il était si grand !

Respectueusement, elle baissa la tête et fixa les yeux par terre.

« Regarde-moi, lui intima-t-il avec tendresse, en la prenant par le menton et en lui baisant délicatement le front. Tu es si froide. »

Obéissante, elle leva le regard sur lui. Il était beau, oui, l'ange du Seigneur.

« Ange de Iav-eh, pourquoi... ?

— Mon nom est Gabriel.

— Gabriel, pourquoi dois-je concevoir et donner le jour à un fils de Dieu ? La raison que tu m'as donnée n'est pas claire pour moi. »

L'ange soupira.

« Quelque explication que nous vous donnions, il y a des choses que toi et les tiens vous ne pourriez pas comprendre. De sorte que je te dirai seulement ceci : la volonté du Seigneur est impénétrable. Ses pensées et ses desirs se trouvent pour l'heure au-delà de votre entendement.

— Mais je... »

Un chaste baiser scella ses lèvres. Elle ne ressentit pas la moindre pudeur. Comment le pourrait-elle face à un ange du Seigneur qui ne lui ferait subir nul opprobre ?

Toutefois, une telle distinction la troubla fortement.

« Grand est l'honneur que vous me faites, Gabriel, de poser vos saintes lèvres sur les miennes, terrestres et pécheresses.

— Ne parle pas ainsi, chère enfant. Tu es jeune et il y a encore bien des choses que peut-être tu parviendras à saisir avec les années, ne serait-ce qu'en partie. »

Il lui prit les mains et les embrassa.

« Elles sont aussi douces que le plumage des pigeons », dit-il.

Elle rougit légèrement.

« Vous exagérez. Les ailes des chérubins célestes doivent l'être bien davantage.

— Les chérubins ? laissa-t-il échapper. Ah, oui ! Non, n'en croyez rien. Certes il y a de belles choses dans le ciel, mais je n'y ai rien vu d'aussi magnifique que ton sourire. »

Cette fois, la pudeur colora intensément ses joues.

« Tes cheveux sont si longs ! s'exclama-t-il, ému. Laisse-moi donc les toucher. »

D'une main experte, il déploya les boucles de la jeune femme sur ses épaules.

« Mais que faites-vous ? demanda-t-elle vivement, apeurée.

— J'embrasse tes cheveux. Refuserais-tu ce tribut à l'ange du Seigneur ?

— Évidemment non ! Mon intention n'était pas de t'offenser.

— Tu ne m'as pas offensé, Marie. La candeur ne saurait offenser qui que ce soit ; pas même un ange du Seigneur. Il est triste que vous ne nous compreniez pas mieux... Vous n'avez pas saisi la moitié de nos enseignements moraux. Au lieu de les mettre en pratique, vous en avez fait une religion. Mais cela n'a pas d'importance. Le fruit de cette union conduira l'astronef de Iav-eh vers notre propre monde. L'information doit parvenir là-bas et nos sages ont décidé l'union des deux sangs. Cependant, Marie, je n'agis pas seulement mû par l'eugénésie. Je vous aime !

— Je ne vous comprends pas, répondit-elle, inquiète. J'ignore de quoi vous parlez.

— Tais-toi – murmura-t-il. Tais-toi et ferme les yeux. »

Soumise, elle obéit.

Les lèvres de l'ange se posèrent sur ses épaules. Peu à peu, la frôlant délicatement, elles parcoururent toute sa peau, remontèrent vers le cou et s'arrêtèrent sur la bouche.

Ses lèvres étaient de miel. Et combien douces les mains qui caressaient son dos ! Le tendre contact la fit trembler et elle se sentit envahie par une vague frayeur, inconnue. Ses forces semblèrent l'abandonner. Ses genoux se mirent à trembler.

Sa voix, étrangement rauque, la tira un instant de sa rêverie.

« Ta robe ne te gêne-t-elle pas ?

— Aucunement ! protesta-t-elle faiblement.

— Tu es si couverte ! soupira-t-il.

— Non, je puis vous l'assurer. Je n'ai guère que cela et... – réservée, elle baissa la voix – une légère tunique dessous.

— Tu devrais l'ôter. Il fait chaud.

— L'air est frais... »

Les mains de l'ange défirent lentement les nœuds et le vêtement glissa sur le sol.

De peur de l'offenser, Marie n'osa pas protester. Peut-être souffrait-il de la chaleur de la terre, habitué qu'il était aux hauteurs célestes. Elle, en

revanche, était toujours restée si près de l'enfer que peut-être elle avait fini par s'habituer à la chaleur ; bien que...

Dieu du ciel ! C'était vrai. Son sang commençait à bouillonner à l'intérieur de son corps.

« Gabriel.

— Qu'y a-t-il ?

— Je voudrais te dire... Je ne sais pas comment m'exprimer.

— Je t'écoute, insista-t-il.

— Eh bien... à tes côtés, je me sens tellement près du ciel, que toute la chaleur de l'enfer s'est accumulée dans mes veines. »

Il sourit.

« Que je suis heureux d'entendre cela !

— C'est la pure vérité », répondit-elle modestement.

Le souffle de l'ange baignait tout son visage et parut se répandre sur son corps. La jeune femme se sentait brûler. Elle avait presque la nausée.

« Oh !

— Que se passe-t-il ? »

D'une voix entrecoupée, elle susurra.

« Les... les hauteurs célestes ne sont pas pour moi. »

Il la regarda, surpris.

« Que veux-tu dire par là ?

— J'ai mal au cœur.

— Tu te sens mal ?

— Non, non ! s'écria-t-elle, presque impétueusement. Je me sens si bien que je ne sais pas comment j'ai pu vivre toutes ces années loin de toi.

— Marie ! » s'exclama-t-il, ému.

Là, elle remarqua que les vêtements brillants de l'ange tombaient par terre et qu'elle... elle...

Elle ferma les yeux de toutes ses forces. Quelque chose hors de son entendement était en train de se produire. Tout son corps frissonnait sur la couche.

« Gabriel ! murmura-t-elle, le souffle coupé. Gabriel ! Que fais-tu ? »

Il ne répondit pas.

Tout tournait autour d'elle. Elle sentait... elle sentit... Une agréable douleur aiguë la secoua de la tête aux pieds. Elle se sentit envahie par une sensation de hauteur et de vertige jamais rêvée.

Près, tout près, devait se trouver le royaume des cieux. Elle le vit. Elle le sentit venir. Il était là, devant elle.

« Gabriel ! elle s'accrocha vigoureusement à ses épaules. Tu es... ! »

L'entrée du royaume s'ouvrit devant eux.

Elle frémit jusqu'aux tréfonds de son ventre, comme si une chaude averse de printemps avait baigné sa semence.

Dáina Chaviano

Peu à peu, l'éblouissante lumière de l'infini s'éteignit. Au milieu des brumes, elle entendit sa voix :

« Bénie sois-tu, Marie, et béni soit le fruit de tes entrailles. La gloire du monde soit avec toi ! »

Dáina CHAVIANO
(Cuba)

Traduit par Caroline LEPAGE

Dáina Chaviano est née à La Havane en 1960. Auteure reconnue pour une œuvre d'une grande variété et d'une grande richesse (son roman *La lie des amours éternelles* a été traduit dans une trentaine de langues), elle est aussi la « Dame de la science-fiction cubaine » ; d'abord parce qu'elle est la première femme cubaine à avoir écrit et publié la SF, alors même qu'elle n'était qu'une adolescente, remportant immédiatement le premier Premio David de l'UNEAC, ensuite parce qu'elle a connu un vrai succès populaire, et enfin parce qu'elle a œuvré activement au développement du genre dans l'île, notamment à travers l'ouverture d'ateliers d'écriture suivis par de futurs auteurs d'importance. Outre l'habile mélange qu'elle opère entre SF et *fantasy*, on retiendra chez elle la place particulièrement porteuse qu'elle accorde aux cultures précolombiennes dans son univers fictionnel.

Mentionnons : *Los mundos que amo* (contes), Unión, 1980 ; *Amoroso planeta* (contes), Letras Cubanas, 1983 ; *Historias de hadas para adultos* (nouvelles), Letras Cubanas, 1986 ; *Fábulas de una abuela extraterrestre* (roman), Letras Cubanas, 1988.

Réveil

PAS DE DOUTE, je suis réveillé. Mais je ne peux pas parler. À vrai dire, je ne peux pas davantage bouger... Peut-être que je suis encore sous l'effet d'une drogue. Oui, je vois très flou. On m'a sûrement administré un sédatif. Après tout, l'opération n'était pas destinée à m'enlever un grain de beauté ou quoi que ce soit du genre. C'est arrivé ; qui l'eût cru, hein ? Je suis revenu d'entre les morts, je suis vivant ! Merci, mon Dieu ! Merci à la science ! Ah, si tu étais avec moi, ma chérie !... Mais non, tu as préféré te contenter de ta courte vie ; tu n'étais pas préparée à cela. Je te l'ai tant et tant répété... Nous avons toujours été si différents, et à présent nos différences ont atteint leur expression maximale : moi je vis, et pas toi. À défaut de l'éternité, au moins ai-je encore de longues années devant moi... et ainsi le loisir de commencer à mener un nouveau mode de vie, puis un autre ensuite. D'abord, je serai médecin. Je ne peux plus prétexter ne pas avoir l'âge idéal pour m'y mettre, ni m'être exclusivement consacré au commerce. J'agirai comme bon me semblera ! Peu importe le temps que cela me prendra. Et quand j'en aurai assez de soigner les gens, je pourrais toujours essayer de m'initier aux arcanes de la justice. Pourquoi pas ? Je ferais un excellent avocat. Ultérieurement, j'occuperai mes journées à l'écriture de mes mémoires qui, d'ici là, seront volumineuses et, à coup sûr, feront un best-seller. Tu as raison, je risque de me sentir seul ; mais ce ne sera qu'au début. Comme tu as dû l'envisager, je devrai, tôt ou tard, refaire ma vie avec quelqu'un, et le pire de tout – pour toi, pas pour moi –, c'est que cette personne sera nécessairement beaucoup plus jeune que nous ; or cela était prévisible, n'est-ce pas ? De toute façon, je sais que mon bonheur est ce qui compterait le plus à tes yeux.

Ayant conservé mes souvenirs, je suis évidemment resté moi-même... et mon âme ne m'a pas quitté. Tu as toujours eu de ces idées... Comment aurais-je pu la perdre ? Mon amie... Si seulement tu m'avais écouté... *Seul Dieu a le pouvoir de réaliser une telle chose. Tu y perdras ton âme. La somme réclamée est bien trop élevée...* Des peurs. À cause de tes peurs, tu n'existes plus. Où peux-tu bien être ? Au ciel ? Moi, je n'y suis pas allé, ça, je te le

garantis. Pas plus que je n'ai vu le fameux tunnel avec la lumière au bout... Peut-être Dieu savait-il que je n'étais pas arrivé à mon terminus et que j'attendais le prochain départ, ou peut-être n'ai-je pas vu de tunnel parce qu'il n'y en a jamais eu, purement et simplement ? Dans ces conditions, le ciel serait un mythe et il n'y aurait de paradis qu'ici-bas et, par ignorance, personne n'en a joui... en dehors de moi et de quelques autres, cela va de soi.

J'imagine que je suis resté exactement ici, que ma conscience est pour ainsi dire demeurée en état de veille et que lorsqu'on m'a décongelé (j'ai été plus glacé qu'un iceberg pendant qui sait combien de temps), j'ai redémarré tel un ordinateur ; car c'est ce qui m'est arrivé, non ? Si. Ma théorie est que nous ne sommes rien de plus que des ordinateurs, avec des neurones en lieu et place des puces électroniques. D'ailleurs, le docteur a dit que la nanotechnologie parviendrait tôt ou tard à réparer les cellules endommagées.

Et voilà le résultat, incroyable ! Je suis de nouveau ici ; la marche de la science n'a pas été entravée. Extraordinaire !

En dépit des états d'âme que j'ai pu nourrir et parce que j'ai été plus courageux que toi, j'existe et, vois-tu, avec un nouveau corps de surcroît ! À présent, on va certainement me demander de donner des conférences sur la cryogénéisation et, à part ça, qui sait quelles autres opportunités se présenteront à moi. Tu sais, même si je ne le souhaite pas, je serai une vedette ; tout le monde voudra me poser des questions sur ma vie présente et sur celle d'avant. Sans compter que ton nom sera lui aussi mentionné dans les médias, et l'histoire se souviendra de toi comme de l'épouse d'Orlando. Ça t'épate, hein ?! Tu me manques..., et que je sois accompagné ou non à l'avenir, tu me manqueras énormément.

Tiens, ceux-là, ils doivent être docteurs ou, en tout cas, ils en ont l'apparence... Ils ne s'occupent pas de moi, comme c'est bizarre... peut-être attendent-ils que l'effet de la drogue se dissipe. Ils discutent... Je vois leurs lèvres bouger, et pourtant je n'entends rien... C'est comme si je me trouvais au fond de la mer ; jusqu'à mes pensées qui résonnent dans ce silence absolu. Mince alors ! Ne serait-ce qu'un rêve ? Non. Pas de doute, je suis réveillé. J'espère que ça n'est pas lié aux séquelles d'un éventuel dommage cellulaire. Me lever ? Je ne crois pas que... Je ne sens absolument rien, manifestement ça tarde à réagir. Est-ce que je leur parle ? Je ne peux même pas ouvrir la bouche ou remuer la mâchoire... Du calme, Orlando, ne te désespère pas, c'est juste une question de temps... Oui... Il faut que je patiente. Attends voir... En fait, je ne suis pas couché ! Pourtant, je devrais l'être, non ? Je vois la porte. Serais-je donc assis ? Debout ? Mais... Comment est-ce possible, alors que je ne sens pas mon corps, que je ne peux même pas me retourner pour le voir ?! Du calme, du calme... Le docteur m'expliquera tout dans quelques heures. Bon sang de bois ! Je veux voir le

monde maintenant ! En quelle année sommes-nous ? Combien de temps s'est-il écoulé ? Je n'ai que trop attendu. Je vous en prie, venez immédiatement !

« Je ne sais pas, que t'a dit le docteur ?

— Eh bien... Il était déjà satisfait d'observer certains signaux de réactivation, quelques flux électriques, bref pas grand-chose pour l'instant, quoi. Mais il ne veut pas que cela soit révélé au grand jour, car tu n'ignores pas que l'entreprise garantissait de rendre la vie à ses clients... Or, celui-là, je ne crois pas qu'il sera particulièrement enchanté...

— Bon, il faut reconnaître que le fait que ses neurones génèrent des impulsions électriques est en soi une vraie réussite. Cela dit, de là à ce qu'il revive, à ce qu'on lui donne un autre corps et compagnie...

— Le docteur s' imagine qu'un jour ce sera possible, alors ne va pas te mettre en tête de le contrarier avec tes commentaires...

— Dis-moi..., est-ce que tu crois, toi, que son esprit nous voit en ce moment même, depuis le ciel ou depuis l'endroit où il est, quel qu'il soit ? Il ne doit pas vraiment être très content... Aïe, m... J'ai les nerfs en pelote rien que d'y penser !

— Tu n'as jamais été qu'un poltron. Bon et sinon, n'oublie pas de lui nettoyer son bocal et de lui donner à manger, hein ? »

Les étudiants rirent aux éclats de leur boutade... et Orlando les vit sortir de la pièce.

Ricardo CANALES
(Mexique)

Traduit par Florence DEBS et Laëtitia SWORZIL

Ricardo Canales est né 1965. Il vit à Monterrey, où il exerce la profession d'Ingénieur en informatique. On pourra également lire «El perro», publié en ligne.

Réplique

AL'INTÉRIEUR DU VAISSEAU, le lieutenant Eric Deirmir était immobile à la place qu'on lui avait assignée, le dos appuyé contre le métal dur et les mains serrant nerveusement ses genouillères. Son regard vitreux et lointain était fixé sur les traces de boue qui souillait l'extrémité de ses bottes. La sueur coulait sur son visage et dans son cou, avant d'aller se perdre quelque part dans sa tenue de combat. Il entendait la lourde respiration des compagnons de son unité, le fracas des mitraillettes qui s'entrechoquaient et la voix tonitruante du capitaine Madubar lorsqu'il grognait ses consignes... Et cependant, au plus profond de son esprit, il était capable de classer et de mettre en sourdine tous ces bruits pour mieux capter ceux de l'extérieur du blindé. Ouatés, comme de légers coups frappés sous l'eau, ainsi percevait-il les tirs et les explosions qui les menaçaient. Les sons faisaient à peine vibrer ses tympans. Son estomac et son torse étaient, eux, secoués par les forces subsoniques. Il était concentré pour essayer de déterminer la provenance des tirs et élaborer mentalement une carte de localisation des troupes et des engins ennemis. Outre les rapports reçus par satellite et les informations fournies par le service du renseignement, c'étaient surtout l'instinct et le bon sens qui le guidaient sur le champ de bataille. Les composants chimiques qui envahissaient son flux sanguin supprimaient les réactions normales de crainte ou de doute et ils augmentaient – simultanément – l'agressivité et la rapidité dans la prise de décision ; de sorte qu'il combattait avec vigueur et détermination. Pendant ces dures campagnes, il ne cessait pourtant jamais de prêter l'oreille à ce que ses entrailles lui transmettaient. Au bout du compte, il était toujours humain. C'est peut-être pour cette raison que son corps frémissait chaque fois que l'heure avait sonné de quitter le cuirassé et de se fondre dans l'enfer de la guerre.

À cet instant précis, une rafale de gros calibre atteignit le véhicule et la secousse modifia légèrement sa trajectoire ; l'impact ne suffit pas à les arrêter.

Le capitaine Madubar éclata de rire et frappa son casque avec la crosse de sa mitrailleuse. Le reste de l'unité éclata en rugissements, les yeux pleins d'étincelles.

« Imbéciles ! tonna-t-il. Vous n'avez aucune idée de ce qui vous attend ! Vous connaissez le topo, bande de gonzesses ! poursuivit le capitaine. Vous contrôlez les rues, nous contrôlerons le fort. Vous contrôlez le fort, nous contrôlerons la ville. Vous contrôlez la ville, nous aurons presque gagné la guerre. »

Les soldats répondirent avec des vivats de joie.

L'alarme rouge qui donnait le signal du déploiement éclaira l'intérieur sombre du cuirassé ; immédiatement, les hommes vérifièrent leur armement et adoptèrent les positions de combat.

« Lieutenant Deirmir, nous y sommes ! » cria Madubar.

Le lieutenant Deirmir acquiesça d'un hochement de tête et tapota l'interphone de son casque.

« Patrouille 1, en avant ! lança-t-il.

— Prêts ! confirma une partie des hommes dont les voix furent amplifiées par les écouteurs de leurs casques.

— Patrouille 2 ?

— Prêts !

— Patrouilles 3 et 4.

— Parés !

— Toute l'unité est prête, Chef ! » conclut Deirmir.

Le Capitaine Madubar serra les dents et s'avança vers le fond du véhicule, en s'effaçant pour dégager l'accès à l'écouille et à l'étroit corridor qui y menait. Le vaisseau s'arrêta brusquement. L'alarme commença à clignoter frénétiquement.

« Feu à volonté ! » hurla le Capitaine. Sans états d'âme !

Les fermetures extérieures de l'écouille se déverrouillèrent, les portes s'ouvrirent d'un coup, livrant enfin passage aux troupes, qui sautèrent sur le champ de bataille.

Après que les Patrouilles 1 et 2 eurent pris position dans le périmètre autour du cuirassé, le reste de la troupe et le lieutenant Deirmir mirent pied à terre. L'instant d'après, l'unité au complet tomba sous le feu ennemi. Surpris, le lieutenant empoigna son arme fermement et leva les yeux vers les immeubles pour localiser l'origine des tirs. Son visage resta suffisamment à découvert pour qu'une balle précise l'atteigne et lui explose la tête.

Comme on se réveille brutalement d'un cauchemar.

Voilà ce que ressentait le lieutenant Deirmir à chaque gestation. Tandis que la réalité était de moins en moins trouble, se faisait plus nette, le vacarme alentour lui vrillait les oreilles et ses yeux brûlaient. Il secouait la tête, regardait ses mains et ses bras trempés de sueur.

À ce moment-là, le médecin de garde lui donnait une paire de gifles et vérifiait son état de santé – il lui écartait les paupières. La lumière de la lampe avec laquelle il le visait cognait dans son cerveau ; après avoir opiné du chef, satisfait, il lui enfonçait son casque d'un coup sec et le poussait hors de la couveuse. Le voyant de nouveau en vie et de retour sur le front, le Général de la Brigade le saisit par les attaches de sa tenue de combat et lui beugla dans l'oreille :

Lieutenant, le Capitaine Madubar a survécu à l'attaque et se bat actuellement à l'intérieur du fort ! Une deuxième unité a réussi à sécuriser le secteur et est venue à bout de l'ennemi. Dirigez-vous illico sur zone et prenez le commandement de l'unité !

Deirmir approuva machinalement et observa les alentours pour déterminer clairement sa position sur le théâtre des opérations. À l'Ouest, l'autoroute principale – qui traversait une grande partie de la ville – était déjà occupée par les troupes alliées. Le noyau de la résistance ennemie se trouvait quelques rues plus loin, vers le Nord-ouest, au milieu de hauts immeubles en métal et en béton partiellement démolis. Le Lieutenant vérifia l'état de ses armes, puis, préférant prendre un autre chemin pour se rendre au fort, il courut en direction de l'avenue parallèle à l'autoroute. Hors d'haleine, il pénétra avec d'autres soldats dans les rues dangereuses de la ville, à peine éclairées par le soleil matinal qui se levait à l'horizon. Toujours commotionné par sa gestation, ses jambes tremblèrent, mais il savait que c'était seulement un effet secondaire du processus ; son organisme retrouverait bientôt ses capacités à cent pour cent. Immanquablement, le lieutenant se demandait comment ils y parvenaient, comment ils réussissaient à concevoir des soldats aussi vite, à transférer leur conscience et leurs souvenirs dans les nouveaux corps et comment, en l'espace de quelques minutes, ceux-ci étaient prêts pour le combat. Plus encore, il s'interrogeait sur la faculté qu'il avait de se souvenir de tout, de tout jusqu'à la dernière seconde de ses morts récentes. Rien qu'en clignant des yeux, il se vit de nouveau à côté du cuirassé, une unité entièrement massacrée autour de lui, et cherchant les positions des troupes ennemies au milieu des immeubles – en somme revenu à l'instant exact où, la fois d'avant, quelques minutes auparavant, une balle l'avait atteint, mettant fin à ses jours... En tant que simple Lieutenant, il n'avait pas accès aux données scientifiques et aux recherches secrètes relatives au processus de gestation ; toutefois, et à en croire ce qui n'allait pas au-delà de strictes spéculations et de discussions entre soldats, la capacité mnésique devait être associée aux milliers de nanomachines installées dans son cortex – cela, il le savait parfaitement. *Minuscules transmetteurs sans fil*, une expression qu'il avait entendu un certain nombre de fois. En effet, c'était une possibilité ; mais Deirmir préférait ne pas approfondir la question. Après tout, si tel était le cas, les nanomachines avaient la capacité de transmettre aussi bien que de recevoir des ordres et

le Lieutenant n'aimait pas l'idée d'être manipulé à distance, sans en être totalement conscient et sans son approbation. De retour dans le présent, un frisson désagréable le parcourut depuis le bas de l'épine dorsale jusqu'à la nuque. Il stoppa son avancée, serra les dents et sortit une seringue pleine d'un cocktail chimique de l'une des poches de sa tenue de combat. Il enfonça la pointe dans son cou et s'injecta une pleine dose. Il inhala et exhala lentement plusieurs fois, se remit en route, se détestant presque lui-même d'avoir accepté de devenir un Réplique, même s'il n'ignorait pas que lui et ses semblables représentaient l'arme ultime contre un ennemi dont l'armée était constituée de simples mortels, technologiquement incapables de s'autodupliquer. En arrivant au bout de la première rue, il scruta la voie transversale et s'assura qu'elle était sous contrôle. Un char d'assaut était resté au milieu de l'asphalte pour surveiller la zone ; non loin, une douzaine de soldats patrouillaient. Deirmir se dirigea vers l'avenue d'après, en empruntant un passage entre deux vieux immeubles. Au bout, l'avenue conduisait directement au fort ennemi. À droite, le Lieutenant vit le blindé qui, lors de la première avancée, l'avait amené jusque-là. À l'autre extrême de l'avenue, l'attendait la deuxième unité d'assaut, à l'abri derrière deux autobus éventrés d'où s'échappait de la fumée, près de l'entrée est du fort. Le bâtiment était une structure en métal et en béton gris mat de quatre étages dont la superficie avoisinait un pâté de maisons. Il était de forme octogonale et entouré d'un mur proéminent doublé de tours de défense de chaque côté des portes d'accès. Le mur aussi bien qu'une bonne partie de la façade du fort avaient terriblement souffert et nombreuses étaient les fenêtres blindées qui avaient été cassées, laissant béantes des voies d'accès vers l'intérieur. Les tours de la défense ennemie avaient semble-t-il été neutralisées et le feu hostile venait d'hommes tirant depuis des fenêtres et les postes d'observation qui flanquaient l'énorme porte de la place forte.

Deirmir se précipita vers les autobus. Là, il fut accueilli par le chef de l'unité.

« Quelle est la situation, Sergent ? lui lança le Lieutenant.

— Les premières lignes de défense ont été anéanties. L'équipe des artificiers prépare la manœuvre pour enfoncer la porte d'entrée.

— Et le capitaine Madubar, que fait-il ? »

Le Sergent haussa les épaules : « Nous avons rejoint le capitaine là-bas, près du blindé, après, nous avons avancé jusqu'ici, et ensuite il a disparu du côté du fort et nous avons perdu tout contact.

— Super ! grogna Deirmir, en frappant sur sa tempe avec son casque. Capitaine Madubar, ici Deirmir, à vous. À vous ? »

Ses oreilles ne reçurent qu'un grésillement.

« Base, à vous. Je me trouve avec l'unité, indiqua-t-il. Quelle est la situation du Capitaine Madubar ?

— Tout de suite, Lieutenant. » Il entendit des grésillements intermittents durant quelques secondes, avant que la voix ne lui annonce à l'interphone : « Le Capitaine a été intercepté alors qu'il se dirigeait vers l'entrée sud-ouest du fort. Il est toujours en vie, mais nous ignorons sa localisation actuelle.

— Bien reçu, terminé... Merde ! »

Le lieutenant se pencha par le côté de l'autobus qui avait été défoncé pour évaluer la situation. Si les artificiers faisaient correctement leur travail, autant la porte que les tours de défense devraient déjà être balayées.

« Très bien, Sergent ; envoyez les gars et démolissez-moi ce mur !

— Base, vous me recevez ? Nous avons perdu l'aéroglesseur, mais la terrasse est sous contrôle. Envoyez les renforts. »

Quatre membres de l'unité sortirent les explosifs de leur sac à dos et deux autres préparèrent leurs armes, prêts à les suivre. Ils placèrent sans difficulté les charges aux endroits stratégiques sur la porte et sur les tours et retournèrent aux autobus, pendant que les autres patrouilles mitraillaient le haut du fort, où les troupes ennemies contrattaquaient. Le Lieutenant donna le signal et l'explosion détruisit la porte, la partie du mur attenante, avec tous les ouvrages de renforcement. La zone environnante fut couverte d'une épaisse couche de poussière et envahie par une fumée noire, qui, pendant quelques secondes, obstrua totalement la vue sur le bâtiment.

« Allez, go, go, go ! » ordonna Deirmir à l'unité dès que la visibilité fut suffisante.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte du fort et se retrouvèrent devant des escaliers interminables et sinueux aboutissant sur une vaste galerie. Davantage qu'à une construction militaire, les lieux ressemblaient à un temple spacieux et somptueux. Arrivé dans la partie supérieure, il rassembla ses troupes et leur commanda de se déployer.

« Sécurisez toutes les autres entrées. Si vous trouvez le Capitaine, transmettez-moi immédiatement l'information. »

Le Lieutenant marcha lentement vers la fin de la galerie. Là, un ascenseur et de larges escaliers indiquaient l'accès aux étages supérieurs. L'ascenseur était bloqué au troisième étage. Il appuya sur le bouton ; le voyant descente s'alluma, mais la machine parut ne pas bouger. Deirmir tourna sur lui-même à trois cent soixante degrés pour examiner l'endroit.

« Base, à vous. La partie est du rez-de-chaussée du fort a été sécurisée, mais je ne suis pas certain d'avoir les choses en main. Arriver jusqu'ici a été bien trop facile à mon goût.

— Bien reçu, Lieutenant. Votre rapport sera pris en considération. D'ici là, des renforts vont vous être envoyés. Continuez votre mission. »

Deirmir se mordit les lèvres : « C'est le prix à payer quand on n'est pas indispensable, marmonna-t-il. Attention. Patrouilles 1 et 3 !

— Oui, Chef !

— Il est grand temps de régler cette affaire ! »

Le Lieutenant agita les mains et les soldats obtempérèrent en grim pant énergiquement à l'étage du dessus, où ils tombèrent nez à nez avec un groupe d'au moins quarante combattants, qui déchargèrent leurs armes sur eux. Le retentissement des mitraillettes fut amplifié par l'acoustique particulière du couloir, et l'éclat des canons transforma la scène en un funeste spectacle de sons et lumières. Deirmir montait quand deux de ses gars tombèrent à ses pieds. Il se plaqua contre le mur et ordonna aux soldats à découvert de se replier. Il saisit une grenade percutante et la fit rouler jusqu'à la formation ennemie. La déflagration fut si forte que le sol vibra et que le béton du plafond se lézarda. Le Lieutenant secoua la tête et porta les mains à son casque pour tenter d'atténuer le bourdonnement aigu et désagréable qui lui transperça les tympans.

« Maintenant ! » les somma-t-il, avant de bondir dans le couloir.

Efficace telle une machine, il acheva les soldats qui avaient survécu à l'explosion de la grenade. Il inspecta chacune des pièces et chacun des couloirs, en prenant la précaution d'être bien en mesure de loger une balle entre les yeux de qui manifesterait la moindre opposition.

À peine deux minutes et demie plus tard, toute l'aile de cet étage était hors de danger.

« Renforts, à vous. Répondez ! »

Des grésillements. Des voix : « Patrouilles 9, 12 et 15. En position ! »

Les premiers renforts étaient au pied de l'immeuble. Le Lieutenant regagna les escaliers et attendit que l'ensemble des troupes converge vers lui. En attendant, il se frotta les yeux ; quand il les rouvrit, le regard du chef de l'unité était posé sur lui.

« Nous nous attendons à trouver beaucoup plus de résistance en haut – prévint-il, en pointant son index vers le plafond –, alors...

— Chef ! » l'interrompit soudain le soldat en fronçant les sourcils et en signalant quelque chose dans le dos du Lieutenant.

Deirmir pivota sur lui-même et vit que l'ascenseur descendait. Il brandit sa mitraillette et recula de quelques mètres. Le reste de l'unité se prépara à attaquer.

L'ascenseur s'immobilisa et les portes s'ouvrirent. À l'intérieur, le capitaine Madubar gisait par terre, bâillonné, le regard étincelant. Tout son torse, son dos, ses jambes et une bonne partie du sol étaient trempés par la masse gélatineuse de l'explosif liquide. Madubar émit un grommèlement inintelligible, plus agacé qu'effrayé, jusqu'à ce que la vue du liquide verdâtre déchaîne sa fureur destructrice. Un nouvel avant-poste avait été mis en place juste devant l'entrée principale du fort, derrière les autobus renversés.

La Couveuse, protégée par une coque amovible capable de résister à n'importe quel impact direct de petit ou gros calibre, hurlait comme une bête mythologique et éjectait des Répliques sur le champ de bataille.

Le Lieutenant Deirmir trébucha lorsqu'il posa le pied sur l'asphalte, il se rattrapa et se redressa, luttant contre l'engourdissement de ses sens. Il laissa tomber son menton sur sa poitrine, ferma les yeux et respira lentement pendant une minute.

« Merde, marmonna-t-il. Merde, merde... »

— Ils sont en train de nous avoir ! tempêta-t-il aux oreilles du Lieutenant. Il ne faut pas les laisser faire ! Éliminez le Général en chef et prenez le contrôle du fort !

— Base, vous me recevez ? demanda le Lieutenant, à présent rasséréiné. Les escaliers et l'ascenseur de l'aile est, ont été détruits. Quelle est la situation aux autres points d'accès ?

— Deux unités sont en train de prendre le contrôle des ailes ouest et sud-ouest, mais une compagnie ennemie leur donne du fil à retordre.

— Visiblement, ils mettent toutes leurs forces dans la bataille, affirma-t-il. J'ai l'impression qu'ils protègent une chose très importante à leurs yeux et ils semblent prêts à aller jusqu'à raser leur propre fort pour empêcher que nous nous en emparions.

— Le service du renseignement réfléchit déjà à cette hypothèse. »

Deirmir secoua la tête et regarda dans la direction du fort. L'explosion du deuxième étage avait emporté une bonne partie de la façade de l'immeuble et de grandes flammes commençaient à se propager à l'étage du dessus. En haut, sur la terrasse, les francs-tireurs et les artilleurs avaient semble-t-il abandonné leurs positions.

Le Lieutenant fronça les sourcils et se dirigea de nouveau vers les décombres de la porte principale.

« Base, vous me recevez ? J'ai besoin d'informations satellites à propos de ce que ça donne là haut, sur la terrasse du fort. »

Sur le viseur de son casque lui furent projetées en temps réel les données demandées. Environ deux douzaines de soldats ennemis et quatre artilleurs défendaient le puits menant à l'intérieur de la fortification. Le Lieutenant Deirmir eut un sourire malicieux à la commissure des lèvres.

« Il me faut une équipe d'assaut aérien pour prendre la terrasse. »

— Requête à l'étude... Requête acceptée. Le véhicule d'assaut aérien viendra vous récupérer dans trente secondes. »

Avec une ponctualité obscène, un aéroglisseur apparut sur le plan indiqué au-dessus de sa tête et lâcha le câble d'amarrage. Il assura le mousqueton à sa tenue de combat et on l'hélicoptéra à l'intérieur du petit vaisseau où il retrouva le reste de l'équipe d'assaut.

« Messieurs, l'ennemi protège l'accès aux étages inférieurs du fort ! » expliqua-t-il à une vingtaine de jeunes excités qui avaient les yeux braqués sur lui. Ils ne sont qu'une poignée, alors finissons-en au plus vite.

Le véhicule prit de la hauteur, propulsé par ses puissants moteurs et s'immobilisa à une dizaine de mètres au-dessus de la terrasse, juste au centre. Il offrirait aux soldats une couverture sans faille au cours de leur

descente, formant autour d'eux un périmètre de tirs nourris. Accompagné par l'équipe d'assaut, le Lieutenant s'élança dans le vide, suspendu à l'élingue câble. À peine touchèrent-ils la terrasse que ses soldats et lui chargèrent immédiatement les forces ennemies. Deirmir tira d'abord sur les quatre artilleurs déjà postés pour abattre l'aérogλισseur. S'il parvint à atteindre trois d'entre eux avant qu'ils n'aient le temps de seulement appuyer sur la gâchette de leurs armes, le dernier, lui, fut suffisamment rapide et habile pour lancer ses grenades et aller se replier derrière les décombres et les boucliers qui lui servaient de tranchée, cela sans que le Lieutenant ait pu s'occuper de lui. L'aérogλισseur fut immédiatement touché et alla s'écraser dans un vacarme assourdissant. Stimulés par la perte du véhicule aérien, les membres de l'équipe d'assaut crièrent leur haine et engagèrent un combat sans merci contre le reste des ennemis, les renversant l'un après l'autre comme des pièces de domino alignées.

« Base, vous me recevez ? Nous avons perdu l'aérogλισseur, mais la terrasse est sous contrôle. Envoyez les renforts.

— Bien reçu, Lieutenant. Occupez-vous de l'intérieur de l'immeuble. Le Capitaine Madubar sera envoyé avec les renforts dès que sa gestation sera achevée. »

Deirmir appliqua des petits coups sur son casque puis donna ses instructions aux soldats en agitant les mains en l'air. L'un derrière l'autre, ils descendirent par le trou étroit qui menait au quatrième étage du fort. À l'intérieur, la pétarade des mitraillettes et des bombes ne cessait de résonner. Manifestement, le duel pour la maîtrise de la fortification s'était à présent déplacé au troisième étage. Pendant ce temps, l'endroit qu'eux, ils venaient à peine de commencer à explorer était une pièce spacieuse, une sorte de salle de réunions, à ceci près qu'une grande partie du mobilier, les ordinateurs de surveillance et les lumières au plafond avaient été détruits. Les soldats allumèrent leurs lampes frontales et continuèrent de couvrir la zone. Au fond de la pièce, après avoir dépassé quelques cadavres ennemis, on se heurtait à de hautes portes en verre trempé encore intactes. Le Lieutenant rampa jusque-là et vérifia que le couloir de l'autre côté était dégagé. Satisfait de ce qu'il avait vu (un long couloir vide, un peu plus éclairé), il ordonna à son équipe de continuer à avancer. Ils parcoururent le couloir, dont les murs monotones étaient grisâtres et le sol en pierre, inspectant minutieusement chaque pièce et chaque recoin. Ils évitèrent quelques mines antipersonnel et ne croisèrent que trois soldats ennemis sur la moitié du parcours. Sceptique, Deirmir dit tout bas quelques mots qui furent clairement entendus par le restant de l'équipe :

« Où se sont-ils fourrés ? »

Il reçut la réponse à sa question une minute après. D'une façon ou d'une autre, tous les couloirs et les chambres de cet étage menaient à un seul et même endroit : la Salle de Contrôle. C'est d'ailleurs ce qu'indiquaient

les enseignes lumineuses placées en hauteur sur le périmètre. Protégées par des boucliers, des débris de tables et de chaises, y compris par des cadavres empilés, les forces ennemies attendaient à l'intérieur, prêtes à tuer et à mourir pour défendre une chose ou une personne cachée dans la Salle de Commandement. Un tourbillon de feu se déchaîna dans le fort à la seconde où les armées engagèrent le combat. Étant donné leur emplacement, les troupes ennemies étaient avantagées et les premiers soldats qui tombèrent appartenaient à l'équipe du Lieutenant Deirmir. Ces derniers se replièrent vers les différents couloirs, se mettant à l'abri dans les recoins, d'où ils contre-attaquèrent une fois leurs positions assurées. Le Lieutenant opta pour sa tactique antérieure : il lança deux grenades de gros calibre en direction de la Salle de Contrôle ; la totalité des fondations du bâtiment fut ébranlée par l'explosion simultanée. À coup sûr, pensa-t-il, au moins la moitié des forces ennemies ont été anéanties.

Ils attendirent quelques secondes, le temps que le nuage de fumée se dissipe, avant d'avancer de nouveau vers la pièce. À sa grande surprise, l'ennemi avait incroyablement résisté à leur attaque. Mutilés et souffrant, ils n'en brandissaient pas moins encore leurs armes pour tirer. Ils réussirent à stopper plus du tiers de l'équipe d'assaut du Lieutenant Deirmir, mais ils comprirent qu'ils étaient perdus lorsqu'une partie des renforts pénétra dans la Salle de Contrôle par l'autre côté. Il n'y eut pas de prisonniers. Le silence s'abattit soudain sur les lieux quand plus aucun soldat ne fut en état de continuer le combat contre les troupes adversaires. Deirmir pointa du doigt la porte de la Salle de Commandement – une cabine en acier, blindée et rectangulaire, située au milieu de la pièce. Disciplinés, ses hommes disposèrent une puissante charge explosive devant. Le Lieutenant prit une grande goulée d'air, retint l'air dans ses poumons et donna l'ordre d'activer. Les portes de la salle volèrent en éclats de part et d'autre et un souffle chaud fouetta le visage des soldats. Presque dans l'instant, deux guerriers ennemis bondirent à l'extérieur en criant et en tirant frénétiquement. Deirmir réagit prestement et leur colla trois balles à chacun dans le cou et en pleine figure. Lorsqu'il n'y eut plus ni poussière ni fumée dans la Salle de Commandement, le Lieutenant Deirmir distingua clairement une silhouette encore debout au milieu des écrans de surveillance et des ordinateurs de contrôle. Sa tenue de combat singulière et les galons sur ses épaules indiquaient sans ambiguïté qu'il s'agissait du général Gardien du fort. Imperturbable, il attendait l'arrivée de ses bourreaux.

« Base, vous me recevez ? dit Deirmir en avançant prudemment vers le Général. Nous avons pris le contrôle de la Salle de Commandement du fort.

— Excellent, Lieutenant, éclata la voix dans ses oreilles. Le général a été capturé ou tué ?

— Le général a été... »

Nez à nez avec l'officier ennemi, le Lieutenant resta sans voix. Complètement abasourdi, il recula d'un pas et secoua la tête, n'en croyant

Ronald Delgado

pas ses yeux. Non, il ne se trompait pas : c'était bien lui, là, qui le regardait avec sérénité depuis l'autre côté de la pièce. Le Général – l'autre lui – fit une moue sardonique et entrouvrit ses yeux. Une telle expression fit frissonner le Lieutenant Deirmir, tellement que ses mains tremblèrent et lui firent appuyer sur la gâchette. Le Général s'écroula lourdement par terre. Deirmir l'observa avec des yeux vitreux, saisi par une peur soudaine.

« Comment est-ce possible ? murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Lieutenant Deirmir ? Répétez.

— Base, le General a été tué..., indiqua-t-il. Mais il y a une nouvelle information, beaucoup plus intéressante.

— De quoi s'agit-il ?

— Apparemment, l'ennemi possède ou a construit une Couveuse. »

Il y eut quelques grésillements, puis le silence parcourut la ligne.

« Lieutenant, comment êtes-vous arrivé à une telle conclusion ? entendit-il alors.

— Le Général ennemi est un Réplique.

— Un Réplique ! Vous pouvez le confirmer ?

— Affirmatif. Un Réplique identique à... à l'un des nôtres. »

La stupeur et la confusion percèrent dans les voix à travers les interphones. En pénétrant dans la Salle de Commandement, les soldats braquèrent un regard stupéfait sur le visage du cadavre gisant aux pieds du Lieutenant Deirmir. Celui-ci, encore choqué, évalua mentalement les implications de cette découverte inattendue. Exactement comme eux, l'ennemi avait maintenant la capacité d'engendrer des soldats encore et encore, à l'infini. Il n'était pas impossible que de nouvelles troupes soient déjà en gestation, prêtes à revenir au fort et à repartir pour la bataille, voire que l'opération ne soit qu'un piège monté de toutes pièces. « Vous contrôlez le fort, nous contrôlerons la ville. Vous contrôlez la ville, nous aurons presque gagné la guerre », avait affirmé le Capitaine Madubar. Avec un conflit où les deux armées disposaient de troupes immortelles, serait-il possible que l'une d'elles emporte jamais la victoire ? Combien de temps encore, cette guerre allait-elle durer ? Deirmir avala sa salive, se frotta de nouveau les yeux et vérifia l'état de son arme. Conscient que le véritable combat était à venir, il se demanda combien d'autres morts il avait encore devant lui...

Ronald DELGADO
(Venezuela)

Traduit par Irène DESCAMPS et Elena GENEAU

Ronald Delgado est né en 1983 à Caracas, ville où il réside toujours. Il a fait des études de Physique à la Universidad Central de Venezuela, se spécialisant dans l'intelligence artificielle et la robotique. Lecteur passionné de thrillers, de littérature d'épouvante et de SF (son auteur préféré est Isaac Asimov), il a signé plusieurs nouvelles, dont «Disfrutar de esa mañana», «Un buen día para morir», «Trono» et «revés», publiées par «Axxón».

Les pionniers de l'espace

LE VOSTOK 1 S'ÉLÈVE À TOUTE VITESSE, dans des tourbillons de feu et de fumée. Quelques instants plus tard, à 315 kilomètres d'altitude, inséré en orbite, il entame une révolution autour de la Terre. La grande puissance communiste s'est couverte de gloire : le premier homme envoyé dans l'espace est soviétique. C'est du moins ce qu'on croit au cosmodrome de Baïkonour. Dans la salle de contrôle, les dizaines de techniciens, de scientifiques et d'invités présents (jusqu'à Sergueï Korolev en personne, connu pour sa circonspection et sa mesure) ne parviennent pas à cacher l'émotion qui les gagne. Après les embrassades et les poignées de mains, on en vient à la tournée de vodka. Pile à l'instant où Korolev porte un verre à ses lèvres, l'écran principal s'allume et commence à diffuser des images de l'intérieur du vaisseau. Ce qui offre aux témoins tout le loisir d'observer l'intrépide cosmonaute qui, violant le règlement, a retiré son casque et détaché sa ceinture de sécurité. Flottant sur le dos, les mains derrière la nuque, il contemple l'infini à travers un hublot. Mais à un héros, on pardonne tous les excès.

Le secrétaire régional du PCUS, Ilya Flatulov, se racle la gorge et enclenche le commutateur d'un micro :

Félicitations, camarade Gagarine ! Considérez-vous dorénavant comme un Héros de l'Union soviétique. Vous incarnez l'esprit entreprenant des Soviets...

Le cosmonaute jette un coup d'œil autour de lui, jusqu'à ce qu'il localise la caméra vidéo qui enregistre l'événement historique, s'en approche en poussant négligemment avec ses bottes contre un tableau de bord et tapote la lentille avec un doigt :

« Est-ce que vous me recevez ? Est-ce que vous me recevez ?

— Je vous disais, camarade Gagarine... » Flatulov ajuste ses lunettes à double foyer. En apercevant sur l'écran les traits du visage du « Héros de l'Union soviétique », il saute littéralement en l'air.

« Ha, ha, ha ! s'esclaffe le cosmonaute, un blond oreillard dont les paupières sont irritées. « Camarade Gagarine »... Baïkonour, vous avez un problème : mon nom est Eusebio Méndez. »

L'incroyable déclaration à peine entendue, l'effervescence retombe et les cris de liesse cessent.

Korolev en recrache sa vodka :

« Nom d'un chien ! »

Dans la salle de contrôle, le silence s'est installé, interrompu uniquement par le cosmonaute, qui affirme s'appeler Eusebio :

« Eh oui, Eusebio Méndez ! Méndez *et* Valdivieso, parce que j'ai un père, mais aussi une mère. Sacrée surprise, hein ? Mais vous vous attendiez à quoi, au juste ? À ce que je reste les bras croisés pendant que vous agissiez comme ça vous chantait, c'est ça ? Passez-moi celui qui a la plus grosse ! »

Korolev s'arme de patience avant de s'approcher du micro et d'ouvrir la bouche :

« Camarade Méndez, ici Sergueï Korolev. Pourriez-vous m'informer de l'endroit où se trouve le Camarade Youri Alexeïevitch Gagarine ?

— C'est-à-dire que... vous constaterez par vous-même, Colorev, si vous voulez parler du propriétaire de ce scaphandre, que je l'ai laissé ficelé à l'une des colonnes métalliques qui maintenaient la fusée au sol. Du coup, je ne vous promets pas que vous le retrouverez en un seul morceau, étant donné la pétarade qu'a lâchée ce bidule au décollage. Non parce que moi, en tout cas, la secousse, elle a bien failli me déboîter les burnes...

— Jésus, Marie, Joseph ! Korolev enfouit son visage dans ses mains ; après un soupir, il reprend d'une voix ferme : ne tournons pas autour du pot, camarade Méndez. À quelle organisation terroriste appartenez-vous et quelles sont vos intentions ?

— Hep, hep, hep ! Mollo, là ! Ne nous emballons pas ! Les terroristes, c'est vous. Oui, c'est vous qui, il y a quatre ans, avez capturé ma Peluche dans le jardin de l'établissement où j'étudie l'économie, et qui l'avez envoyée dans la Voie lactée. Vous croyez quoi, que je regarde pas la télé ? Je sais que Peluche est là, quelque part dans le vaste cosmos qui nous entoure. Je suis venu pour la sauver, c'est aussi simple que ça. Alors vous me dites illico où se trouve le volant de cette espèce de boule de billard ou j'actionne les manettes et j'appuie sur... voyons... ce petit bouton rouge, là, par exemple...

— Noon ! S'il vous plaît, pas ça, je vous en conjure ! » À cette seconde, le directeur du Programme Spatial de l'URSS sent sur sa nuque le souffle glacé du représentant du Kremlin, Artamon Chienlitski. « L'affaire est grave, admet Korolev, sans quitter l'écran des yeux.

— Grave ? revient à la charge Eusebio. Ce qui est grave, c'est que vous, les Russes, vous n'êtes pas fichus d'inventer un truc qui fonctionne correctement. Tiens, prenez ce tube de dentifrice, par exemple. Eh ben, je peux vous garantir qu'il mousse pas et qu'il a un goût de poulet. Quant à ce scaphandre, il est trop hermétique. Or, j'ai une bonne grosse envie de chier, alors si je ne trouve pas un ouvre-boîte sur-le-champ... Là-bas à Cuba, on m'a prêté une machine à laver Aurika qui transformait mes caleçons en guirlandes ; et ma tante Mirna, elle, elle s'est achetée un fer à repasser... »

Exaspéré, Korolev désactive le système audio. Puis, ajustant sa cravate, il s'adresse à Chienlitski :

« Camarade, je n'ai pas de mots. Je comprends votre colère et votre déception, mais... Écoutez, nous avons quand même la fierté d'avoir, en 57, envoyé dans l'espace le premier être vivant, 100 % soviétique, comme vous et moi : Peluche... Euh... Laïka ! Je ne sais plus ce que je raconte... »

— Économise ta salive, Sergueï. Je vais te donner un bon conseil : prie pour que ce fiasco n'arrive pas aux oreilles des Nord-américains, sans quoi, nous procéderons à une telle purge dans ce complexe qu'il ne restera plus de personnel capable d'allumer un misérable feu d'artifice. »

Korolev encaisse le coup, mais acquiesce et se tourne vers l'assistance :

« Je vais de ce pas dicter – à la lettre près ! – aux correspondants de la Pravda un article qui paraîtra dans l'édition du soir. Quant à la télévision, je lui fournirai les séquences filmées pendant les entraînements. Au besoin, nous effectuerons les manipulations nécessaires avec l'aide des studios Soyuzmultfilm. Et en ce qui concerne ce taré, faites-le-moi tout de suite descendre de là-haut ! »

Sur l'écran, Eusebio continue de blablater. Excédé, Korolev active de nouveau le système audio.

« ... et avec la permission de Carelev et de ses petits copains, là, je profite de l'occasion pour passer le bonjour à Josefina, ma maman. Je voudrais aussi féliciter mon meilleur ami qui a remporté deux paris. Tu avais raison, Segismundo : la salive est ronde et la Terre est bien bleue, pas marron clair. Pour finir, je sollicite une ovation spéciale pour moi, vu que je deviens le premier Cubain à avoir mis le pied dans la Voie lactée. Parce que même si ma Peluche est née sur l'île, ça n'est pas un être humain. »

Korolev se masse le cou et marmonne :

« Alors là, merde, la chienne, c'est niet ! »

Claudio G. DEL CASTILLO
(Cuba)

Traduit par Perrine HUET et Justine LADAIQUE

Claudio G. del Castillo

Claudio G. del Castillo est né à Santa Clara en 1976. Il est ingénieur en télécommunications et électronique. Il travaille actuellement à l'aéroport international Abel Santamaría. C'est à travers les ateliers d'écriture qu'il devient l'auteur de nombreuses nouvelles SF, récompensées par de plusieurs prix et publiées en ligne.

En 2013, un recueil de textes, *El vuelo del ilirith*, paraîtra aux éditions Capiro de Santa Clara.

Continuum Pi

JUAN SALVO DÉBARQUA en une fraction de seconde quelque part où la moindre mesure de temps était purement et simplement une absurdité.

Quand son esprit fut adapté, il comprit qu'il était tombé face contre le sol – la terre violacée se perdant dans un hypothétique horizon ne lui laissa pas de doute là-dessus.

« Un continuum espace-temps ».

Il se redressa et se mit à genoux. C'est alors qu'il découvrit qu'il avait la tête couverte et qu'il portait son scaphandre ; à travers la visière il distingua ses mains gantées. L'odeur de la toile plastifiée constitua pour lui une forme de réconfort, un relent de cette autre vie où les couleurs étaient plus nettes et où la certitude d'un avenir prospère était si réelle... Il s'agissait de la même combinaison que celle qu'il avait portée durant l'invasion de la Terre, en mille neuf cent soixante-trois. Confectionnée par ses soins pour se déplacer dans la tempête de neige mortelle qui avait anéanti Buenos Aires.

Maintenant, tout cela ne signifiait plus rien.

Débarquer avec cette combinaison était quelque chose de logique quand on se déplaçait dans l'éternité.

Parfois, les réalités se confondent, le passé et le futur n'étant plus que des jouets livrés au caprice des résonances extraordinaires d'un Cronomaster en marche.

Quel putain de merde, ce Cronomaster !

Une dégradation du cosmos, une aberration de l'Univers, le produit de ce que nous avons l'habitude d'appeler intelligence.

Juan Salvo se savait coincé là. Il était, ou plus exactement, il est, l'Éternaute. Le vagabond, obligé de parcourir l'Éternité au milieu des échos produits par un Cronomaster.

Ses yeux avaient été témoins de l'avènement et de la chute de civilisations, de la floraison et de l'extinction de faunes et de flores qui défiaient l'imagination. La vie se frayait un chemin dans les endroits les plus imprévus, luttant pour perdurer, s'adaptant à la chaleur, au froid, à

quoi que ce soit d'autre, mais ne prenant pas toujours une forme intelligente.

Après avoir atterri dans une dizaine de réalités pour y découvrir la même chose, rien de cela n'avait d'importance, évidemment.

Il se mit debout et fit ses premiers pas ; ses jambes répondirent à la perfection, sans aucune sensation de fatigue, à peine un fourmillement dans les pieds. Après la transition, son corps ne conservait jamais aucune trace de douleur ou d'épuisement. Il se sentait renaissant, entre éternité et éternité. Enfin, à l'exception désagréable de son esprit, avec sa fichue capacité à lui rappeler chacune des peines, des humiliations et des morts dont il avait été témoin.

La mort, cette curieuse valvule équilibrant la nature. La raison qui fait qu'on veut être quelqu'un tandis que le temps file et s'élève comme un rocher noirâtre, taché et répugnant, l'omniprésente Injustice. Il soupira, préférant bannir de sa tête ce genre de pensées.

Pour tuer l'ennui, il traîna des pieds, concentré sur le dessin qu'il traçait dans la poussière. Il continua un moment, regardant sans les voir les formes rongées des pierres, un paysage sans couleurs ni mouvements, mort, mais qui, simultanément, donne une impression d'harmonie.

Il respirait la paix. Cette idée le fit sourire. Respirer ? Comme si l'Éternaute avait besoin d'oxygène pour vivre !

« Vivre, non », se corrigea-t-il, « exister ». D'un geste brusque il enleva son scaphandre dont le masque était en caoutchouc. Il le jeta au loin. « Exister » – répéta-t-il en son for intérieur.

« Vous existez, mon ami, pas de doute là-dessus », affirma quelqu'un au milieu de ce néant.

Cela ne le surprit pas.

Là, à quelques pas, était assis un vieil homme qui se confondait avec les rochers. Il appartenait au groupe des « Mains » les serviteurs dont les « Eux » avaient fait des esclavages en agissant sur la glande de la peur. La peur les réduisait au silence, les obligeait à se livrer à des perversions complètement opposées à leur philosophie.

S'il était dans un Continuum, cela signifiait qu'il avait réussi à échapper au sinistre esclavage des « Eux ».

Juan contempla le visage parcheminé, les protubérances sur les articulations. Il rencontrait fréquemment ce genre d'êtres dans les Continuum. Il chercha son regard, mais ses yeux n'étaient pas visibles dans l'ombre de ses orbites osseuses, constellées de rides impossibles à compter, comme s'il en apparaissait d'autres à chaque coup d'œil.

« Salut, mon vieux, lui lança l'Éternaute. Alors comme ça, tu peux lire dans mes pensées ?

— Lire, non, écouter, clarifia son interlocuteur. Ce Continuum a ses propres règles. »

Juan fut tenté de lui demander s'il s'était installé ici ou simplement de passage, se ravisa ; seul un naïf pouvait affirmer quelque chose dans l'Éternité – or, ce vieil homme n'était visiblement pas bête.

« Tu as raison de penser ainsi, Juan Salvo, l'Éternaute, sourit le «Main». La seule certitude, c'est l'Esprit Cosmique.

— Oh ! feignit de s'étonner Juan. Oui, je sais. Ça, je l'ai déjà entendu dire. »

Il n'était pas d'humeur à écouter ce genre de discours gnangnan. Il préférerait qu'on lui donne des informations pratiques sur cet endroit.

« Hé, le vieux, on est où là ?

— Dans le Continuum trois, quatorze seize...

— Pi ? » Soudain, cela éveilla sa curiosité. Malgré tout ce qui s'était passé, il continuait à y avoir des surprises. « Pourquoi ce nom ?

— Pi, reprit le «Main», en haussant les épaules, c'est-à-dire une succession fractale et infinie du tout, le chiffre clé de la création. »

L'Éternaute se caressa le menton en analysant ce que le « Main » venait de lui dire. Chargée de sens, la phrase se prêtait à différentes interprétations.

La moindre chose dont il se rappelait pouvait être une succession infinie du tout, les événements d'une vie semblant déboucher vers la même fin, comme s'il s'agissait d'un entonnoir insatiable.

Devant ses yeux, défilèrent l'anxiété et le désespoir de tant de batailles livrées. Des campagnes sanglantes auxquelles il avait participé sans avoir d'autre choix qu'échapper à l'esclavage ou à l'anéantissement. Des explosions, de lourds véhicules à chenilles, de gigantesques *gurbos*, repoussants, cuirassés, transformés en assassins. Des rayons mortels, des mutants humanoïdes et les « Eux ». Dans chaque souvenir douloureux, la mort était omniprésente. Des jeunes se sacrifiant. Des rêveurs qui croyaient en la possibilité d'un changement. Des enfants qui avaient écouté ses mots avec de l'espoir dans les yeux, pleins d'euphorie, imaginant un monde sans tyrannie.

Tous défunts et effacés de la mémoire.

Il ne parvenait pas à oublier le regard de Germán, le compagnon incroyable qui avait été contraint de le suivre. Son regard lui reprochant ces vies brisées. Au début, il n'avait pas partagé sa façon de voir les choses. Puis il s'était embarqué dans son propre défi, contre des « Eux » plus sadiques et plus pervers recourant à des « Mains » et des mutants humanoïdes qui auraient aussi bien pu être votre frère, votre sœur ou votre voisin. Dans cette aventure personnelle, Germán avait revécu la même histoire, avec un dénouement identique.

Tous défunts.

« Pi ».

« Tes raisonnements sont affectés par la douleur, estima le vieux.

— Il y a un autre moyen de s'opposer aux « Eux » ? le coupa l'Éternaute, exaspéré par le commentaire du « Main ».

— Tu l'as dit toi-même », répliqua-t-il. Cette fois, on devina un éclat au fond de ses yeux plongés dans les ombres. « S'opposer vient d'opposé. Tu parles des « Eux » ; or cela implique un « nous ». Des définitions qui conduisent toujours à la violence, à la guerre et par conséquent à la mort.

— La première fois que j'ai entendu parler des « Eux », c'est par la bouche d'un représentant de ton espèce, répondit Juan pour défendre son opinion.

— Espèce ? Race ? s'enquit avec sérieux le vieil homme. Tu me considères différent en quoi que ce soit ? »

Cette fois-ci, l'Éternaute garda le silence. S'il avait appris quelque chose dans son vagabondage éternel, c'était à respecter la sagesse des anciens. Ni l'un ni l'autre n'ajouta un mot pendant un moment. Tel un torrent, des souvenirs confus et des expériences vécues entre les Continuums se bousculèrent dans l'esprit de Juan, qui s'efforça d'adopter la position d'un observateur étranger à toutes ces visions, hors des courants impétueux dominant la totalité des mondes. Il imagina ce futur où ni la tempête de neige mortelle ni la guerre nucléaire n'auraient existé. La vie aurait suivi son cours sans intervention extraterrestre ; or là, les « nous » et les « eux » étaient bel et bien présents. Dans la pensée quotidienne, dans chaque action et chaque conversation. Dans les discours politiques, dans la publicité, dans la mode, dans le quotidien. Les Noirs et les Blancs, les laids et les beaux. Les machos et les féministes, les croyants et les athées, les homosexuels et les hétérosexuels... Les riches et les pauvres. Nous et eux. Et en même temps, sous un voile d'hypocrisie, les uns et les autres clamaient leur rejet des différences, montraient une préférence marquée pour les gens qui réussissaient, les célébrités, les yeux clairs ou les corps minces. Politiciens et évêques réclamant un engagement contre la pauvreté alors qu'eux-mêmes s'habillent, mangent et vivent dans l'opulence la plus obscène. Des dirigeants semblables à des artistes symbolisant des minorités de genre ou de race afin de parfaire la tromperie. Les nous et les eux se servant de la subtilité comme d'une arme, mimétiques et charismatiques.

À la guerre, il avait connu les hommes-robots, ces malheureux prisonniers contrôlés par une puce implantée dans la nuque ; et ici, c'était pareil, mais sans la puce. Des mensonges répétés en échos, qui se confondent avec d'autres mensonges, déjà formulés à voix haute. Criés encore et encore, comme une aiguille chauffée à blanc qui s'enfonce dans le cerveau. Encore et encore. L'un derrière l'autre...

Juan ferma les yeux en une vaine tentative d'effacer ces discours mensongers.

Les mots retentissaient et sur chaque syllabe était martelée l'idée de l'existence des « Eux » d'un côté, et des « nous » de l'autre.

« Ça tourne en rond ? marmonna-t-il enfin, les yeux brillants. Il en sera toujours ainsi ? »

— Sais-tu que tu ne peux pas retenir le vent avec une seule main ? »
Le vieil homme sourit. « Pas plus que recueillir l'océan avec une cuillère. Cela revient à vouloir compter les étoiles.

— Tu me dis de renoncer à défendre la justice ?

— Oublie donc les absolus. » À ce moment-là, oui, il distingua parfaitement l'éclat de ses yeux... « Assieds-toi et calme-toi. »

L'Éternaute chercha un rocher à la hauteur appropriée et s'assit.

Ses épaules se courbèrent, comme libérées d'un grand poids, et, soudain, il se sentit humain, une personne simple, avec une maison à Beccar. Il regardait sa petite fille, Martita, qui fouillait dans la caisse à outils. Elle demandait le nom de chacun d'entre eux. Depuis la cuisine lui parvenaient les grognements de sa bien-aimée, Elena, qui pestait contre les fourmis.

« Tu n'es pas différent, mon ami, murmura le vieil homme, personne ne l'est.

— Mais... qui étaient les « Eux » ? » s'enquit l'Éternaute.

Le vieil homme se contenta de le regarder, souriant à peine, plissant encore plus son visage, si tant est que cela soit possible. À présent qu'il lui avait indiqué la porte, lui, il devait la franchir.

Juan réfléchit un moment :

« Avant, les « Eux », c'était nous, marmonna-t-il. Donc, nous, nous sommes les «eux» ! découvrit-il.

— C'est ça ! le félicita le vieil homme. Ça a toujours été comme ça.

— Des gens peuvent mourir par milliers ou se sacrifier par millions, rien n'aura changé si nous continuons à penser en terme de « eux » et « nous ».

— Le tout n'est qu'un, nous avons l'esprit cosmique en commun. Lui, il ne discrimine pas. La seule façon de contrer les « eux », c'est d'extirper celui que nous avons à l'intérieur de nous. Une bataille difficile et solitaire, que nous devons livrer chaque jour.

— Pi ? demanda Juan, déjà sûr de la réponse.

— Oui, quelqu'un qui a su obtenir le nom d'Éternaute devrait le comprendre.

— Dis, tu sais quoi, vieil homme ? lança le voyageur, en se levant. Quand je n'étais que Juan Salvo, dans les journaux, je lisais surtout ce qui concernait les guerres, les famines et les pestes. » À cette époque-là, il pensait que l'âge venant, de tels problèmes ne peuvent qu'avoir été résolus. « Ensuite, après être devenu l'Éternaute, je suis souvent parvenu à prendre ma vieillesse de vitesse. Néanmoins, le génocide et les autres fléaux étaient toujours présents. À présent, je vois que la nature ne nous laisse pas le temps d'apprendre de nos erreurs et que, donc, nous reproduisons tout depuis le début, encore et encore... »

M.C. Carper

Il était sur le point de poser une question au « Main » quand l'environnement changea, soudain déformé. Le Cronomaster l'envoyait visiblement ailleurs. Il se tourna vers le vieil homme avant de disparaître.

Il ne l'entendit pas, mais le lut facilement sur ses lèvres.

« Pi ».

M.C. CARPER
(Argentine)

Traduit par
Éloïse CHAPON ; Elsa GATARD ; Koba GUTIERRES ; Julie LEBOND ;
Émeline LAZARO ; Elodie PEETERS ; Sophia LORENA Pingo ;
Mérodie TRICHARD ; Sophie VEAUX et Joachim ZAOUÏ

M. C. Carper est auteur de BD, un illustrateur prolifique et reconnu, et un auteur de SF. Intéressé très tôt par les robots du cinéma, il a commencé à lire les grands maîtres de la SF, parmi lesquels Isaac Asimov, et s'est lui-même finalement lancé dans l'écriture en intégrant deux ateliers d'écriture, dont un spécialisé dans le genre science-fictionnel. Ces textes sont publiés dans des fanzines et revues en ligne («Alfa Eridiani» et «Axxón», entre autres).

Cycles

LES LUMIÈRES DE L'AUBE imprimaient des ombres sur la paroi avant du wagon.

« Alors là, je n'ai vraiment envie de rien... », maugréa Adriana.

Bien qu'elle fût entourée de silhouettes immobiles, certaines dressées comme si elles la regardaient, personne ne répondit.

Cela faisait longtemps qu'elle parlait toute seule, sans qu'on lui réponde.

Elle se cala dans le siège. Il était certes confortable, mais pas assez pour y dormir des semaines, *a fortiori* des mois. Son lit lui manquait.

Pourtant, elle était dans le Pullman. Le train comportait deux autres voitures, mais c'étaient des wagons-lits. Plusieurs fois, elle avait été tentée de faire irruption dans une cabine, de déloger l'occupant de sa couchette et prendre possession des lieux, se glisser avec délectation dans les draps d'autrui.

Elle n'osait pas.

Même si elle ne leur voyait pas d'explication logique, les choses semblaient avoir à la fois un ordre et une cause. Elle avait très peur de changer quoi que ce soit dans une telle scène.

Elle avança au milieu des passagers ; la majorité avait son siège en position couchée et était pelotonnée sous les couvertures. Il n'y eut ni saluts ni murmures.

Le silence constituait une part essentielle de l'atrocité de la situation. Lorsqu'il faisait sombre, elle mettait ses sens en éveil, comme on le lui avait recommandé au yoga, afin de se détendre. Et elle aurait aimé entendre ces respirations rythmiques et profondes de quand on dort, proches de devenir des ronflements.

Cela ne l'aurait pas dérangée qu'ils ronflent, pas plus la nuit que le jour. Or eux, ils étaient comme paralysés.

Adriana pensait qu'ils étaient morts, mais beaucoup de choses contredisaient ses connaissances en la matière : ils ne se décomposaient pas, ils n'exhalèrent pas d'odeur et, s'ils n'avaient pas été rigides – Adriana

savait que cela ne se produisait qu'à une étape bien précise du processus cadavérique –, ils se seraient écroulés. Ils étaient tous comme ça depuis très longtemps, et la poussière qui s'accumulait sur eux commençait d'être visible. Elle n'avait pas eu le courage de les toucher.

Derrière les vitres, le paysage desséché de la Patagonie défilait à vive allure. Adriana le connaissait très bien.

Le soleil faisait des incursions entre les nuages, à peu près en queue du train et sur son flanc droit. Elle devait s'approcher près de la vitre pour le voir. Elle se plaçait à l'autre bout, à l'avant, là où la locomotive continuait sur sa lancée, rugissant constamment.

Adriana suivit alors sa routine. En allant aux toilettes, elle essaya d'ouvrir la porte d'accès du wagon. Fermée. De même que les dizaines d'autres portes et fenêtres.

La porte menant à la locomotive était elle aussi impossible à ouvrir.

Elle regarda sa montre. Ce voyage inconcevable durait depuis longtemps maintenant ; à tel point qu'elle ne se sentait plus capable de mesurer le temps.

Elle n'en avançait pas moins la nouvelle qu'elle devait rendre à son éditeur. Comme elle était habituée à écrire sur du papier, elle n'était pas aussi gênée que quelqu'un utilisant un ordinateur.

Elle écrivit une phrase.

Il était tel un pêcheur des Mille et Une Nuits, à son tour pêché par quelque chose de plus puissant que lui, désespéré de se retrouver face à ce génie qui lui inspirait une sensation d'horreur.

Elle s'ennuyait.

Elle s'assit en face du rouquin, à l'une des rares places libres disponibles dans le wagon. Elle brandit la feuille, comme une épée, et lui débita son texte au visage.

Elle avait l'habitude de lui lire ses nouvelles lorsqu'il était vivant.

Sans la regarder, le rouquin lui lança soudain :

« Il me harcèle. Je ne sais pas pourquoi. Ricardo, au contraire, il l'adore, alors que ce type passe son temps à plaisanter, à faire du bruit avec sa bouche pour imiter une trompette et à jongler dans le bureau. Il est drôle, mais il ne travaille pas. Il ne fiche strictement rien. Moi, j'ai beau trimer sans arrêt, ne plus savoir quoi faire pour m'améliorer et pour le contenter, il me persécute. Le pire, c'est que le bruit court qu'on va licencier du monde, et Laura m'a appris que je suis le premier sur la liste. Il faut quoi, que je m'achète un livre de blagues ? Oui, je sais, maintenant, c'est trop tard. Avec mon frère, c'était pareil : vis-à-vis des gens, il avait toujours le beau rôle. Une fois, j'ai voulu lui en parler, mais il m'a rétorqué... » Comme une chaîne hifi abruptement éteinte au moyen d'un boîtier de sélection, il s'interrompit et laissa s'écouler quelques minutes de silence.

« ... Je ne comprends pas de quoi tu es en train de me parler, conclut-il, le visage inexpressif.

— Le génie – expliqua Adriana – est une espèce de démon d'Arabie, qui tirait plaisir de prendre des apparences différentes pour nuire aux hommes. Un éfrit. C'est pour cela que le personnage est horrifié. J'aime bien le jeu de mots que j'ai utilisé dans cette phrase, « pêcheur pêché ». Une façon de dépeindre la fin du pouvoir ou, du moins, les limites du pouvoir, ce qui arrive quand on est dépassé par quelque chose de plus fort que soi. »

Elle patienta, mais n'obtint pas de réponse.

C'était toujours comme ça.

Elle fit une incursion dans la cuisine pour se munir d'en-cas pour la journée. Elle n'était pas quelqu'un qui mangeait beaucoup. Elle prit place à l'une des tables libres du restaurant. Outre des nappes raffinées et des verres très poussiéreux, les autres tables avaient chacune son groupe de mannequins.

Il y avait un peu de tout : ceux qui buvaient un café, la tasse au bord des lèvres et les mains prenant la pause, ceux qui regardaient par la fenêtre, ceux qui coupaient un petit pain interminablement, ceux qui écrivaient la même lettre éternellement.

C'était là que l'impression était la plus sensible. Adriana n'était pas en mesure de préciser quel type d'impression, mais il y en avait bel et bien une.

Un effet ayant la capacité de geler les gens dans le temps..., comment ça s'appelle ?

« Comment ça s'appelle, un effet ayant la capacité de geler les gens dans le temps ? » demanda-t-elle.

Assise à une table située non loin des cuisines, une blonde au visage aigri et portant des lunettes noires répondit de mauvaise grâce : « Peut-être, peut-être bien. Mais, à mon avis, il faudrait la mettre dehors à coups de pied. Pour moi, elle ne mérite pas mieux. C'est une répugnante lesbienne. Or si elle est tordue à ce point dans ce domaine, elle ne peut pas être meilleure ailleurs. Un lien de cause à effet, non ? »

Adriana répéta, agacée : « Mais l'effet, comment il s'appelle ? »

La blonde regardait dehors... Le paysage au-delà de la fenêtre ?

Il n'y eut pas de réponse.

Elle n'insista pas. Elle mangea en silence les tartes qu'elle avait fait réchauffer et but le verre de lait tiède qu'elle s'était préparé. Le train était équipé de tables de cuisson électriques ; apprendre à s'en servir ne lui avait pas demandé beaucoup d'effort. Le seul inconvénient était de contourner le cuisinier et son commis, figés dans un pas de danse au pire endroit des cuisines, un espace déjà en soi extrêmement réduit.

La page qu'Adriana écrivit ensuite n'était que descriptions, cependant utiles pour permettre au lecteur de cerner la personnalité de ses protagonistes.

Adriana avait l'impression que là, elle était bonne.

Pendant deux heures, elle raya, fit des ajouts, se relut, puis se dirigea avec son bloc vers la troisième station de son calvaire quotidien.

Entre le deuxième Pullman et le restaurant, il y avait les wagons-lits. De toutes les cabines dont la porte était restée ouverte, Adriana avait sa préférée. À l'intérieur, assise face au paysage, une femme trônait dans l'espace limité, avec ses cheveux noirs et ondulés et ses immenses yeux marron. Elle remarqua que le soleil donnait en plein sur son visage. Elle fut tentée de prendre ses lunettes à la blonde et de les apporter à son amie.

Elle ne devait toucher à rien.

Elle lui lut son texte.

Après deux minutes de silence, la femme répondit :

Les hommes dirigent le monde avec beaucoup d'arrogance, certes, mais j'ignore... Il semblerait que ce soit plus un mythe qu'une réalité. Regarde mon mari, il fait toujours ce que je demande. Il se tient derrière moi, attentif. » [Son mari était assis en face, endormi, l'expression paisible d'un bébé sur le visage] « Les hommes ayant le pouvoir, dois-je les blâmer d'adopter une attitude suffisante ? Nous, les femmes, nous les mettons sur des piédestaux, nous croyons qu'ils peuvent tout. Et comme il nous semble très souvent de la plus haute importance qu'ils y parviennent, nous les nourrissons. Beaucoup d'entre nous, je crois, les considèrent comme des dieux, qu'ils seront toujours là, avec leurs mains fortes, prêts à nous secourir. Et pourtant, mon père est mort. Incroyable, non ?

Adriana ne voulait pas aborder ce sujet.

« Donne-moi ton opinion sur ce que je t'ai lu. »

Silence.

Silence...

Elle prit congé et se leva. En chemin, elle essaya en vain d'ouvrir les portes ; elles étaient bloquées, prisonnières du même effet glaçant. Les poignées ne bougeaient même pas d'un millimètre.

Elle regagna son wagon et son siège juste quelques minutes avant sa vérification journalière. Elle s'installa. Devant la fenêtre défilaient d'interminables arbustes râblés, en forme de bulle, hérissés d'épines, d'un gris qui, de loin en loin, comme par erreur, rappelait le vert.

La terre, poussiéreuse, était jonchée de cailloux et il n'y avait pas le moindre arbre. Cela sur des kilomètres et des kilomètres.

Adriana reconnaissait une pierre, ici ou là, verte, translucide, solitaire dans le désert interminable. Elle n'était pas seule, bien sûr. Il y avait des millions de pierres grises autour. Or celle-ci était verte et donnait à Adriana l'impression d'être solitaire.

Chaque fois qu'ils passaient à cet endroit, elle venait s'asseoir pour la distinguer au milieu des autres.

Elle était comme une amie qui la saluait au passage ; d'un autre côté, elle souhaitait presque ne plus la revoir – cela signifierait qu'ils étaient sortis du cycle.

Elle avait perdu espoir.

Sur les près de cent vingt personnes qui voyageaient dans ce train, il y avait au moins cinq paires d'oreilles – ou auditeurs – qu'elle appréciait. Eux, Adriana leur lisait ce qu'elle écrivait. L'un d'entre eux était roux, un autre maigre avec une vague barbe naissante, une autre grande et dégingandée, habillée dans le genre des filles sur les couvertures des magazines de l'époque pop art, un autre avait les cheveux poivre et sel et un air d'employé de ministère.

Il y avait aussi son amie, dans sa propre cabine.

Pour l'après-midi, elle choisit celui à la barbe naissante. Elle lui lut son texte, qui s'achevait ainsi : *Sa grâce était autonome, absurde, insaisissable. Elle, elle était une reine, une reine qui avait décrété la fin de ces objets et prononcé le droit absolu des femmes à disposer librement de leur corps.*

Le jeune homme ne dormait pas. Les yeux fixés devant lui, vers le wagon-cinéma. Son regard ressemblait – probablement malgré lui – à celui d'un chiot battu et mal aimé. Son interlocuteur resta muet un long moment avant de déclarer :

Mon père était à peu près aveugle à son environnement. Non qu'il n'ait pas su les choses ; c'est plutôt qu'il les ignorait exprès, les effaçait. Mon père, c'était ça : des décrets en permanence. Tout devait être comme il le disait, comme il pensait, comme il voulait. Quant à moi, j'étais désespéré, perdu. Ma mère aurait voulu m'aider, mais ce qu'elle trouvait à me dire m'apparaissait comme des bêtises. J'ai quitté la maison, anéanti. J'ai couru. Je suis tombé sur un panneau publicitaire où il y avait le visage de Marilyn Monroe ; j'ai frappé dessus jusqu'à me blesser. Et, cherchant à oublier, je suis allé à ce fameux kiosque, là, et me suis acheté quatre sachets. À mon réveil, je m'étais fait pipi dessus, j'étais étalé sur un trottoir de l'avenue, à côté d'une Mercedes luxueuse qui venait de se garer ; la carrosserie était encore chaude.

Adriana affirma : « Ton père était une espèce de brute et ta mère une poupée de chiffon. »

Le jeune homme ne répondit pas.

À la nuit tombée, comme d'habitude, elle attendit jusqu'au dernier moment avant d'aller se coucher. Elle ne voulait pas fermer les yeux, parce que son esprit se mettrait à cogiter sur tout ça. Elle voulait que ses yeux se ferment tout seuls quand elle tomberait de fatigue.

Le bruit du fer contre le fer des roues était constant. Dans d'autres circonstances, cela l'aurait bercée ; là, pour une Adriana qui continuait d'espérer que le train finirait par s'arrêter – quand le carburant viendrait à manquer ou parce que quelque chose ou quelqu'un en donnerait l'ordre –, ce bruit était devenu synonyme d'une condamnation.

D'autres nuits, elle avait essayé de tenir jusqu'au moment où le train changerait de direction. Pour cela, il faudrait d'abord qu'il stoppe ; ce dont elle se réjouirait dans la mesure où ce serait l'interruption la plus nette du cycle. Elle n'arrivait pas à imaginer un événement plus jubilatoire : le train s'arrêtant.

Parce que tout ceci était bel et bien un cycle. D'une manière ou d'une autre, elle avait été prise au piège – elle et rien qu'elle, car malgré les autres corps, elle était seule – dans une boucle quantique... Elle disait quantique juste pour employer un terme à la mode. En réalité, le qualificatif qui venait immédiatement à son esprit angoissé était « infernal. »

Or elle préférerait ne pas prononcer le mot infernal. Nous avons tous nos fautes et, lorsque le passeur approche, sans doute sont-elles des sortes de poignards qui nous torturent.

La nuit, au-delà des fenêtres et toujours au bord de son champ de vision, des images surgissaient. Probablement les autres occupants du train – ses compagnons morts –, dont le regard était perdu vers les fenêtres, contemplaient-ils ces choses.

Ce n'était que de vagues lueurs. Éphémères. Étant identiques aux figures de ses cauchemars, elle, elle refusait de les observer. De longues années durant, elle avait vu dans ses rêves ces hommes et ces femmes extrêmement gros, gonflés comme des ballons, les traits du visage effacés, noirs et brillants telle la pierre dont les indiens se servaient pour fabriquer leurs flèches. À présent, elle rêvait d'eux presque chaque nuit.

Parfois, dans l'obscurité, on distinguait les faibles lumières de villages situés à une certaine distance. Ils avaient l'air vides. Morts. Secs. À leur périphérie, ces formes erraient sur la pointe des pieds, flottaient dans les airs, comme si elles ne voulaient pas toucher la poussière sur le sol.

Des villages typiques, avec les mêmes petites maisons aux toits en tôle ondulée, les mêmes hangars, moulins, clôtures, grillages, et les mêmes arbres clairsemés. Cependant, ils avaient cessé d'être ordinaires. Leurs couleurs s'étaient semble-t-il métamorphosées, comme si les habitations étaient soudain vues sous la forme de négatifs – sauf qu'en l'occurrence, il ne s'agissait pas du noir et du blanc des radiographies, mais d'une solarisation démentielle, obscure et sans logique.

Quant aux mouvements – si tant est qu'il y en ait –, ils étaient subaquatiques, lents, une flottaison, étouffés par une atmosphère surchargée de poussière.

Parmi ces choses, Adriana ne savait pas distinguer lesquelles elle avait vues pendant le voyage et de combien elle avait rêvées.

Était-ce vrai ce qu'elle avait cru apercevoir ? Les femmes portaient-elles parfois leur progéniture serrée contre leurs poitrines opulentes, la tête à l'envers ? Les hommes avaient-ils, comme cela lui apparaissait lors des infructueux instants de ses visions, des grosseurs de la taille d'un chien

pendouillant entre les jambes ? Était-ce vrai que les plus âgés des enfants avaient les mains jointes, formant une masse amorphe, comme prisonnières de menottes de chair ?

Elle avait eu un petit copain hyper rationnel, qui se moquait de ses cauchemars et affirmait que les rêves étaient générés par les connexions aléatoires établies par les neurones dans le but d'équilibrer leurs états électrochimiques.

Il l'avait quittée parce qu'elle ne faisait pas les choses comme il voulait, dictées par sa logique newtonienne.

Elle était versatile. Or il détestait cela chez elle.

La nuit, les silhouettes semblaient se poster aux fenêtres pour les regarder, collées aux vitres telles des mites géantes. À certains moments, leur densité augmentait, peut-être parce que le train traversait un village – ou peut-être pas. Elles s'agglutinaient contre les carreaux comme si elles examinaient attentivement l'intérieur d'aquariums ou les vitrines d'un musée, cherchant à comprendre ce que faisaient ces silhouettes rigides posées sur des sièges, enfermées dans le temps et dans l'espace.

Ou peut-être qu'elles la regardaient, elle, parce qu'elle était une bizarrerie.

Tout n'était que halo... ou sensation. En réalité, elle ne pouvait pas les voir. Les ombres sphériques se plaquaient à la vitre lorsqu'elle ne regardait pas droit dans cette direction. Dès qu'elle tournait les yeux pour voir ce que c'était, il n'y avait plus rien. Quelquefois, elle découvrait que la fenêtre était aveuglée par ce volet en aluminium dont sont équipés les trains pour qu'on se protège du soleil. Même s'il s'agissait de rêves, ou de mirages, elle les craignait. Elle avait peur qu'ils n'entrent. Cela avait beau être synonyme de rupture de cet enfermement oppressant, elle ne voulait surtout pas qu'ils entrent.

Elle s'endormit.

Le soleil frappait sur la paroi avant, celle qui séparait le wagon-cinéma, pas celle d'en face. Le train roulait en sens contraire à la veille.

Adriana avait le sentiment qu'il avançait en marche arrière, à plus de cent kilomètres à l'heure. Même si, évidemment, cela n'était en fin de compte que pur produit de son imagination. Parfois, il lui semblait que la locomotive était à l'autre bout, comme si on l'avait changée de côté. Aujourd'hui, les sièges du wagon pullman étaient dans le sens opposé à celui de la marche, raison pour laquelle la plupart des voyageurs avaient le visage tourné vers l'arrière du train.

N'appréciant pas de voyager dans le mauvais sens, Adriana devait prendre sur elle les jours pairs.

Le soleil se levait à peine sur l'avant du train, du côté gauche. Et il se coucherait de l'autre côté, c'est-à-dire à l'arrière, sur l'horizon qu'ils quittaient.

Je vais avancer ma nouvelle, se dit-elle, sans la moindre envie. Elle ne ressentait qu'une immense fatigue, comme gagnée par la vieillesse ou la décadence. Même si elle évitait frénétiquement les miroirs, elle était consciente qu'elle se flétrissait.

Elle observa la peau de ses mains, y remarqua quelques crevasses. Il lui semblait qu'il en allait de même avec la peau de l'ensemble de ses compagnons de voyage, les plus jeunes compris. Mais elle refusait de l'admettre.

Elle s'adressa à l'homme aux cheveux :

Je voudrais débattre de la phrase sur les besoins du corps de la jeune fille.

Lui, il regardait par la fenêtre... les yeux fermés :

« Cette petite douleur, tu ne peux pas savoir, c'est insupportable. Elle me gêne et m'effraie. Je m'en méfie. Valeria me conseille d'aller chez le médecin, mais je remets toujours au lendemain. J'appréhende ce qu'il pourrait trouver. Le pire, c'est que j'ai perdu confiance en moi. Je ne tiens plus comme avant. Qu'est-ce que je dis ? Je ne tiens plus du tout ! Elle a beau faire des efforts, dès que nous passons aux choses sérieuses, ça ramollit. Je la frustre. Et elle ne s'en plaint pas. Ce qui me fait encore plus peur. La petite douleur n'est pas là en permanence, assez toutefois pour que je manque d'assurance. Un homme qui n'est pas sûr de lui ne sert à rien...

— Tu ne dois pas faire une fixation sur ce qui n'est jamais qu'un outil. L'outil n'est pas l'homme »,

protesta Adriana, consciente qu'elle se trompait.

Elle se sentit horriblement seule. Il ne répondit rien, comme s'il manifestait par là son désaccord.

D'ailleurs, les hommes n'étaient généralement pas d'accord avec elle. Elle le savait, s'entendant dans l'ensemble plutôt mal avec eux.

Les hommes morts étaient les pires. Il n'y avait pas moyen de leur tirer la plus petite goutte de quoi que ce soit : ni fluides, ni opinions, ni motifs de colère.

Une fois de plus, sa gorge se serra. Elle ne voulut pas pleurer. *Les femmes doivent pleurer*, c'est comme ça... Voilà pourquoi elle, elle s'y refusait. Rien de pire que d'entrer dans une classification.

Elle préférerait autant être un zombi tout court.

Elle s'approcha de la fille pop art.

Elle regardait par la fenêtre ; on le devinait en dépit des immenses lunettes rondes aux verres violets calés sur son visage et couvertes de cette poussière patagonique qui enveloppait progressivement tout.

Accroupie dans le couloir, elle lui lut son texte.

Ce fragment de la nouvelle parlait d'une femme qui luttait pour défendre ses droits.

La fille répliqua :

Ma mère se met en compétition avec moi, cette espèce d'idiote. Moi, je m'en fiche royalement ! Perso, je ne suis pas du tout attirée par mes amis, aucun. Elle, elle se maquille, elle porte une gaine, elle écoute mes CD, elle va au club de gym quatre heures par jour, elle circule à vélo, elle leur fait les yeux doux, comme si ça pouvait lui permettre de cacher qu'elle est vieille. Eux... Je ne sais même pas s'ils s'en aperçoivent. Les hommes sont tellement bêtes ! C'est clair que si, comme l'autre jour, elle met une mini-jupe, si courte qu'on voit son porte-jarretelle, tu parles qu'ils seront excités. Pour eux, elle est une femme mûre, mais vu qu'elle s'inonde de parfum, que ses tenues sont hot et qu'elle dégage des phéromones comme une chatte...

Parfois ils ont la barre, c'est dégoûtant.

Je te jure, il y a des jours où j'aimerais la pousser sur le lit et lui arracher ses fringues. Je te parie que bien que je sois sa fille, je lui plairais à cette garce, si j'étais un mec.

Brusquement, elle se tut.

Oui, c'est vrai. La solitude est infernale, pensa Adriana.

« Il n'est pas bon de ne pas pouvoir vivre avec la personne qu'on désire... », lui dit-elle, histoire de dire quelque chose, pour l'encourager à poursuivre l'exhumation de ses obsessions.

La fille ne réagit pas.

Revenant près du roux, dans l'espoir de pouvoir enfin communiquer avec quelqu'un, elle s'agenouilla, lui lut sa nouvelle depuis le début et attendit en silence. En vain. Rien du côté du roux non plus. Aujourd'hui, ils étaient tous encore plus farouches que d'habitude.

Accablée, elle laissa reposer sa tête sur l'accoudoir. Quelques secondes plus tard, elle leva les yeux. Dans cette position et à vingt centimètres de lui, elle eut tout le loisir de voir l'un des doigts du roux : tellement décharné qu'un os parfait et très blanc en dépassait, aussi propre que ceux qu'on voit dans les musées. Sans pouvoir s'en empêcher, elle chercha par terre. Le morceau de chair était là, juste à côté, écrasé sous son genou.

Elle ne s'en était pas rendu compte avant parce qu'elle portait des collants en laine.

Cela ressemblait à tout sauf à de la chair. Plutôt un bout de plastique, une pièce de maquette, un chewing-gum mâchouillé, avec des empreintes digitales. Horrifiée, elle se redressa dans un mouvement brusque. Sans le faire exprès, elle heurta avec le coude de son bras droit la tête d'un vieux à cheveux gris qui se trouvait à l'autre bout du couloir, en face du

Eduardo Carletti

roux. Elle vit le globe oculaire de son œil gauche se décrocher, rebondir sur ses genoux et finalement rouler sur le caoutchouc à cannelures du couloir.

Sans réfléchir, elle marcha dessus pour l'arrêter.

L'œil explosa comme une noix et éclata en mille morceaux de verre sous son pied.

Une observation attentive des autres passagers lui indiqua que tous avaient des os à nu. S'il n'y avait pas de fragments de chair par terre, il y avait en revanche beaucoup de poussière.

Elle ferma ses yeux. Le spectacle dans le couloir était pour le moins dantesque. Elle était entourée d'êtres desséchés en train de se momifier sous ses yeux.

Ils se désagrégeaient.

Elle, elle pouvait bouger et leur parler, comme privilégiée, un témoin choisi exprès pour pareil événement ; toutefois, elle aussi, elle était racornie, couverte de poussière, en fin de compte aussi morte que les autres.

Ses doigts étaient craquelés.

Elle ne parvint pas à pleurer. Elle se tint près de la fenêtre des heures durant, sans avoir envie de faire quoi que ce soit, articulant de temps en temps une phrase à écrire, vidée de l'intérieur.

Les vagues griffures que les silhouettes à l'extérieur laissaient sur la vitre ne l'intéressaient plus. Elle attendait obsessionnellement sa rencontre quotidienne avec la pierre verte, qui, même si elle avait du mal à l'admettre, tirait vers le gris, comme si elle redevenait poussière.

**Eduardo CARLETTI
(Argentine)**

Traduit par Elena GENEAU

Eduardo Julio Carletti est né à Buenos Aires en 1951. Il a fait des études d'électronique à l'Instituto Industrial Luis A. Huergo de Buenos Aires. Ingénieur, il est une figure en vue de la SF argentine et plus largement latino-américaine, pour ses propres œuvres (mentionnons un roman, *Instante de Máximo Quebranto*, 1988, et deux recueils de nouvelles, *Por media eternidad*, 1991 et *Un largo camino*, 1992), très souvent primées et fort appréciées du milieu, et également pour avoir créé, en 1989, la revue en ligne «Axxón», l'une des plus importantes pour la diffusion de la SF en langue espagnole (avec plusieurs milliers de textes publiés à ce jour).

DT

À DES MILLIONS D'ANNÉES-LUMIÈRE, dans la galaxie Néferes, on savait qu'il existait la lointaine possibilité d'un voyage interplanétaire, d'un glitch spatio-temporel qui téléporterait un individu d'un point imprévu à un endroit inconnu. La première tentative fut réalisée à l'aveugle, sans en attendre un quelconque succès ; or, à la stupéfaction générale, elle s'avéra être une réussite. Comme rien ne laissait présager un tel résultat, lorsque le visiteur surgit devant leurs yeux, interloqué, l'assistance fut aussi surprise que lui.

Irinio Gómez était né à Capitán González, humble village perdu au milieu des plaines de Buenos Aires. Si la vie avait fait de lui un amoureux du football, la nature, elle, lui avait refusé l'habileté nécessaire pour le pratiquer. En tout état de cause, comme Dieu ne ferme jamais une porte sans ouvrir une fenêtre, son intelligence et sa sagacité lui avaient permis de devenir un éminent Directeur Technique. En cinq saisons à peine, il avait réussi à faire progresser trois clubs peu connus de l'intérieur du pays, et le destin lui laissait augurer bien mieux encore.

Irinio s'installa dans un endroit pas une seconde imaginable pour sa vie mondaine. D'arrache-pied, non sans erreurs et sans peurs, il parvint finalement à s'adapter. Le fait est que Monsieur Gómez, comme certaines personnes l'appelaient, possédait une chose impossible à acheter, pas même dans le futur lointain et avancé d'une autre galaxie : le bon sens.

Homme de la campagne, affable et toujours bienveillant, il sut se faire des amis et gagner la confiance de beaucoup.

De son propre chef, il s'enrôla dans l'armée galactique ; car étant néophyte en matière de vie spatiale, il s'imagina qu'au milieu des soldats, il pourrait exercer ses talents de stratège.

Sa logique implacable et sa capacité à prodiguer de judicieux conseils lui permirent de se forger une enviable image de leader. Il se hissa rapidement au poste de Stratège de Flotte, où il en impressionna plus d'un grâce à ses tactiques aériennes audacieuses.

Les temps étaient alors difficiles pour la confédération de Néferes, où l'Alliance des Flottes Armées Xión, autrement appelée AFAX, avait envahi

par la force sept des treize planètes composant le Système Deux – au sein duquel Irinio commandait ses vaisseaux.

Grâce à la coalition que forma le Stratège de Flotte Gómez – tel était son titre – avec la planète voisine, son escadre put disposer d'un exemplaire de chaque vaisseau classique et de quelques solides pilotes. À l'unanimité, il fut élu Directeur Tactique de la Coalition Offensive Deux, et demanda à être désigné comme le « DT de la COD ».

Les statistiques de l'AFAX étaient écrasantes de réussite. Elle avait remporté toutes les batailles qu'elle avait engagées contre les planètes ennemies et était invaincue dans son monde, où une telle formation ultra-défensive empêchait la moindre velléité d'attaque.

La confrontation ne pouvant être évitée, Irinio réunit ses capitaines et leur parla sans détour, comme lui seul savait le faire.

« Les gars, ce match, il faut le jouer. On peut chercher un moyen de reporter, d'esquiver – il parlait d'une voix forte, autoritaire –, mais, à un moment ou à un autre, le ballon devra être mis en jeu ; or je veux que ce soit moi qui décide quand. » Ses Capitaines acquiesçaient, déjà familiers du jargon extravagant de leur supérieur. « D'après nos renseignements, une flotte de l'AFAX est partie à la recherche de la planète Tryn ; autant dire qu'elle va passer très près de nous – indiquait-il sur un écran affichant la trajectoire des orbites planétaires. Je propose de l'attendre ici et de renforcer notre défense à domicile, qu'elle apprenne ce que c'est de jouer à l'extérieur.

— Quelle sera la mise en place tactique ? demanda l'un de ses capitaines. Parce que ce détachement comporte les deux artilleurs les plus puissants et rapides des troupes de l'AFAX. » Et il ajouta, légèrement effrayé : « Quant à nous, nous ne sommes qu'une poignée de vaisseaux.

— Oui, mais nous, nous sommes une équipe, Mer. » Quand il s'adressait à ses hommes, il les appelait par leurs prénoms, sans référence à leurs grades. Il prit son pointeur laser, alluma un panneau lumineux et poursuivit : « Nous formerons deux lignes de 4. Les transpolaires seront aux extrémités, pour contenir les débordements des artilleurs de l'AFAX – sa main s'agitait rapidement devant le tableau électronique. Nous placerons le Canon Ionique de *stopper* bien en retrait afin de pouvoir procéder à des tirs de loin ; en ce qui te concerne, Vik, à l'avant, tu auras une pleine et entière mobilité avec l'Artilleur Léger. »

Ils abordèrent encore quelques sujets simplement tactiques et révisèrent des attaques qu'ils avaient travaillées au cours des semaines précédentes. À partir de là, tous les pilotes restèrent concentrés jusqu'au jour de la rencontre.

L'heure tant attendue arriva et la formation de la COD se prépara en suivant la stratégie établie. L'AFAX ne se fit pas surprendre ; c'était ce à quoi Irinio s'était préparé, mais il comptait sur le fait qu'on les sous-estimerait. Et il en fut exactement ainsi.

Dès leur première action, les artilleurs ennemis se montrèrent audacieux et vifs. Mais la ligne défensive de la COD fut à la hauteur des circonstances, évitant les estocades de l'adversaire.

Le DT suivait de près les actions des avants de l'AFAX, guettant le moment opportun pour hurler ses ordres tandis que Vik, devant, donnait du fil à retordre à leurs canons de défense. « Dieu que les initiatives de ce garçon sont téméraires ! » pensa-t-il.

Soudain, un des artilleurs ennemis prit son élan en vue d'une percée profonde dans la ligne arrière de la COD ; au même instant, le DT vociféra dans l'interphone :

« En avant ! »

Là, les quatre derniers croiseurs qui protégeaient le canon de défense nettoquèrent le terrain, laissant l'attaquant seul et exposé, suspendu dans les airs. Avec une coordination digne d'une figure mille fois répétée, les transpolaires de la COD avaient déjà fait demi-tour et prirent l'artilleur à revers.

« En avant les gars ! C'est plus facile à dire qu'à faire ! » les exhorta Irinio.

Soucieux de ne pas décevoir leur DT, les deux vaisseaux réussirent leurs tirs, parfaits, millimétriques.

Ce fut sans aucun doute un pivot dans la rencontre, car dès lors qu'il se vit abandonné à l'attaque, l'autre artilleur se replia vers les rassurantes lignes de défense de son camp.

Dans l'attente des ordres du DT, Vik se réunit avec les transpolaires – entre-temps, le champ de bataille demeurant désorganisé.

Le DT ne fut pas avare de mots pour encourager ses hommes.

« Excellent, les gars ! Ça y est, on a inversé la donne. Mais maintenant, ils vont nous attendre au tournant, alors soyons attentifs aux contre-attaques ! » Sa voix autoritaire, mais paternelle était sonore, et les pilotes étaient tout ouïe, certains que chacun de ses mots recelait un trésor de sagesse codée. « Ne nous laissons pas abattre, ouvrons constamment le jeu, obligeons-les à se séparer et cherchons les éventuelles brèches. » Chacun des pilotes assura comprendre les ordres et demanda la permission de reprendre sa place dans la rencontre. Mais Irinio avait encore quelques conseils à leur donner. « Gardons un œil sur le score, sans pour autant être mesquins. Leur croiseur central est terrible, attaquons-nous à lui. Utilisons la feinte spéciale de Vik pour désorienter les canons. » Et après un silence voulu, il harangua ses hommes : « En avant, la COD !!!

— En avant ! » répétèrent-ils à l'unisson avant de se jeter dans l'arène.

L'analyse du DT avait été la bonne : les vaisseaux de l'AFAX se montraient hésitants dans un schéma ultradéfensif très fermé.

« Transpolaires, nous devons jouer de façon à rester bien groupés sur la ligne et de là, foncer vers le centre. »

Le déploiement était chorégraphique et cela rendait fier le DT. Après plusieurs assauts, Vik esquiva un des croiseurs et réussit à en toucher un autre, en plein dans le mille, pile celui qu'Irinio leur avait indiqué.

Cette victoire fut amplement célébrée par tous, y compris par le DT et ses coéquipiers. L'euphorie retombée, il profita du coup porté aux forces de l'AFAX pour rétablir l'ordre.

« Très bien, les gars ! Regroupons-nous. Deux à zéro, c'est le pire score possible. Donc soyons plus vigilants que jamais. Nous les dominons de la tête et des épaules, faisons en sorte que ça continue comme ça ! »

L'escadre de la COD n'eut qu'à se replier pour lancer un nouveau mouvement d'attaque.

Sur l'écran radar, Irinio pouvait voir que ses hommes étaient plus détendus, mais sans doute moins concentrés, à cause du résultat favorable.

Vik flanquait facilement les vaisseaux, mais il semblait se refuser à assener le coup final. Les transpolaires encerclaient les canons ennemis, mais comme leurs positionnements étaient peu orthodoxes, leurs tirs relevaient presque de l'impossible.

Voyant qu'un tir de l'artilleur ennemi frôla un des croiseurs de la COD, le DT, s'écria, furieux : « Messieurs ! Qu'êtes-vous en train de faire, au juste ? Vous voulez qu'on se fasse déborder, ou quoi ? Apparemment, ils veulent tous nous en coller un dans la lucarne ! Or ayez bien en tête que les buts qu'on ne met pas dans leurs cages, on les retrouvera au fond des nôtres. Allez, finissons ce match une bonne fois pour toutes ! »

Le défi lancé produisit son effet et l'ordre se propagea dans les rangs de la COD. Toutefois, l'unique artilleur de l'AFAX prit des risques encore plus grands, et Irinio commença à s'inquiéter. À deux reprises, il manqua de perdre l'un de ses vaisseaux et chaque fois, le hasard fut de son côté.

Mais un hasard identique voulut qu'un tir heureux du canon défenseur de la COD atteigne le maudit artilleur ennemi.

Trois à zéro ; sans vaisseaux rapides, la rencontre était jouée d'avance. Irinio le comprit et il appela ses hommes.

« On rentre ! »

L'équipe se replia, non sans avoir auparavant lancé un ultime tir dans le vide, seulement pour intimider les autres. Le reste des forces de l'AFAX se rassembla avant de battre honteusement en retraite.

Cette victoire retentit dans toute la galaxie et on en fit le récit dans le moindre coin du système. Ce jour-là, en détrônant le candidat à l'empire avec sa petite équipe, Irinio Gomez devint le DT de l'Univers.

***Eduardo M. LAENS AGUIAR
(Uruguay)***

***Traduit par
Vanessa CANAVESI, Laëtitia SWORZIL
et Joachim ZAOUTI***

Eduardo M. Laens Aguiar est né à Montevideo en 1979 et réside actuellement en Argentine. Diplômé en Marketing, il écrit depuis 2005, essentiellement de la SF. Ses textes («Maldad» ; «Khul Yoriú» ; «El Pantano» ; «Hilos Conductores» ; «Seol» ; «Revelación» ; «La Concepción» ; «Kuari») sont à lire en ligne, sur «Axxón», «Revista NM», «Alfa Eridiani» et «Efimero».

Graines

C E FUT UNE INVENTION PARADOXALE... mais, au fond, est-ce qu'elles ne le sont pas toutes ? Tiens, la dynamite par exemple, n'a-t-elle pas arraché des bras tout en finançant le prix Nobel de la paix ? Combien de chercheurs se désolent, dans l'intimité de leurs laboratoires, de n'avoir pas voulu telle ou telle chose, d'avoir cherché X et, à l'arrivée, d'avoir trouvé Z ? À l'instar d'Oppenheimer, Marco Zappi fut bouleversé devant le spectacle du champignon fantasmagorique de la destruction dansant devant ses yeux. Marco Zappi avait inventé le vin. Avant qu'on entende les premières protestations et avant que plus d'un ne hausse le ton pour expliquer que le vin a été indissociable de l'évolution de l'humanité depuis ses origines, permettez-moi de préciser d'une part que Marco Zappi vécut son existence durant dans les rues de Bois de Cybèle, et d'autre part que s'il fut humain, comme tout un chacun, cela ne signifie pas pour autant que sa vie dans la colonie ait conservé des liens avec la vie sur Terre. De fait, progressivement, au fil des siècles, avec la décadence technologique sur sa planète d'origine et l'arrêt définitif des communications, la colonie des Bois de Cybèle perdit tout contact avec la Terre et poursuivit son existence ordonnée, prévisible et autosuffisante en quelque point de l'univers, jusqu'à ce que toute conscience de l'origine fût effacée et reléguée au rang de simple mythe, le mythe du vaisseau, que je vous raconterai une autre fois. À Bois de Cybèle, il ne resta ainsi qu'une foule uniforme, qui ne sut jamais ce qu'était cultiver la terre, ni attendre l'arrivée des fruits, des salades ou des carottes ; pas plus qu'elle ne connut d'autre liquide que l'eau des glaciers de la colonie, d'autre ordre que celui qu'elle avait hérité des premiers temps, où chaque individu était convoqué à la vie seulement si son existence avait quelque utilité pour la colonie et non pour répondre au simple désir de deux individus de devenir père et mère, et où personne n'avait seulement entendu parler d'accidents de la route, d'importuns ivrognes, de drogués, d'ordures ou de pollution. Peut-être pensez-vous que je ne vous apprends rien de nouveau, maintenant que les mondes contrôlés sont à l'ordre du jour, presque distribués dans des boîtes de céréales, prêts à être implantés où bon nous semble. Je vois

que certains d'entre vous opinent du chef. En effet, c'est ainsi que la communauté dont je vous parle avait une alimentation très particulière, célèbre en son temps même dans cette société. Je fais notamment allusion aux pastilles Ongra. Ces petites pilules, qui se substituèrent peu à peu à l'alimentation organique, étaient des combinaisons élaborées en laboratoire pour assurer les besoins nutritionnels basiques d'un individu. Voici comment elles fonctionnaient : elles envoyaient directement un message de satiété au cortex cérébral, permettant ainsi d'éviter l'obésité, et recréaient sur le palais la saveur d'un repas à part entière grâce à un exhausteur de goût. Il vous suffisait donc de déposer la petite pilule sur le bout de votre langue et, en la laissant fondre lentement, vous dégustiez votre portion de porc rôti aux pommes de terre ou de pâtes à la sauce arrabiata. À Bois de Cybèle, n'ayant plus le souvenir de la nourriture originelle, ils finirent par perdre le goût ; ils avalaient simplement lesdites pilules à heures fixes, comme on prend une vitamine. Mais revenons-en à Marco Zappi, notre héros, ou du moins le héros de Bois de Cybèle, et également, selon certains, son antihéros. Marco fut mis au monde dans le but de remplacer le seul guide du Musée du Mythe de Cybèle. L'espace dévolu à ce musée était plus restreint que son nom ne comportait de lettres ; composé d'une minuscule pièce, seuls trois objets y étaient exposés. Oui, exactement, trois objets : un fragment du premier vaisseau qui avait atterri sur la planète, une boîte contenant un assortiment de graines et une chaussette à rayures blanches et noires. Personne ne savait ou ne se rappelait comment ces objets avaient pu être préservés, mais on supposait qu'ils provenaient de la planète Terre – même s'il est vrai que l'intérêt des habitants de Bois de Cybèle pour ce musée était nul ; le travail de Zappi s'en trouvant extrêmement ennuyeux. En cinq ans, une seule personne l'avait visité, et encore, par erreur. Pourtant, pour une raison inconnue, le Conseil de la colonie n'osait pas fermer le musée, ni se débarrasser de son maigre contenu. Pour faire court – car l'histoire est longue –, Zappi commença à lire avec application le document poussiéreux joint à la boîte de graines. Il déduisit de sa lecture que ces graines étaient des aliments – mot sans aucune signification pour lui – qui devaient être semées, cultivées avec soin et récoltées. La curiosité le poussa à les semer dans l'espace qui leur était attribué. Le hasard voulut que la planète sur laquelle on avait établi Bois de Cybèle jouisse d'une immense fertilité ; ce qui était lié au fait qu'à une période donnée, son sol avait été couvert par des milliers de volcans morts depuis. Habitué à leur régime d'Ongra, les anciens habitants de Cybèle n'avaient jamais pris la peine de semer quoi que ce soit ; de ce fait, ils ignoraient les effets presque miraculeux de la terre de Cybèle sur les graines terrestres améliorées. Zappi n'eut guère de mal à cultiver des pommes gigantesques, des tomates d'un rouge éclatant et des raisins d'une variété inconnue. Au début, il avait eu peur de les manger, mais ensuite, après avoir parcouru les instructions illustrées du manuel

avec davantage d'attention, il se risqua à les goûter. Zappi en eut la tête à l'envers : il n'était pas prêt à percevoir une saveur sur ses papilles gustatives. Cela le conduisit à renoncer aux pastilles une bonne fois pour toutes et à se nourrir exclusivement de pommes et de tomates. Le goût du raisin lui déplut et il jeta le fruit dans un seau. Un après-midi, il reçut la visite d'une voisine à qui il montra ses aliments avec crainte. Cette voisine travaillait comme correctrice de matrices informatiques. Elle croqua dans une pomme et ressentit soudain comme une énorme explosion dans la bouche. Elle faillit s'évanouir et se dit que cette expérience était la plus incroyable de toute son existence. Le jus des quelques grains de raisin qu'elle goûta coulait le long de ses joues. Elle eut alors l'idée d'écraser les grappes jusqu'à obtenir un jus et demanda à Zappi de le conserver pour le boire à une autre occasion plutôt que de le jeter. Vous imaginez aisément que Zappi et sa voisine, Gerundio Ros, étaient très émus de leurs découvertes et que, voulant les garder secrètes, ils prirent la décision de ne les partager avec personne d'autre. Pendant ce temps, le jus du raisin fermenta dans le seau, jusqu'à se transformer en vin, tout comme cela avait dû jadis se produire dans quelque endroit perdu de la Vallée du Nil. Nos compères ignoraient ce qui les attendait quand ils boiraient le jus qui décantait dans le seau. Ils sentirent un fourmillement leur parcourir tout le corps, un relâchement soudain dans les bras et les jambes, comme une sorte d'éclair ; ils rirent sans savoir pourquoi ; se regardèrent les yeux dans les yeux, hypnotisés ; se reniflèrent ; se tirèrent les cheveux ; ôtèrent leurs vêtements et testèrent un rite d'accouplement sans précédent, du moins à Bois de Cybèle, où le sexe était tombé en désuétude, au même titre que les aliments. À la fin, ils contemplèrent leurs corps nus, ne sachant pas s'il fallait crier, pleurer ou se ruer à l'extérieur pour prévenir non seulement le voisinage, mais toute la colonie, qu'ils avaient découvert une chose pour laquelle il n'existait aucun substantif. Finalement, ils se ressaisirent, prirent une douche et décidèrent de ne convier qu'au compte-goutte d'autres personnes à partager ces plaisirs étranges et anonymes. Leur vin circula clandestinement dans tout Bois de Cybèle ; certains surent instinctivement comment l'améliorer, comment le cultiver, comment lui ajouter corps et saveur. Voilà comment l'humanité répéta son histoire. La décadence de Bois de Cybèle fut injustement imputée à Marco Zappi et le nom de Gerundio Ros effacé des annales de l'histoire, souvent sévère lorsqu'il s'agit d'attribuer les inventions. Grâce au vin, il y eut un changement de pouvoir dans la colonie, car, après avoir expérimenté l'extase, la colère, l'orgasme, la gueule de bois et tout ce que leurs ancêtres avaient voulu éviter, les habitants ne pouvaient plus se nourrir de pilules Ongra. Et c'est ainsi que non seulement le vin, mais les vivres firent de nouveau partie du régime alimentaire humain dans toutes les colonies, y compris à Cybèle qui, à ce stade-là, avait déjà renoué le contact avec d'autres communautés.

Melanie Taylor

Le saltimbanque remercie la foule et fait passer le boîtier monétaire tandis que son public applaudit. L'assistance se disperse sur la placette n°35 de la colonie Amaurote. C'est l'une des nombreuses communautés que le saltimbanque parcourt durant sa tournée annuelle. En plus d'apprendre de la bouche des autres l'histoire de l'humanité, il racontera toutes sortes d'anecdotes, fera des tours de magie et, suivant les préférences des uns et des autres, il vantera la perfection de l'écologie locale ou la justice sociale du Conseil en place. Marco Zappi a trois cents ans et pressent que sa mort approche. Il y a des jours où il se félicite d'avoir semé les graines et d'autres où il pense avoir commis une terrible erreur. Mais pas un jour ne passe sans que Gerundio Ros lui manque ; il ne l'a plus revue depuis que son ventre a commencé à s'arrondir. Si avec le temps il avait compris le pourquoi de ce ventre volumineux, il n'en allait pas de même pour l'absence de Ros. Le saltimbanque se croit en mesure de dessiner chaque trait du visage de Gerundio, il s'imagine pouvoir l'effleurer avec le bout de ses doigts. Mais ce n'est qu'une illusion, car pour l'heure, il est seul sur une place, dans une colonie, sur une planète quelconque. Il essaie d'effacer ce souvenir triste de sa mémoire, monte dans un véhicule de transport intercolonies et, discrètement, avale quelques gouttes de la bouteille de vin qu'il garde dans sa musette.

Melanie TAYLOR
(Panamá)

Traduit par Perrine HUET et Cloé RIOU

Melanie Taylor Herrera est née à Panama en 1972. Psychologue et musicothérapeute, elle se consacre assidument à l'écriture (comme en témoigne son blog, « Cuentos al Garete »), avec succès ; elle a remporté plusieurs prix, parmi lesquels, en 2009, le Rafaela Contreras de la Asociación Nicaragüense de Escritoras et, également en 2009, elle a été finaliste du concours de poésie Artífice (Loja, Espagne).

À ce jour, elle est l'auteure de trois livres : *Cuentos acuáticos* (2000), *Amables Predicciones* (2005) et *Camino a Mariato* (2009).

Les Boutons noirs

JE N'AVAIS PAS ENVIE DE PENSER AUX FLEURS ; Or habituellement, ce sont elles qui donnent la meilleure qualité de mouvement. En conséquence de quoi, sentant que la qualité de mes propres pensées se détériorait, la voiture a décéléré. Je me suis garé et suis descendu du véhicule pour échapper aux rires moqueurs des autres conducteurs. À ce moment-là m'est soudain apparue l'image d'un beau lys magenta ; les moteurs de la voiture se sont remis à vrombir. Voyant que cela ne suffisait pas, j'ai retiré la plaque avec le transmetteur d'énergie qui se trouvait sur ma nuque et le véhicule s'est définitivement éteint. J'ai envoyé dans les airs un signal de détresse pour prévenir que ma voiture avait des problèmes mécaniques, puis je me suis éloigné ; le service de remorquage viendrait bientôt la chercher. Je tournais et retournais cette histoire dans ma tête et donnais raison au système. Avec l'allongement de la durée de vie, la nature avait perdu sa faculté de procéder à la sélection naturelle des espèces ; si bien que loin de disparaître, un homme atteint de maladies incurables léguait ses déficiences génétiques à sa descendance. Alors, le système s'était occupé de ladite sélection ; tout, absolument tout ce qui était destiné à bouger, serait mu par la qualité des pensées. Ainsi, les gens qui produisaient de mauvaises vibrations à cause de pensées peu élaborées, pas très belles, malsaines, se voyaient exclus et la technologie psychocinétique, qui mise au service de l'homme nouveau, s'était occupée de l'évolution ; de la sorte, il était donc courant de rencontrer des gens cloués dans leur fauteuil roulant qui, en nourrissant de jolies pensées, avaient la capacité de faire tourner un moulin mille années durant. Je sais, j'exagère, ils ne vivront pas aussi longtemps et d'ailleurs, il n'y a pas assez de vent dans ma ville pour une entreprise d'une telle envergure, mais une telle impulsion n'existe pas moins bel et bien. J'étais en train de méditer sur ces choses-là lorsque je me suis arrêté devant l'ascenseur de l'immeuble. À l'intérieur, pour le mettre en marche, je devais me rééquiper de mon transmetteur d'énergie et imaginer quelque chose de beau : par exemple, j'ai tenté ma chance avec une nature morte de Galup Collazos représentant des fruits exotiques, des oignons émincés, une

rondelle de citron, de tendres aubergines et une compote d'azeroles avec de la cannelle et des clous de girofle ; ça a marché. Du moins cela a suffi pour que l'ascenseur se mette en route et atteigne sans encombre le huitième étage. Seulement là, il restait encore plusieurs minutes de voyage pour que j'arrive à mon appartement ; or, aux abords du quatre-vingt-dixième étage, j'ai de nouveau été victime d'une perte de qualité de mes facultés d'imagination. En effet, j'ai soudain terni la médiocre image de ladite nature morte avec une rangée de langoustes coptes qui brassaient l'air – Dieu sait quel neurone récalcitrant de mon for intérieur la générerait – et l'ascenseur, d'une grande sensibilité, a réagi à mes visions en ralentissant brutalement et en menaçant de tomber en chute libre. La situation a encore plus merdé lorsqu'à l'histoire des langoustes est venu s'ajouter le détail d'un certain ballon dirigeable publicitaire qui passait devant la toile, lentement, avec le slogan promotionnel imaginé par une maison de disques pour des albums de Silence Absolu : « Préférez le silence, car votre tête produit déjà de la musique en soi. Sonopéra Muet, la voie qui mène au néant auditif. » J'ai interrompu ma lecture de la réclame imaginaire pour reprendre le contrôle de l'ascenseur, ai cherché le bouton « stop » pour freiner, mais rien à faire : il descendait à toute allure. J'ai été tenté de carrément arracher mon transmetteur d'énergie, mais cela m'aurait valu un mois d'internement à la Clinique des Images Pures, où j'aurais dû renoncer à mon train-train quotidien et pris du retard pour la symphonie que j'étais sur le point de terminer. J'ai retiré mes doigts des boutons. Je savais que le carré bleu au milieu des triangles orange pouvait me sauver. J'ai fermé les yeux pour m'obliger à penser à quelque chose de joli, seule solution si je voulais éviter d'avoir à appuyer dessus et pouvoir ralentir moi-même la chute de la machine. De nouveau, la serre m'est apparue ; cette technique, trouvée dans une revue électronique d'Agronomie psychique que j'avais lue dans mon enfance, dans la salle d'attente du climatologue dentaire, fonctionnait toujours. Il s'agissait d'une scène où un nuage positronique planait au-dessus des branches de piments rocotos et d'araucarias, prêt à les arroser et à maintenir leur niveau de bruine. Grâce à cette image, l'ascenseur a ralenti sa chute au niveau du trentième étage – j'en ai souri de soulagement ; échapper à l'annihilation me rendait toujours euphorique et facétieux. J'ai essuyé mon front poisseux avec la manche de ma chemise humide et j'ai résisté à la tentation de presser le bouton du niveau alpha. Maintenant, il me fallait imaginer quelque chose d'exceptionnel si je voulais qu'il remonte. Le calme a été de courte durée, tout comme ma recherche d'ailleurs, car l'ascenseur a instantanément vibré et a été propulsé vers les étages supérieurs. Vu la vitesse à laquelle il est arrivé au niveau sélectionné, j'ai bien compris que les vibrations neuronales en activité étaient du meilleur cru et que donc, elles ne pouvaient pas venir de moi ; c'était l'évidence même. L'appareil a atteint qui sait quel étage ; je ne m'inquiétais guère

de savoir lequel, car de toute façon, je comptais sortir et prendre les escaliers. Et cependant, lorsqu'elle est entrée et a proposé de me faire monter encore un peu si je le désirais, je n'étais soudain plus du tout pressé de descendre. Soulagé, j'ai pris une profonde inspiration et en ai profité pour désactiver le casque de mon transmetteur d'énergie, détendre les muscles de ma nuque et laisser ma voisine prendre les commandes de l'engin ; j'étais entre de bonnes mains. En effet, les jeunes maîtrisent mieux la technologie et par ailleurs, son transmetteur d'énergie était du dernier cri : psychédélique, en plumes artificielles de Vercingétorix de Madagascar, il pendait avec une élégance presque invisible au lobe de son oreille droite, bien différent de mon tas de ferraille, une antiquité qui me meurtrissait la nuque. Rien de bien étonnant à cela. Une jeune femme aussi séduisante ne pouvait se délecter qu'avec des pensées célestes aptes à mettre le monde en mouvement selon ses désirs. Je me suis aventuré à lui demander son secret.

« Je pense à des oiseaux, répondit-elle en bombant le torse telle une maman poule toute fière.

— Et où allez-vous les chercher, ces pensées ?

— Dans les livres de géographie volatile ou parfois à la bibliothèque des timbres nautiques... »

Bien sûr, oui... les oiseaux. Il n'y en avait pas en ville et il fallait parcourir de nombreux kilomètres jusqu'aux réserves pour en trouver. Je me souviens qu'un habitant de l'immeuble m'a confié que son truc pour faire fonctionner l'ascenseur était de penser à des pierres asymétriques aux couleurs phosphorescentes – il m'en a d'ailleurs montré une, accrochée à une collerette et destinée à lui rafraîchir la mémoire –, mais je savais que chez moi, ça ne fonctionnerait pas : l'imagination relève de la foi – voilà pourquoi je n'ai jamais réussi à marcher sur l'eau comme les autres garçons de l'école. Pratiquement là où il était supposé me laisser, l'ascenseur se mit à tomber vertigineusement ; ce qui représentait en gros une centaine d'étages pour être bien bousculé ; or, elle demeurait les yeux fermés, impassible, plongée maintenant dans je ne sais quelle pensée néfaste. J'ai donc activé ma vétuste machine de transfert et fouillé dans mes images pour en trouver une de secours dans laquelle je pourrais puiser la force de reprendre le contrôle de l'ascenseur. J'ai affiné la mise au point sur les profondeurs du nombril de la sœur de Bouddha, détail d'une sculpture en jade qui trônait au centre de la table et que j'observais avec attention quand je m'asseyais en face pour fumer mon bâton de cannelle ; la première chose qui m'est venue à l'esprit ! Je le trouvais beau, exceptionnel même : ovale, abyssal, sensuel, je dirais même lipoïde. Or, tout ce qu'a réussi à provoquer ledit nombril de la dame, c'est une accélération encore accrue de notre descente.

« Vous saviez qu'un cordon ombilical est formé de deux veines et d'une artère, lança-t-elle soudain en fermant les yeux très fort. J'ai peur de mourir seule. Vu que personne n'a réussi à se suicider en cinq cent ans, j'ai

Jorge Valentín Miño

bien envie d'essayer. Vous imaginez, on serait dans le journal du matin ! Pourquoi la vie aurait-elle plus de valeur que deux veines et une artère ? »

— (Comme si j'en savais quelque chose). Si on nous trouve morts ensemble, on aura des soupçons, on parlera d'un crime passionnel, pas d'un suicide. Peut-être même émettra-t-on l'hypothèse d'un dysfonctionnement de nos transmetteurs. Laissez-moi sortir. »

Le mécanisme s'est brutalement arrêté au quatrième étage. J'ai pu sortir.

Tomber d'un quatrième étage est suffisant pour se détruire ; elle m'a adressé un petit signe de la main et a esquissé un sourire tandis que les portes l'avalait. Quelques secondes plus tard, le vacarme est vite monté en puissance ; ma voisine se cognait violemment contre la planète et tournait en ridicule la pomme de Newton en venant s'écraser mortellement au sous-sol, broyant au passage quinze tonnes de viande, de câbles et de simili acier.

Avec tous les événements de la journée, j'ai récolté de bonnes douleurs aux jambes ; je n'avais jamais monté autant de marches de ma vie.

Depuis, je suis plus prévoyant, je prends soin de penser à quelque chose de sûr, même si ça devient obsessionnel ; je préfère avoir moi-même le contrôle sur les images que je convoque. Quand je prends le nouvel ascenseur, je pense à cette plume du Vercingétorix de Madagascar qu'elle portait ; avec ça, j'arrive à monter jusqu'au toit de l'immeuble. Jamais je n'aurais cru qu'une plume accrochée au lobe de l'oreille d'une femme déséquilibrée renfermerait tant de beauté.

« Ce matin, j'ai récupéré ma voiture ; ça vous dirait d'aller faire un tour ? »

Jorge Valentín MIÑO
(Équateur)

Traduit par Perrine HUET et Justine LADAIQUE

Jorge Valentín Miño est né en 1966. Publicitaire, il enseigne la rédaction publicitaire et créative à la Universidad de Tecnología Equinoccial d'Équateur. Il est l'auteur de nombreuses nouvelles de science-fiction publiées en ligne (sur «Revista Axxon» et «NGC 3660», en particulier), dont « Boutons noirs », qui lui a valu de remporter le prestigieux concours 2003 de Science-fiction de la revue cubaine *Juventud Técnica*

Commerce de Répliques

J'ÉTAIS DEBOUT DANS LA SALLE D'ATTENTE du spatioport, en train de contempler les allées et venues des vaisseaux, le dernier holomessage de ma sœur Gretel téléchargé dans ma mémoire. J'aimais me repasser ses holomessages, même si elle y déversait toute sa bile contre moi.

D'après le panneau d'affichage, le *Trovador III* était sur le point d'arriver. Dans le couloir, tous les regards se posèrent sur la dernière passagère, comme s'il s'agissait d'un défilé de mode. Leur éblouissement était justifié : elle mesurait plus de deux mètres et portait une armure rouge écarlate qui lui donnait l'apparence d'un crabe. Son visage était pâle et elle peinait à ouvrir les paupières. La circonférence de son crâne était recouverte d'un casque, exactement comme dans une véritable tenue de ski. À chaque mouvement, ses articulations laissaient échapper un élégant son hydraulique. Ses membres artificiels étaient actionnés automatiquement et contrôlés par des signaux myoélectriques. Un enchevêtrement d'alvéoles sortait de sa nuque et se connectait à son dos en caoutchouc, lui donnant un air de Méduse. Elle était disgracieuse et paraissait maladroite ; on aurait dit un gorille en train de danser avec le Ballet du Bolchoï. Et malgré cela, elle était ravissante.

Au cours des deux dernières années, elle avait changé pas moins de quatre fois sa combinaison, un chiffre que peu de créatures parviennent à atteindre. La vie pouvait être excitante sur le satellite, mais cela avait un coût élevé. Ici, sur Terre, tout était à portée de main ; et pourtant, cela n'empêchait pas d'y mener une vie insignifiante et ennuyeuse. Pour Gretel, c'était sa dernière chance. Voilà pourquoi, s'il le fallait, elle subirait le bagne pour y arriver.

Ses lèvres fines remuèrent à peine lorsqu'elle s'adressa à moi :

« Je t'ai tout de suite reconnu, Han. » Ses incomparables yeux bleus étaient fixés sur les miens. « Gretel ?

— Oui, c'est moi. Les questions, tu me les poseras plus tard, OK ?

— Comme tu voudras », répondis-je sans cesser de la contempler. « Je suppose que ça n'est pas important.

— Non, en effet ça ne l'est pas. »

Nous entrâmes dans une cafétéria du spatioport. Elle, elle commanda un horrible mélange d'alcool et de betterave, et moi, un Coca-cola.

« Où est-ce que tu habites ? me demanda-t-elle en s'éloignant comme si j'étais un lépreux.

— Dans le centre, répondis-je. Pas le grand luxe, mais c'est spacieux.

— Pas le grand luxe, dis-tu ? » Elle haussa les sourcils, l'air antipathique.

« Ne t'inquiète pas, c'est propre. J'y ai déjà invité des filles et je n'ai jamais reçu de plainte. Mais si tu préfères, tu peux choisir un hôtel cinq étoiles.

— Dans ce cas, va au diable, petit frère chéri ! » maugréa-t-elle sans cesser de me fusiller du regard.

J'essayais de changer de conversation, en vain. Sa réponse survint si spontanément que je ne réussis ni à dissimuler mon malaise avec des faux-fuyants ni à contenir la brutalité de mes gestes.

Après des années sans se voir, nos retrouvailles furent un échec.

Soudain, j'ouvris la porte de mon appartement. Gretel dut se baisser pour passer le seuil et faillit trébucher contre les aspérités du tapis.

« Excuse-moi pour les câbles, lui dis-je. J'ai dû les laisser par terre, car les murs ne supportaient pas tant de chaleur. »

Elle déambula dans tout le studio, jetant un coup d'œil circonspect et indifférent sur les audiolivres de science et les nombreux appareils en pièces détachées. Ses pas résonnaient comme des briques épaisses sur le parquet.

En un clic, mon cerveau sélectionna un titre de bossanova afin de créer l'ambiance. Je préparai également quelque chose à manger. Je m'installai à table. Gretel, elle, se contenta de poser un genou par terre. Nous étions là, sans rien d'intéressant à nous raconter. Nous gardâmes le silence un long moment.

Gretel fit une grimace étrange avec les dents. Avec son exosquelette mécanique, elle était magnifique, une sorte de statue d'Aphrodite placée au beau milieu de l'Olympe pour être admirée par les visiteurs. Elle me sourit. Comme c'était la première fois, je ne pus dissimuler ma surprise.

« J'ai lu ton dernier holomessage. Alors, t'as un rendez-vous chez Silbercom ? – demanda-t-elle enfin.

— Oui, demain après-midi, répondis-je. Apparemment, le dépliant que tu as conçu lui a plu. J'espère ne pas regretter de t'avoir invitée.

— Qui est-ce qui travaille avec toi ?

— Pour le moment, mon organisation ne comprend qu'un seul membre : moi. J'ai dû financer mon invention par mes propres moyens. Je crois que le jeu en a valu la chandelle. Là, Gretel, c'est le moment de saisir ta chance.

— Je n'attends que ça : une bonne opportunité.

— Écoute, petite – répliquai-je, sur un ton rassurant. Je conduisis sa lourde armature vers la lumière et je repris ma place ; elle fit de même –, je veux te parler d'un truc important. Cette invention a une application commerciale ou publicitaire inédite. Je l'ai conçue il y a un mois. Elle est encore très instable, mais avec quelques recherches supplémentaires et les fonds nécessaires, je peux réussir à la contrôler. La seule personne capable de consentir un tel effort et d'en tirer un profit commercial, c'est Silbercom.

— Sans compter ses concurrents, ajouta-t-elle. Quand ils ont tout un tas de rivaux, ce genre de types est prêt à jouer gros. En général, ils ne mesurent pas les conséquences de leurs actes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je, intrigué.

— Que de nos jours, on ne cherche pas des outils, mais des armes, répondit-elle, en clignant des yeux cette fois. Une arme qui vise à mettre la concurrence hors jeu. Ce qui m'incite à penser que le temps de la concurrence loyale et des pactes entre hommes d'honneur est révolu. Trouver des associés honnêtes est difficile : une fois signés les actes notariés de la vente de la maison, on ne sait jamais à quel moment ils nous planteront un couteau dans le dos. C'est une chance que tu aies pensé à moi pour faire pencher la balance en notre faveur. Je ne suis pas très ambitieuse, tu sais ?

— Non, je ne le savais pas », mentis-je.

Le moment de dormir arriva. Elle savait qu'elle allait avoir une nuit difficile : l'exosquelette sert à tout, sauf à jouer à cache-cache et à se reposer. Commencant à payer son tribut à la pesanteur, elle me demanda rapidement de l'aider à s'en débarrasser. Je déposais une à une les pièces détachées dans une grande valise. Huit heures devaient s'écouler avant qu'elles ne refroidissent et qu'on puisse les utiliser de nouveau.

Lorsqu'elle fut complètement libérée, son aspect me surprit encore davantage. Incroyablement maigre, elle n'en conservait pas moins de bonnes rondeurs aux endroits où c'était vraiment nécessaire. Son cou était aussi fragile qu'une branche, sa colonne vertébrale saillait dans la partie inférieure du dos et ses yeux étaient encore plus enfoncés. Ses seins n'étaient pas plus gros qu'une piqûre de moustique. Ses petites fesses, en revanche, formaient deux délicieuses protubérances. Je dois avouer n'avoir posé sur elle à ce moment précis qu'un regard neutre ; c'est ensuite que sa beauté hanta mes pensées. Elle me demanda de la prendre dans mes bras et de la porter jusqu'à sa chambre.

Quelques minutes plus tard, j'ouvris discrètement la porte et la contemplai depuis le seuil. Son visage était identique au mien et son lit ressemblait à l'huître de Vénus. Sans plus tarder, j'enlevai mes vêtements et soulevai le léger drap pour me coucher près d'elle. Elle dormait sur le dos, son profil finement découpé par la lumière extérieure. Je parvins presque à prendre sa taille dans ma main droite. Je repoussai une de ses

mèches, effleurant intentionnellement sa joue. Son nombril m'incitait de plus en plus à passer à l'acte.

Elle ouvrit les yeux, totalement paralysée, et me regarda de travers.

« Est-ce que par hasard tu envisages de me couper en deux, espèce d'idiot ? demanda-t-elle dans un grognement.

— Moi... non. Bien sûr que non.

— Dans ce cas, ne me touche pas. »

Elle me suivit du regard jusqu'à être sûre que j'avais bien quitté la chambre.

Nous nous dirigeâmes vers le gratte-ciel de cent étages qui hébergeait Silbercom. Moi, j'avais l'air d'un comédien novice qui répétait son dialogue avant la première d'une pièce de théâtre ; j'étais assez mal à l'aise, mais je devais apprendre à surmonter cette pression. Je me demandai si Pierre et Marie Curie avaient eu le même problème. Nous gagnâmes le 99^e étage à toute allure, dans un cylindre à pression et la porte s'ouvrit aussitôt. Gretel m'avertit : « Le fait qu'ils nous reçoivent vite ne signifie pas que nous sommes très importants. Si ça ne tenait qu'à eux, ils nous laisseraient patienter pendant dix heures. Ils doivent tenir leurs engagements scrupuleusement. Tu comprends ce que je dis ?

— Oui, c'est très clair, petite sœur. Comme tu voudras. »

Juste derrière l'élégant bureau se trouvait Eddie Silbernagi, le directeur commercial de Silbercom. C'était un homme aux épaules larges et à l'air rusé, son menton était bleuté par un rasage impeccable. La mine intéressée, il examinait le dépliant de notre entreprise factice. Il leva les yeux et vint nous accueillir. Son sourire était aussi faux que celui d'un homme politique.

« Ravie de vous rencontrer, dit Gretel.

— Mes collaborateurs ont été impressionnés par votre initiative commerciale, madame, monsieur – observa Silbernagi, une main sur le menton. À ce qu'ils m'ont dit, vos activités sont vraiment novatrices.

— C'est cela même, Monsieur Silbernagi, répondit Gretel. Mais ne croyez pas qu'il s'agit d'un simple essai. Notre société a été homologuée suivant d'exigeants standards de gestion et de qualité. »

Silbernagi la regarda et posa aussitôt le dépliant sur la table. Gretel acquiesça avec intérêt et cela m'impressionna : même le dirigeant le plus haut placé n'aurait pas affiché un tel comportement face à un monstre corporatif comme Silbernagi.

« Voilà qui ne laissera jamais de m'intriguer, enchaîna-t-il. Nous sommes une compagnie en pleine expansion dans l'ensemble du Système et sur le point de délocaliser notre société mère pour des raisons plus qu'évidentes. Nous déménageons pierre après pierre à Cúpula Tycho. Le

problème, que vous ignorez complètement est que la Terre a cessé d'être une planète propice aux affaires.

— Monsieur Silbernagi – reprit Gretel. Nous sommes tout à fait d'accord avec vous, excepté sur un point : nous ne sommes pas venus conclure une alliance.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'étonna Silbernagi. Le ton mélodieux de sa voix avait changé.

— Restez calme, s'il vous plaît. Nous ne sommes pas là pour vous porter préjudice. À vrai dire, nous ne représentons aucune espèce de société commerciale. Nous sommes de simples vendeurs. Nous avons quelque chose susceptible de vous intéresser et nous avons pensé que la meilleure façon de vous en informer était de nous faire passer pour une compagnie importante. »

Silbernagi se mordit les lèvres tout en nous dévisageant avec davantage de méfiance.

« Un instant, vous permettez. »

Je pensai que c'était pour presser le bouton MORT. L'écran s'alluma. Y apparut une appétissante blonde toute souriante.

« Ne me faites passer aucun message, dit Silbernagi. D'aucune sorte.

— Oui, monsieur », répondit la blonde.

L'écran s'éteignit. Eddie Silbernagi adopta la même expression que précédemment.

« Ne vous méprenez pas sur ce que je vais vous dire, mais pour moi, vous êtes ce que j'appelle des *artisans*. Vous exhibez vos produits dans la rue, en espérant que quelqu'un les achètera. Mais que se passerait-il s'il n'y avait personne à qui les vendre ? Vous seriez obligés d'avoir recours à la vente ambulante, au porte-à-porte. Vous avez sonné à la mienne de manière plus qu'habile pour me vendre un produit. Vous devez être très optimistes.

— Très optimistes, oui, monsieur, assura Gretel.

— Bien, voyons de quoi il s'agit. »

Je lui montrai le petit émetteur-récepteur dans la paume de ma main, un artefact grossier et rudimentaire ; Silbernagi dut penser qu'il s'agissait d'une relique sans valeur.

« Il est parfait, décrétai-je fièrement. Sans connexions neuronales, sans transmissions par micro-ondes. Je n'ai pas besoin de me le faire transplanter, même pas comme télécommande. Je peux passer inaperçu en l'ayant sur moi et le summum, c'est ce qu'il y a à l'intérieur : des nanorobots répliquants. Savez-vous ce que cela signifie ? Cela signifie qu'ils peuvent servir, au même titre qu'une usine, à faire de la reproduction massive. Ils fonctionnent à partir de la collecte de matière inorganique jetable. Permettez-moi de vous donner quelques détails. » Je m'éclaircis la voix et le regardai droit dans les yeux. « S'ils sont exposés à un environnement inhabituel, en s'oxydant, en se corrodant ou en s'érodant,

certains matériaux libèrent une quantité significative de leur propre matière. C'est cette matière que mes nanorobots synthétisent en petits blocs pour ensuite les reconstruire. »

Silbernagi approuva d'un signe de tête.

Je continuai : « De nos jours, ces organismes ont la fonction de réaliser des opérations chirurgicales sans la moindre intervention de la main humaine et permettent aussi, grâce à leurs commandes intégrées, d'économiser du temps dans l'élaboration d'un objet.

— Vous ne croyez pas qu'il y a un risque toxique ? Je veux dire, est-ce qu'ils sont dangereux ?

— Ça, en substance, c'est ce que postule le mythe créé par certains scientifiques. Nos nanorobots sont capables de détecter lorsqu'un certain niveau toxique ou radioactif est atteint. » Ils interrompent alors la séquence et, après une courte durée, ils répètent tout le processus.

— Vous pouvez me faire une démonstration ? »

J'installai le dispositif de stockage dans la rainure sur ma tête et commençai le téléchargement des données. Je sentis le mal de tête typique qui survient chaque fois que je fais ça : télécharger a un prix. J'ouvris les yeux et, les doigts dans la bouche, je formai une paire de tenailles. Je commençai à expulser la sphère ; c'était aussi dur que chier une brique. J'avais les yeux qui me sortaient presque des orbites.

« La... voici... », marmonnai-je, hors d'haleine.

Je la pris dans mes mains tremblantes. Elle n'était guère plus grande qu'une canette de bière et son poids était équivalent à celui d'une balle de tennis. Ses rebords métalliques étaient si parfaits que la lumière de la pièce courait librement sur sa circonférence. Le bout de mes doigts l'explora à la recherche du point précis.

« Vous permettez que je vous emprunte votre stylo, Monsieur Silbernagi ? »

Je le déposai sur le bureau. Le stylo fut englouti brutalement par la surface métallique.

« En ce moment, mes répliquants sont en train d'identifier la structure plastique du stylo, la composition chimique de l'encre comprise, pour créer des molécules jumelles. »

La sphère laissa entrevoir une petite protubérance qui commença à se dilater et à déborder du contour. À présent, elle s'était transformée en une réplique fidèle du stylo original. Silbernagi prit les deux, incapable de savoir lequel était le sien.

« Eh bien, vous êtes une sacrée boîte à surprises. Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans votre tête ?

— Ça, ça vous coûtera plus cher, coupa Gretel. Nous avons un accord oui ou non ? »

Silbernagi l'observa, quelque peu agacé. Il se tourna vers moi et reprit : « Mon jeune ami, je vous félicite pour votre invention. Il paraît évident que vous maîtrisez la question et, surtout, que vous êtes un habitant de la Terre ; ce qui, permettez-moi de le dire, n'est pas courant. Je crois qu'elle peut avoir de multiples applications dans mes propres affaires. Pour l'instant, cependant, j'ai besoin de temps pour le soumettre au Conseil d'Administration. C'est la procédure réglementaire. »

Gretel changea de position et fit vibrer son exosquelette : « Minute ! Vous nous prenez pour des idiots, ou quoi ? Ça n'est pas cela que nous voulions. Vous, par la suite, vous pourrez en faire ce que vous voudrez : un usage domestique, un usage commercial, que sais-je. Nous vous offrons un produit qui peut vous changer la vie. Vous n'avez pas besoin d'y réfléchir.

— Certes, sauf que... croyez-vous possible d'en obtenir un autre à partir du prototype ? Faire en sorte qu'ils se reproduisent par eux-mêmes ? Ce qui m'intéresse, c'est de rassembler toute une série de répliquants afin de créer une infinité d'objets. Un seul ne couvrira pas le marché de Silbercom dans sa totalité.

— Je ne vois pas comment, fis-je observer.

— Et si on essayait avec un miroir ? intervint Gretel. Nous pouvons leur faire savoir à l'aide d'une simple image qu'ils sont eux-mêmes l'objet que nous voulons reproduire.

— Pas mal », estima Silbernagi.

Gretel ouvrit un compartiment de sa cuisse et en sortit un miroir de la taille de sa main. Elle l'approcha à seulement quelques centimètres de la sphère. Pendant quelques instants, rien ne se produisit. La sphère fit lentement un demi-tour sur elle-même, jusqu'à venir se placer presque en face de sa propre image. Une petite vague vibra à la superficie, un léger tremblement suivit. Elle tressaillit.

« Elle va le faire ! » cria Gretel.

La sphère commença à engloutir la partie inférieure du miroir, jusqu'à le recouvrir, comme une couche de chocolat. Elle le dissout, jusqu'à le transformer en liquide. Des crêtes et des ondulations se surélevaient et glissaient dans des explosions molles, sans qu'il reste le moindre vestige de la forme originelle. Durant une fraction de seconde, ma gorge se serra. Gretel était nerveuse, comme si elle devinait que quelque chose allait se passer. Assis de l'autre côté de son bureau, Monsieur Silbernagi se raidit, sans quitter des yeux mon océan répliquant.

La masse s'immobilisa, mais commença à se désolidariser d'un autre fragment aux proportions plus réduites. Elle retrouva sa forme originale, identique à l'autre.

À présent, il y avait deux sphères.

Les traits de Silbernagi se durcirent. Il fixa son regard sur moi et avala sa salive.

« Hummm... », marmotta-t-il.

Gretel posa les poings sur ses hanches.

« Le voilà, lança-t-elle. Et puisque vous, vous êtes intéressé par une acquisition en gros, nous, nous serons ravis d'être payés immédiatement et au prix que ça vaut, bien sûr.

— Deux mille journées, proposa Silbernagi.

— Mais la production nous en a coûté mille ! protestai-je.

— C'est le prix, mon ami. À prendre ou à laisser. »

Gretel et moi, nous nous regardâmes pour tenter de nous mettre d'accord. Je finis par céder.

« Marché conclu, déclara Gretel. Voulez-vous qu'on mette ça par écrit ? »

Silbernagi fit appeler la secrétaire pour qu'elle apporte un chéquier. Il remplit le chèque en quelques secondes et le tendit à Gretel pour qu'elle le signe. Elle s'apprêtait à le faire lorsque quelque chose l'interrompit.

« Vous entendez ce bruit ? demanda-t-elle.

— On dirait un ronronnement », observa Silbernagi, se grattant le menton avec inquiétude.

Je dirigeai mon regard vers le bureau et ne pus cacher que quelque chose allait de travers.

« Oh, non ! marmonnai-je.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Silbernagi.

— Quelqu'un sait-il où sont passées les sphères ? » Un bruissement de métal que l'on déchire nous parvint, comme si le froid essayait de réduire la matière la plus résistante. Nous regardâmes sous le bureau de Silbernagi. Gretel elle-même fit cet effort. Les sphères s'étaient rassemblées et multipliées par douzaines, formant des espèces de boîtes d'œufs tout juste venus à la vie. « Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda encore Gretel, en embrassant tous les détails d'un seul regard.

— Apparemment, le processus n'était pas encore terminé. Tandis que nous discussions, ils ont déduit qu'ils étaient l'objet à répliquer. Ils croient également que le bureau est un objet à envoyer au rebut. »

On entendit de nouveau le son métallique. Le bureau se transforma en une masse parsemée de nombreuses protubérances, agglutinées les unes sur les autres.

« Sortons d'ici ! ordonnai-je.

— Ici, c'est mon bureau, protesta Silbernagi, partagé entre sa loyauté envers son deuxième foyer et l'angoisse la plus désordonnée.

— Très bien. » Je m'adressai à Gretel : « Tu ne dois pas les laisser t'étudier, encore moins te toucher sinon ils pourraient en conclure que tu es un objet obsolète.

— Tu crois qu'ils cesseraient de se reproduire ? – demanda-t-elle.

— J'en doute, à moins que l'on interrompe la séquence. »

Gretel regarda son exosquelette comme si elle était en sous-vêtements devant un groupe de Romains lascifs.

Je l'attrapai par le poignet et la tirai à moi ; je pressai le pas, à l'instar de quelqu'un qui cherche à sauver sa vie. Silbernagi attrapa ses objets anciens sur l'armoire et détala ; son visage était partagé entre l'horreur et l'angoisse. Une flaque argentée se répandait sur le sol du bureau et débordait. En peu de temps, tous les objets furent métamorphosés : ils n'étaient plus que protubérances instables qui ne tardaient pas à se transformer en fidèles répliques de la sphère. Nous nous dirigeâmes tous vers les portes. La secrétaire eut une crise de panique en voyant que les commandes de sécurité ne répondaient pas : l'installation solaire avait été endommagée.

Une fois hors du bureau, Gretel attrapa un meuble et s'en servit pour bloquer la porte. Les autres, nous prîmes tout ce qui nous semblait pouvoir être utile et nous fîmes de même.

« Avec ça, ça devrait suffire », lança Silbernagi.

Personnellement, j'avais des doutes.

Plusieurs membres de la sécurité s'immobilisèrent en présence de Silbernagi et regardèrent d'un air incrédule la porte au moment où elle se faisait engloutir. La première sphère se substitua à la poignée de quartz et immédiatement ce fut le tour des murs adjacents.

L'un des gardes commença à tirer, augmentant progressivement sa puissance de feu jusqu'à une intensité presque atomique. Inutile : la masse ingurgitait sans peine les projectiles. J'observai l'encadrement de la porte tomber sous son propre poids jusqu'à se diluer dans le noyau de la masse qui remuait et se multipliait. Des commandes de sécurité surgit une autre sphère. Les murs avaient déjà disparu et les plinthes commençaient à mourir pour renaître sous la forme de nouveaux éléments. La machine à café fut entièrement avalée. Sous nos yeux, le plafond, les corniches, les archives et les plantes faisaient leur mue. Les lumières à capteurs solaires se désagrégèrent et les couloirs furent soudain plongés dans la pénombre.

Nous réussîmes à rester suffisamment de temps debout pour assister aux étapes de la démolition. Autour de moi, les employés s'affairaient nerveusement ; dans l'atmosphère, flottait une acide sensation de peur et d'affolement. Un instant plus tard, nous nous entassâmes dans l'ascenseur.

Pendant une seconde, avant que le flot de la foule ne l'éloigne de moi, je sentis l'exosquelette de Gretel. Je luttai contre la marée pour essayer de la retrouver. L'ascenseur se bloqua et cessa de fonctionner ; en fait, la gravité l'empêchait de tomber, mais certains employés essayèrent quand même de sortir par l'ouverture.

Voyant qu'ils couraient droit vers la mort, j'intervins :

« Allez, calmez-vous ! Je suis sûr que nous trouverons une issue. »

Ils renoncèrent à leur projet et je pris alors la mesure de ce qu'il se passait : nombre d'entre eux gisaient par terre, certains évanouis, d'autres

blessés. Les hurlements de terreur contrastaient avec l'avancée silencieuse des sphères qui détérioraient la structure de l'immeuble. Le toit ploya, formant des angles improbables et le sol commença à onduler bizarrement.

L'espace d'un instant, j'eus l'impression que tout ce qu'il y avait autour de moi était figé ; en effet, je ne pouvais ni avancer ni bouger le moindre de mes membres.

Soudain, je fus poussé vers une crevasse dans le mur ; c'était le seul espace dégagé, et j'eus, en outre, la chance d'entendre distinctement les pas de Gretel.

« Gretel, par ici ! Je suis là ! »

Elle avança vers moi d'un pas déterminé. Elle écarta le flot de personnes qui se trouvaient là, à l'instar d'une institutrice d'école maternelle.

Je commençais à manquer d'air lorsqu'elle arriva jusqu'à moi.

« Tu peux t'agripper à mon cou ? demanda-t-elle.

— S'il le faut, oui », parvins-je à répondre.

Les gens essayèrent de grimper sur elle, mais Gretel les repoussa.

« Tu sais comment sortir d'ici ? Je veux dire... Tu y vois quelque chose ?

— Naturellement ! » Puis elle ajouta, comme si c'était une évidence : « Vision infrarouge. »

Nous nous frayâmes un passage au milieu d'une masse de gens désorientés ; nous laissâmes derrière nous des obstacles qui apparaissaient et disparaissaient comme des pulsations affolées. Nous atteignîmes les escaliers ; Gretel enjambait les marches trois par trois. D'un seul coup, elle s'arrêta.

« Ma combinaison..., murmura-t-elle dans un filet de voix peinée. Ils l'ont touchée.

— Où ça ?

— Sur l'épaule. Il y en a trois.

— Comment tu le sais ?

— Le système de la combinaison les a détectés. Je dois l'enlever. »

Elle alluma une lumière près de son épaule. Ils étaient effectivement là, encore chauds. Je dus me dépêcher d'ouvrir les crochets et de l'extraire de tout ce métal. L'opération achevée, une grande partie de l'armure était attaquée par la masse.

« Prends-moi dans tes bras, Hansel ! »

Je lui sautai dessus et m'exécutai en essayant de ne pas exercer trop de pression. Le contour de ses pommettes ressortait sous ses yeux impatients. Je la saisis avec délicatesse en entourant son ventre plat, mes bras réussirent à former le plus beau creux possible.

J'avais le loisir de penser à un tas de choses : la mort qui rôdait, les projets que je n'aurais jamais réalisés, mes voyages dans le Système. Mais

là, je restai comme ensorcelé sous son charme. Elle le devina à mon regard et attendit patiemment un quelconque mouvement de ma part ; après tout, ce serait le dernier geste tendre de son frère jumeau. J'approchai mon visage du sien et l'embrassai sur les lèvres. L'espace d'un merveilleux instant, elle me rendit mon baiser.

Elle s'écarta et murmura :

« On peut faire l'effort.

— Je ne vois pas comment.

— Juste l'effort... »

Je fonçai vers les escaliers les plus proches avec Gretel dans mes bras ; n'étant pas un homme très musclé, la porter revenait à soulever deux sacs de farine sans le soutien d'une gaine. Je me concentraai exclusivement sur cela : bouger les jambes le plus vite possible.

Nous débouchâmes dans un couloir, où couraient plusieurs personnes, épouvantées. Quand l'une d'entre elles me poussa, je faillis tomber et écraser Gretel. Je me fâchai, mais n'en continuai pas moins à avancer. Dans un tournant, j'aperçus une lumière qui m'était familière. C'était le vestibule, ou plutôt ce qu'il en restait. S'il subsistait quelques espaces intacts, les murs commençaient à se couvrir de métal. En peu de temps, nous nous retrouvâmes à l'extérieur de l'immeuble, dont les pulsations et l'agitation ressemblaient à celles d'une substance devenue folle.

L'immeuble situé sur le périmètre du centre d'affaires avait pris une forme complètement différente. À sa place, il n'y avait plus qu'une sphère en métal. Son niveau de croissance avait beaucoup diminué.

La police avait formé un cordon de sécurité pour contenir la foule : des journalistes, des personnels médicaux et des badauds présents observaient, pétrifiés, ce monument absurde.

Tandis que je couchai Gretel sur un brancard, je remarquai que quelqu'un nous avait suivis. Il s'agissait de Silbernagi.

« Attendez, lança-t-il. Il nous faut boucler notre affaire de répliques. »

Je secouai la tête, déconcerté.

« Que voulez-vous dire ? m'étonnai-je.

— Vous rappelez-vous ma remarque à propos de l'éventualité de quitter la Terre ? Eh bien, je compte mettre cela à exécution maintenant. Ne vous inquiétez pas, mon assurance prendra en charge les dommages.

— Ça restera un projet avorté, affirmai-je, frustré. Je ne vois donc pas en quoi ça peut vous intéresser.

— Tenez. » Il me tendit une liste de noms de compagnies disséminées dans l'ensemble du Système. « Il s'agit de mes concurrents. Faites la même chose avec eux.

— Vous êtes en train d'insinuer qu'en fin de compte, mon invention est une arme ?

Mauricio del Castillo

— Un excellent produit pour l'armement, cher ami, oui. Je vous en propose le double du prix. La combinaison cybernétique de votre adorable sœur est pour moi aussi. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Je regardai le visage osseux et fin de Gretel ; je la soupçonnai d'avoir entendu notre conversation en la voyant esquisser un sourire. Elle avait une très bonne expérience en mercatique ; elle savait ce qu'on pouvait faire avec un produit pareil.

« Eh bien, apparemment tu avais raison, lui dis-je. Attends un peu que j'aie mon propre exosquelette et que je trouve une clinique de rechange. »

J'ai toujours aimé les combats équitables.

Mauricio DEL CASTILLO
(Mexique)

Traduit par Elena GENEAU, Hélène ROY et Manon TRESSOL

Mauricio del Castillo est né à Mexico en 1979. Diplômé en Communication, il consacre l'essentiel de son temps libre à la lecture (parmi ses auteurs fétiches, citons Alfred Bester, Ray Bradbury, Cordwainer Smith, Philip K. Dick, Theodore Sturgeon, Harlan Ellison, Robert Sheckley, Stanislaw Lem, Ursula K. Le Guin, Robert Silverberg et John Varley) et à l'écriture – il a collaboré à diverses revues en ligne spécialisées dans la SF, notamment «NGC 3660», «Otro Cielo», «BEM Online», «Revista Axxón», «Sci-Fdi», «Revista NM» et «Alfa Eridian».

En 2012, il a publié son premier recueil de nouvelles, *La variable multimillonaria y otros relatos* (Ediciones Endora).

Notre-Dame des Donneurs

C'ÉTAIT UN CŒUR ROUGE ET DORÉ, mais pas un cœur factice : il avait toutes ses veines, artères et autres détails, comme ceux exposés dans les boucheries. C'est juste que celui-ci était minuscule, façonné en or et avec du verre de couleur.

La tentation était trop forte pour un enfant de mon âge.

Il se démarquait du reste des ex-voto, certains en or aussi, d'autres en argent, qui garnissaient les murs de la chapelle. Des jambes, des bras, des foies, des mains, des langues, des doigts, des estomacs, des yeux, des poumons, des nez, des reins ; il y avait des répliques de toutes les parties du corps que je reconnaissais et de nombreuses autres dont j'ignorais les noms. Elles brillaient ici et là derrière la fumée de l'encens, grâce aux rayons de lumière colorés qui filtraient à travers les étroits vitraux.

À huit ans, j'avais déjà appris ce qu'étaient les ex-voto. Notre vie entière, à nous autres qui naissons dans la vallée, tourne autour d'eux. J'avais également appris que je pouvais avoir des ennuis si je prenais ce cœur. Nous, les enfants, nous ne pouvions pas toucher aux ex-voto, aussi jolis et étincelants qu'ils aient été à nos yeux. Nous étions là juste pour accompagner nos mamans.

Au centre de la chapelle, il y avait l'image de la vierge, entourée de centaines de bougies allumées. Le reste de la cathédrale demeurait dans la pénombre. La statue de Notre-Dame était vêtue de blanc et portait un scapulaire noir brodé d'or. Son visage était pâle et des larmes de verre coulaient sur ses joues. Des années auparavant, lorsqu'elle avait été installée dans la chapelle, elle tenait le petit Jésus dans ses bras. Or à présent, il ne restait de lui qu'un minuscule tas de débris aux pieds de la vierge. Elle n'avait pas de mains et ses bras étaient brisés au milieu de l'avant-bras.

La longue file de mamans parcourait lentement l'espace exigu entre la vierge et les ex-voto. J'étais fatigué et je m'ennuyais. Nous faisons la queue depuis trois heures du matin, nous avons attendu une éternité avant qu'on ouvre la cathédrale. Tout ça parce que ma maman voulait être une des premières à y entrer. Quoi qu'il en soit, je ne devais pas ouvrir la bouche.

Tout le monde était silencieux et on n'entendait rien d'autre, à longueur de temps, que le chant préenregistré de l'Avé Maria.

Maman s'est arrêtée pour contempler un assortiment d'ex-voto en argent en forme de rein. J'ai profité de ce moment d'inattention pour m'emparer du cœur. Personne ne s'en serait aperçu si deux bonnes douzaines d'autres ex-voto placés derrière n'avaient pas dégringolé.

« Je vous ai dit de ne toucher à rien ! » Si maman ne nous battait jamais, elle prenait parfois cette voix-là, qui nous faisait pâlir. « Voyons voir, qu'avez-vous pris ? »

Je l'ai regardée d'un œil aussi innocent que possible et ai secoué vigoureusement la tête.

« Répondez-moi, allez ! On ne vous a pas coupé la langue, à vous. »

Je lui ai montré mes deux mains, paumes ouvertes. Vides.

« Ouvrez la bouche. » Il n'était pas facile de la tromper. L'espace de deux longues secondes, j'ai sérieusement envisagé la possibilité d'avalier le cœur. Mais réalisant que le bout de la chaînette qui dépassait de ma bouche me trahissait, je me suis avoué vaincu.

J'ai tiré la langue et maman a pris le cœur, couvert de bave.

« Savez-vous ce qui peut vous arriver si on vous attrape avec ça à la sortie de la cathédrale ? – a-t-elle demandé en le nettoyant avec sa jupe avant de le remettre à sa place. Comprenez-moi, mon fils. Moi, ce que je veux, c'est le meilleur pour vous et vos frères et sœurs. » Elle ne semblait plus aussi fâchée. Nous avons ramassé les ex-voto par terre.

Sur ce, elle a choisi deux des reins en argent, quatre doigts en or (dans le lot, il y avait un pouce) et un nez, puis a fourré le tout dans un petit sac en tissu noir qu'elle a rangé dans une poche.

« Avec ça, nous avons suffisamment pour payer notre cotisation, a-t-elle affirmé. Voilà pourquoi nous nous sommes levés aussi tôt. Plus tard, il n'y aura plus que des foies et des poumons.

— Et des cœurs », ai-je ajouté.

Le dimanche, c'était le jour où il venait le plus de gens dans la vallée. Des touristes et des pèlerins.

Il y avait chaque année plus de monde et des files d'autobus se formaient à l'entrée des esplanades transformées en parkings. Tous venaient rendre visite à Notre-Dame des Donneurs.

Ma famille tenait une des boutiques d'articles religieux dans la rue en face de la cathédrale. Nous vendions des petites estampes, des scapulaires et aussi des statues en plâtre de la vierge de différentes tailles, neuves, l'enfant intact dans les bras, mais qui, elles, n'avaient guère de succès. Ce qui se vendait le mieux, c'était les ex-voto : le comptoir central était plein de petites boîtes en carton, sur le dessus desquelles un échantillon était collé avec du ruban adhésif – sur celle-ci, une oreille ; sur celle-là, un pancréas ;

sur cette autre, un pied. Les boîtes étaient disposées selon une logique anatomique que mes frères aînés maîtrisaient à la perfection.

C'était principalement les pèlerins qui achetaient des ex-voto, pour ensuite les accrocher sur les murs du sanctuaire de la vierge. Pour eux, les heures de visite étaient prévues l'après-midi, après le déjeuner. De sorte qu'on ne les croisait jamais dans la cathédrale.

Comme les touristes achetaient parfois un ex-voto en guise de souvenir, il fallait de temps en temps en commander de nouveaux aux ateliers. Le surplus retournait aux boutiques, une fois sa mission accomplie.

Moi, je n'aimais pas aider mes frères aînés au magasin. Je préférais retrouver mes amis et distribuer des prospectus aux visiteurs. Nous faisons ça pour les pourboires qu'on recevait des touristes. Nous mettions nos pires vêtements, que nous salissions exprès. Les dames nous regardaient avec des yeux pleins de larmes et nous donnaient plus d'argent. Ils se faisaient presque toujours prendre en photo avec nous.

Celle qui, parmi nous, avait le plus de succès était mon amie Lucía. Elle avait alors dix ans, soit deux de plus que moi, et des yeux d'un bleu profond, avec des petites taches si brillantes qu'on aurait dit de l'or.

Lucía était si jolie qu'un jour, on a utilisé une photo d'elle pour la publicité. On l'a emmenée sur la côte, juste pour la prendre en photo. Son visage apparaissait au premier plan, avec la mer au fond, du même bleu que ses yeux. Elle, tout ce qu'elle voulait, c'était pouvoir se baigner dans la mer ; or les hommes de la sécurité ne l'ont même pas autorisée à y tremper les pieds.

Ce mois-là, tous voulaient une photo avec la gamine du dépliant : les touristes aussi bien que les pèlerins.

Nous avons monté tout un spectacle : pendant que Lucía prenait la pose avec les gens, nous, nous faisons du chahut avec des sifflets, des crécelles et des tambours improvisés, et nous nous relayions pour lire avec une voix très sérieuse les phrases des dépliants.

« Pourquoi attendre que vos reins ne fonctionnent plus ? Remplacez-les dès aujourd'hui et profitez de nos avantageux plans de financements ! »

Ceux qui n'étaient pas dans la queue pour leur photo faisaient cercle autour de nous.

« Saviez-vous que cultiver un nouvel organe en laboratoire vous revient sept à huit fois plus cher que l'alternative naturelle ? Et puis à quoi bon attendre dix ans pour avoir un pancréas tout neuf ? Débarrassez-vous de votre diabète dès maintenant ! »

Nous lisions avec une intonation parfaite et sans trébucher sur les mots. À ce moment-là, nous avons déjà appris tout ce qu'on pouvait nous enseigner à l'école : lire couramment, écrire en lettres attachées ou détachées, additionner, soustraire et même multiplier.

« Optez pour l'alternative naturelle. Ne prenez pas de risques avec des organes fabriqués en usine suivant des procédés artificiels et à partir de centaines de produits chimiques. Et rappelez-vous : cela ne vous coûte pas plus cher ! »

Mon tour est alors arrivé, pile pour la phrase avec le mot le plus long : « Cent pour cent garanti. Totale compatibilité avec votre système immu... inumo... I-nu-mo-logique ! » Bien entendu, les sifflets ont retenti, on se moquait de moi sans miséricorde.

« Système immunologique » m'a corrigé un des touristes. Il avait les cheveux blancs et de petites lunettes rondes. « Tu sais ce que c'est, le système immunologique ? »

Je l'ai regardé en prenant un air idiot. Les touristes ne sont pas supposés demander ces choses-là.

« C'est quelque chose qu'on a dans le sang pour ne pas tomber malade, a répondu Lucía pour venir à mon secours.

— Très bien, petite demoiselle, a répliqué le touriste à lunettes rondes. Mais ce quelque chose nous fait aussi tomber malades quand on reçoit une greffe qui provient de n'importe qui. Voilà pourquoi les donneurs universels sont si importants. » Il a souri et lui a donné quelques billets.

Lucía lui a rendu son sourire avant de se faire prendre plusieurs fois en photo avec lui et son épouse.

Plus tard, alors que Lucía et moi étions en train de compter l'argent récolté dans la journée, je lui ai demandé : « Lucía, c'est quoi, un donneur universel ? »

Lucía a fini de compter un petit tas de pièces de cent.

« Je crois que c'est une autre manière de nous appeler, nous, les donneurs. C'est comme ça que nous nomment les gens qui écrivent dans les livres et les revues.

— D'accord... et pourquoi ils ne disent pas simplement donneurs ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ! » a-t-elle répondu distraitement.

L'après-midi, nous devions aller à l'école, mais nous ne travaillions pas. Nous avions cours de gym. Tous les jours, y compris le samedi, systématiquement.

Le professeur d'éducation physique avait un ventre énorme, qui dépassait uniformément sous sa poitrine. Il portait un survêtement avec la cocarde verte de la Compagnie et un sifflet pendait à son cou. Nous autres habitants de la vallée, nous étions tous des donneurs ou des personnels de la Compagnie. Les touristes, eux, ne restaient jamais plus d'une journée. Quant aux pèlerins, c'était une semaine maximum.

Chaque jour, nous faisons vingt tours de terrain, en marchant le plus vite possible, jamais en courant.

« Courir abîme les genoux, affirmait le professeur. Nous ne voulons pas de genoux en mauvais état, pas vrai ? »

Le seul de ma classe qu'on laissait courir, c'était le Ratiboisé. Nous le regardions avec envie quand il nous doublait à toute allure sur ses jambes en aluminium et en polystyrène recyclé.

Moi, j'aurais aimé jouer au foot, comme ces joueurs qu'on voyait à la télé, ou comme les enfants dans les films. Mais ça non plus, on n'avait pas le droit.

« Vous pouvez vous casser une jambe ou même perdre un œil. Et vu ce que coûte un œil de nos jours ! »

Oui, ils nous laissaient jouer au ballon, mais ça, c'était très différent du foot. On devait porter un casque et des lunettes de protection, des genouillères, des protège-coudes et un gilet matelassé. C'est à peine si nous arrivions encore à bouger. Mais bon, on ne pouvait jouer qu'à ça.

Je me souviens d'un après-midi où il avait plu et où mon uniforme avait été maculé de boue, mes lunettes et mon casque compris. En arrivant à la maison, j'avais entendu des voix dans le salon ; plusieurs femmes parlaient à voix basse. J'étais entré et avais vu ma mère agenouillée devant l'autel à Notre-Dame.

Aucune des maisons de la vallée ne pouvait manquer d'avoir son autel consacré à la Vierge des Donneurs. Sur le mur autour de celui de maman, étaient collées des photos de mes frères et sœurs, et la mienne. Nous gardions toujours deux bougies allumées, parmi les plus grandes, de chaque côté de la statue.

Une voisine avait son chapelet à la main. Elle priait à haute voix et les autres dames lui répondaient. Elles étaient toutes vêtues de noir.

Aïe, douleur, douleur, douleur
pour mon fils et mon Seigneur !
Je suis Marie,
du lignage de David.

Il s'agissait de la neuvaine à la Vierge.

Maman m'a aperçu et m'a annoncé la nouvelle. Mon frère Braulio était parti ce matin-là, avec deux autres de mes aînés, pour le centre médical. Ils y allaient pour un prélèvement de moelle osseuse. Pour les hommes à partir de douze ans et pour les femmes à partir de quatorze ans, c'était une routine à laquelle il fallait se soumettre au moins une fois dans l'année.

Gabriel m'a dit
que le Seigneur était avec moi,
et il m'a laissée sans protection,
plus amère que le fiel.

« Il y a eu des complications pendant l'intervention – m'a-t-elle dit à voix basse, presque dans un murmure. Un thrombus s'est formé. C'est monté au cerveau et il ne s'est plus réveillé. » Maman avait les yeux rouges et le visage congestionné.

Il m'a dit que j'étais bénie,
parmi toutes celles qui sont nées,
et je suis, parmi celles qui souffrent,
la plus triste et affligée.

Une des dames, la voisine de l'étage du dessus, s'est approchée de nous et a glissé quelque chose à l'oreille de maman. Je ne suis pas parvenu à comprendre.

— Non, ne vous inquiétez pas. J'en ai même un ici, lui a répondu maman. Mes enfants me l'ont offert au Noël dernier. Elle a ouvert un petit tiroir de l'autel et en a sorti une boîte recouverte de velours noir. À l'intérieur, il y avait un petit marteau et un ciseau, tous deux en argent et gravés.

Dites-moi, hommes qui courez
par les chemins de ce monde,
dites-moi si vous avez vu
douleur semblable à mon mal.

Maman s'est avancée vers la statue de la vierge. Il manquait à l'enfant un pied et tout le bras droit. Maman a saisi le ciseau et le marteau. Elle a frappé et cassé les orteils de son autre pied. Puis elle s'est levée et a soufflé chacune des bougies. Les flammes se sont éteintes sur deux minces colonnes de fumée grise.

Et vous, qui avez
des pères, des enfants et des maris,
soulagez ma peine en la partageant,
si vous ne pouvez faire davantage.

« Aïe, mon fils ! Tel a été le destin de la Vierge Marie : offrir son fils en sacrifice. Et tel est notre destin à nous, les mères. Avoir encore et encore des enfants, les uns derrière les autres. Pour ensuite les livrer au scalpel des chirurgiens. Au moins, mon Braulio n'est pas mort tout jeune. Je dois être reconnaissante qu'il ait pu vivre jusqu'à dix-sept ans. »

Moi, je pensais à autre chose et finalement, je lui ai demandé :
« Maman, c'est quoi, un mari ? »

Deux semaines plus tard, la notification de la Compagnie est arrivée. Avec la mort de Braulio, la famille s'était acquittée de sa cotisation annuelle. Au moins jusqu'au mois de janvier, nous n'aurions pas à décider qui irait donner le prochain rein, ou son pancréas, ou un poumon. Nous avions même droit à une bonification supplémentaire. La Compagnie avait déjà fait le virement sur le compte de maman.

Le lendemain, nous sommes allés au centre commercial et, le week-end, nous avons tous porté nos nouveaux vêtements. Moi, j'étais très content de mes tennis tout neufs, rouges et noirs avec des bandes argentées.

Dans la famille, nous sommes tous donneurs ; tous, sauf Benjamín, le plus jeune, refusé à la naissance. Or c'est à cause de ce refus qu'aujourd'hui, maman est morte. Et c'est à cause de cette mort que j'ai pris la décision de quitter la vallée. Ensuite, c'est parce que j'ai quitté la vallée...

Tout ça à cause de la naissance de Benjamín.

Juste après l'accouchement, on lui avait fait les mêmes examens qu'à nous. Sauf que pour lui, les résultats n'avaient pas été concluants : il n'était pas donneur universel. Voilà pourquoi on ne lui avait pas tatoué le signe que nous portons tous.

Property of
Universal
DONOR
Incorporated

Le mot « DONNEUR » est écrit en grand, alors que le reste de la phrase est à peine lisible. C'est la raison pour laquelle on nous appelle les donneurs : les donneurs universels. L'ensemble de nos organes, n'importe quelle partie de notre corps est, en soi, quasiment *Plug and Play*. Tout le monde peut recevoir la greffe, sans aucun risque de rejet, sans médicaments, ni le moindre traitement : *Plug and Play*.

Après avoir acheté leurs ex-voto dans les boutiques, les pèlerins doivent passer par le bureau des registres de la Compagnie. C'est là qu'ils présentent leurs demandes et doivent effectuer un versement, en fonction du genre d'organe sollicité et de l'âge du demandeur. Toutes les cartes sont acceptées : Visa, Mastercard, American Express. Ce n'est qu'une fois le crédit accordé que l'ex-voto reçoit un code et que le prix est fixé. À peine un quart de la somme revient à la famille, le reste à la Compagnie.

Si mon frère Braulio travaillait dans ce bureau, jusqu'à son thrombus, ce n'était pas par obligation. Nous, les donneurs, nous n'avons pas à travailler, car notre travail, c'est ça : être donneurs.

C'est seulement une fois les ex-voto marqués que les pèlerins entrent dans la cathédrale. Chaque après-midi, presque jusqu'au coucher du soleil, on en voit des files entières. À l'intérieur, c'est toujours la même musique préenregistrée, la même obscurité, les bougies allumées.

Les pèlerins accrochent alors leurs ex-voto sur les murs de la chapelle. Certains les décorent avec des rubans ou des fleurs séchées, d'autres vont jusqu'à prier un peu avant de s'en aller.

Le lendemain, dès l'aube, les mamans entrent dans la cathédrale, certaines seules, d'autres avec un ou deux enfants, la majorité enceinte. En

tant que chef de famille, elles doivent s'occuper de la gestion des cotisations familiales.

Les pèlerins ne savent jamais qui prend leur ex-voto.

Quant à nous, les donneurs, nous ignorons toujours par qui ils ont été accrochés.

Le jour de la naissance de Benjamín, je venais d'avoir treize ans et maman en avait quarante-quatre.

C'est après quarante ans que les refusés commencent à naître. Nous le savions tous. D'une certaine manière, donc, nous nous y attendions. Lors des quatre dernières grossesses, ça nous avait tenus en haleine. Les uns restaient au centre médical, les autres téléphonaient régulièrement pour avoir des nouvelles. Et pourtant, les trois fillettes étaient toutes parties estampillées « DONNEUR », de même que les jumeaux.

Ce jour-là, je me trouvais dans la salle d'attente avec trois de mes sœurs aînées, qui priaient à voix basse. Au lieu de prier, moi, je regardais un match de foot à la télévision. Il faisait très chaud et l'unique ventilateur était en panne. Les jumeaux étaient là aussi ; qui sait pourquoi, il n'y avait personne à la maison pour les garder. Ils avaient beau se plaindre régulièrement de la chaleur, il ne restait plus aucun vêtement à leur enlever.

« Les personnes accompagnant madame Dolores Pérez. » C'est à peine si on comprenait ce que disait la voix dans le haut-parleur.

On ne nous a pas conduits au pavillon des nouveau-nés, mais dans un petit bureau où était installé un appareil à air conditionné. Il faisait davantage de bruit qu'il procurait de la fraîcheur.

Un des jumeaux s'est mis à pleurer. Ma sœur l'a pris dans ses bras pour tenter de le calmer.

Nous n'avons pas été reçus par une infirmière, mais par un monsieur portant une cravate avec l'insigne de la Compagnie. Nous avons aussitôt compris que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Gêné par les pleurs, il essayait de nous expliquer la situation : « malheureusement, ce sont des choses qui arrivent ; ce en dépit du fait que la Compagnie prenne toutes les précautions possibles pour l'éviter. Voilà pourquoi nous n'avons jamais recours à la conception naturelle, qui présente trop de variables difficilement contrôlables. Nous, pour chaque ovule, nous sélectionnons systématiquement l'échantillon de sperme le plus adéquat : celui apte à assurer la plus forte probabilité de succès au processus. Si le bébé donneur avait été mort-né, ça n'aurait pas été une si mauvaise nouvelle que cela, car la demande est importante pour les organes de nouveau-nés. Le moindre os peut rapporter quelque chose à la Compagnie. Et si la famille a de la chance parce que les organes sont en hausse sur le marché international, il y a même un bonus. Bien entendu,

une cérémonie mortuaire, et tout ce qui va avec, est organisée pour le bébé décédé. Mais ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Il va de soi – a poursuivi l'homme – que les échantillons de sperme sont produits exclusivement à partir de cellules souches importées. Maintenir les plus hauts standards de qualité est pour nous la seule façon de garantir que notre pays reste le leader latino-américain dans ce secteur d'exportation majeur. Vous voyez ce que je veux dire. »

Non, à vrai dire, nous avions décroché depuis cette histoire de secteur. Mais aucun d'entre nous n'a voulu l'interrompre, excepté le bébé, qui continuait de pleurer à grand bruit, et son frère, manifestement décidé à se joindre à lui.

« Des accidents comme celui-ci ne s'en produisent pas moins. » Il ne s'interrompait pas, pourtant visiblement agacé par le bruit. « La condition de donneur universel suppose une combinaison très précise de plusieurs centaines de gènes, dont le brevet appartient évidemment à la Compagnie. Une seule variation sur l'ensemble de la séquence suffit à produire, comme en l'espèce, un individu dont les organes seraient rejetés en cas de greffe. Une situation inacceptable, à tout point de vue. Pouvez-vous faire taire ces bébés ? » Mes sœurs ont essayé pour de vrai, mais les jumeaux ne voulaient rien savoir.

Les enfants refusés constituent un problème pour leur famille. Une charge. Comme ils sont impropres aux greffes, ils n'ont pas de revenu attiré. Ce qui signifie que nous devons tous sacrifier une partie de la somme qui nous revient de droit pour les entretenir.

« Techniquement, c'est une violation du contrat, a repris l'homme. De sorte que la partie lésée, la Compagnie, en l'occurrence, est pleinement en droit de le résilier sur-le-champ et d'invoquer la clause de garantie. »

Mes sœurs le regardaient, l'air perdu. Elles ne comprenaient rien. Moi non plus, d'ailleurs. Les hurlements de mes petits frères m'empêchaient de réfléchir.

« Nous allons donc faire jouer la police du contrat, afin de couvrir les frais que la Compagnie a dû payer jusque-là, a-t-il conclu. Un représentant de la société d'assurance vous contactera pour convenir de la façon dont vous vous acquitterez de la dette restante. »

Résultat : non seulement nous avons cet enfant à notre charge, mais nous étions aussi débiteurs de quoi sait combien de millions. Et pour couronner le tout, les jumeaux n'arrêtaient pas de pleurer.

À ce moment-là, mon téléphone portable a sonné.

C'était Lucía.

Lucía et moi, nous ne nous voyions plus depuis un bon moment, déjà. Maintenant qu'elle était grande, elle passait plus de temps avec d'autres gens. Ça ne nous empêchait pas de parler de temps en temps au téléphone, au moins pour les anniversaires et le Nouvel An.

Il était donc rare que Lucía m'appelle. Pas insolite, mais rare.

Nous ne nous sommes pas vus chez elle. Elle m'attendait dans le parc, assise sur une des balançoires, seule. Un groupe d'enfants jouaient à côté, dans un bac à sable. Tous portaient des lunettes de protection et des gants – du moins ceux qui avaient des mains.

Je me suis assis sur l'autre balançoire. Elle m'a observé d'un air grave, avec ce regard bleu aux petites taches dorées.

« Je suis enceinte. »

Avant leur première menstruation, on installait entre les jambes de toutes les filles de la vallée âgées de 11 à 12 ans un appareil électromécanique ne pouvant s'ouvrir qu'après qu'elles avaient signé un contrat de maternité, pour l'insémination artificielle. Nous, les garçons, nous devons nous contenter de ce qu'il y avait au-dessus de la taille. Pour cette raison, la plupart d'entre nous finissaient par fréquenter les quartiers nord de la vallée, où se trouvaient les maisons des femmes de l'extérieur, celles qui se faisaient payer pour ce qu'elles avaient au-dessous de la taille.

« Il n'est pas de la Compagnie », a-t-elle déclaré au bout d'un moment.

Une sensation de froid intense m'a parcouru l'échine, de haut en bas.

« Mais... Comment ça ? » ai-je finalement réussi à articuler. Ces choses-là ne pouvaient tout bonnement pas se produire.

« Le type travaillait aux archives de la Compagnie. Du coup, tu n'as pas eu l'occasion le rencontrer.

— Travaillait ? me suis-je étonné.

— Il m'a promis de m'emmener très loin. Et moi, je l'ai cru. Quelle idiotie ! Depuis qu'il l'a appris, il ne répond plus à mes appels. Je parie qu'il a quitté la vallée. »

Elle s'est levée de la balançoire et a fait quelques pas. Elle a continué à me parler, sans me regarder : « C'est lui qui a déniché les clés permettant d'ouvrir la ceinture. Il m'a convaincue que nous n'aurions aucun problème si nous utilisions des préservatifs. On les fait venir illégalement de Chine, cachés dans des poupées de porcelaine. Comment ai-je pu être aussi stupide ! Là, oui, j'ai merdé ! Plus jamais... jamais... Sa voix s'est brisée. Elle a mis la tête dans ses mains. Plus jamais je ne pourrai être mère ! Plus jamais ! »

Je me suis précipité vers elle. Bien qu'elle soit plus grande que moi, elle semblait alors tellement chétive et fragile ; elle tremblait comme un petit animal apeuré. Je l'ai prise dans mes bras. Elle sentait la lavande et les draps propres.

« Là, là..., l'ai-je rassurée. Tu verras, tout finira par s'arranger.

— Non ! » a-t-elle rétorqué. Elle m'a repoussé avec force. « Rien ne s'arrangera ! J'attends un refusé. La Compagnie... Ils ne me proposeront jamais de Contrat. Jamais !

— Mais... On doit bien pouvoir faire quelque chose. »

De nouveau, elle a fixé sur moi ses yeux bleus rougis par les pleurs.

« Il ne faut pas qu'ils l'apprennent, a-t-elle affirmé. Si je ne parviens pas à le dissimuler, ils me rendront la vie impossible. »

La seule solution était un avortement. Mais se rendre au centre médical ou dans l'une des cliniques de la Compagnie était impossible. Lucia y serait aussitôt fichée. Sans compter les amendes pour sa famille. Elle devrait se tourner vers un cabinet clandestin. Or ça allait coûter de l'argent, beaucoup d'argent.

« Je vais aller à la cathédrale, a-t-elle annoncé. Sa voix était plus ferme. J'ai pris ma décision. »

La semaine suivante, ma maman a voulu rendre visite à ma grand-mère pour lui présenter le nouveau-né et m'a demandé de l'accompagner.

Grand-mère vivait dans une maison de retraite, où elle avait sa propre chambre. Elle était l'une des rares personnes de son âge à pouvoir s'offrir un tel luxe. Les pensionnaires avaient accès à un vaste jardin avec de vraies fleurs, et la façade était entièrement peinte en blanc, portes et cadres des fenêtres compris.

Lorsque nous arrivâmes, grand-mère était assise sous le porche, avec d'autres dames. En nous apercevant, elle s'est levée et nous a adressé ce qui correspondait chez elle à un sourire.

« Dolita, ma fille. Ça fait si longtemps ! » Parfois, on ne comprenait pas ce qu'elle disait. Elle avait surtout du mal à prononcer tous les mots comportant des m ou des p.

Elle nous a emmenés dans sa chambre. La lampe de chevet sur sa table de nuit étant recouverte d'un tissu, tout baignait dans une pénombre rouge. Elle aussi, elle avait son propre autel consacré à la Vierge des Donneurs. Derrière, le mur était couvert de photographies de tous ses enfants et petits-enfants. En haut, les morts, comme mon frère Braulio, en bas, les enfants, et, au milieu, le reste, dont je faisais partie, organisé selon une hiérarchie comprise d'elle seule. En lieu et place des bougies, il y avait une installation électrique de petites lumières jaunes.

« Comme il est mignon ! – s'est exclamée grand-mère en prenant le bébé dans ses bras. Il boit tout son lait, n'est-ce pas ? Qu'il est dodu ! Qu'il est dodu ! »

Je n'avais jamais vu le visage de ma grand-mère. Rectification : je n'avais jamais vu ma grand-mère avec son propre visage. L'opération chirurgicale avait eu lieu bien avant ma naissance et elle n'enlevait jamais son masque en présence d'autrui, même de ses proches. Jamais.

Jeune, elle avait été une très belle femme. La plus jolie de toute la vallée. C'est ce qu'affirmaient les gens qui l'avaient connue à l'époque. Au-dessus de son lit, plusieurs cadres contenaient ses anciens clichés, de quand elle avait son visage. Entre autres, il y avait un écran sur lequel était projeté

en boucle le film où on voyait le visage de grand-mère. Un film hollywoodien.

« Comment peut-on refuser un bébé aussi magnifique ? » Elle mordillait l'un après l'autre les petits doigts de Benjamín. Ça faisait bizarre, parce que le masque de grand-mère n'avait pas de lèvres à proprement parler. Ce qui ne l'empêchait pas de mettre toujours du rouge à lèvres ainsi que du blush et du fard à paupières. « Il a le nez de sa Mémé ! Regarde, Dolita, regarde. »

La production avait payé le prix fort pour avoir le visage de grand-mère et le contrat prévoyait en outre un pourcentage sur les entrées. Ça avait été un des succès de la décennie et l'actrice avait remporté quantité de récompenses. Ce qui explique pourquoi grand-mère avait les moyens de s'offrir son appartement.

Cela dit, c'est le seul film que cette actrice ait tourné avec le visage de ma grand-mère. Dès l'année suivante, elle avait subi une nouvelle opération. Le monde du spectacle est ainsi.

« Dolita, je sais que vous avez peur, ma petite, a commencé grand-mère en s'adressant à maman. Je ne suis pas la mieux placée pour vous le dire, mais j'ai connu beaucoup de gens. Vous allez voir que ce n'est pas si difficile, quand vous aurez donné vos organes pour la première fois.

— Donner ses organes ? – suis-je intervenu, horrifié. Maman ? Comment ça ? Mais pourquoi, puisque mes frères et moi, nous avons toujours ponctuellement payé notre cotisation annuelle ? On ne devrait pas s'en prendre à maman.

— Vous n'avez pas expliqué au petit ? s'est étonnée grand-mère.

— Expliqué quoi ? » ai-je demandé à nouveau.

C'est ma mère qui a répondu.

« Mon fils, nous ne vous l'avons pas raconté pour ne pas vous inquiéter. » Elle m'a regardé avec l'air qu'elle avait lorsqu'elle récitait le rosaire. « Quand nous, les mamans, nous mettons au monde un refusé, nous ne pouvons plus avoir d'enfants.

— C'est les gens qui s'y connaissent en chiffres qui en ont décidé ainsi, là-bas, à la Compagnie, a ajouté grand-mère. D'après eux, si ça s'est produit une première fois, il y a de fortes chances pour que ça arrive de nouveau. Et donc, ils ne passent plus de contrats avec elles.

— Ça, je le sais, mais pourquoi est-ce qu'elle doit donner ses organes ? » J'étais désespéré qu'elles me regardent ainsi.

— Quand nous, les mamans, nous ne pouvons plus avoir d'enfants, on nous donne un an maximum pour commencer à contribuer à la cotisation, comme tout le monde. »

Je ne pouvais pas le croire.

« Non ! Pas comme ça ! C'est nous, les enfants, qui donnons, pas les mamans. Nous sommes là pour ça !

— Ne vous mettez pas dans cet état. C'est dans l'ordre des choses. » Maman m'a pris dans ses bras. Grand-mère, elle, portait toujours le bébé.

« Mais et grand-mère ? Elle n'a jamais...

— Grand-mère, c'est différent. Grâce à l'argent du film, elle a pu racheter son contrat. Pour ça, il faut beaucoup, beaucoup d'argent. D'ailleurs, elle en avait juste assez pour le sien. »

Benjamín a commencé à gazouiller. Je l'aurais volontiers pincé : ma maman allait devoir subir tout ça et c'était entièrement de sa faute.

« Allons, ne vous mettez pas dans cet état », a essayé de me calmer grand-mère.

Comme je ne voulais pas qu'elles voient la rage sur mon visage, je leur ai tourné le dos.

Je me suis absorbé dans la contemplation de l'autel de Notre-Dame.

La Vierge de grand-mère, elle, n'avait plus de visage.

Tu as fait le même rêve, nuit après nuit : tu étais seul dans un village inconnu et, qui sait pour quelle raison, tu étais persuadé que c'était en dehors de la vallée, au-delà du mur et des clôtures barbelées. Eux, ils te regardaient avec leurs yeux exorbités et injectés de sang. Les yeux rouges étaient la seule touche de couleur dans ce cauchemar en noir et blanc. Il y avait des femmes au foyer, des policiers, des messieurs à cravate, des religieuses. Ils te pourchassaient tous, lentement, mais sans relâche. Il y avait même une institutrice accompagnée de plusieurs petits enfants. Rien que des zombies qui te pourchassaient pour te dépecer et se partager tes organes.

Lorsque j'ai revu Lucía, plusieurs mois s'étaient écoulés. Je me trouvais avec une de mes sœurs et Benjamín. Comme il était tombé de son lit, nous étions venus pour qu'on lui fasse quelques points de suture sur le front.

Lucía était seule.

Ce n'était plus la Lucía que je connaissais. Elle était plus silencieuse, plus distante. Mais autre chose avait également changé.

Elle m'a regardé en face. Du moins, j'ai eu cette impression. À l'endroit où auraient dû se trouver ses yeux, il y avait un servomécanisme noir avec de petites lumières rouges intermittentes. Elle m'a salué, un sourire apathique sur les lèvres.

J'ai essayé de lui sourire en retour, n'obtenant qu'une grimace factice.

Nous avons échangé quatre mots, tout au plus ; elle m'a expliqué que sa vue était relativement bonne, en noir et blanc seulement et très pixelisée, mais qu'en revanche, elle y voyait mieux la nuit, quand il n'y avait pas de lumière.

En prenant congé, elle m'a embrassé sur la joue. Je n'ai pu réprimer un frisson.

Je n'ai plus jamais cherché à la revoir.

Les langoustes sont vivantes lorsqu'on les porte à ébullition. Tu l'as vu à la télé. On leur met des élastiques autour des pinces pour qu'elles ne s'entretuent pas en attendant d'être ébouillantées. Pour qu'elles soient étourdies et n'opposent pas de résistance quand on les plonge dans l'eau, il est recommandé de les mettre un moment au frigo avant de les faire cuire. Cela dit, le résultat est identique : elles finissent dans la casserole. Dans les films, on montre des restaurants chics, où les serveurs ne parlent que le français. Ils stockent les langoustes dans d'immenses aquariums, où les clients peuvent les voir pour choisir celle qu'ils mangeront. Tu ignores si c'est parce que les langoustes comprennent ce qui va leur arriver qu'elles préfèrent s'écharper.

Maman n'a plus pu avoir d'enfants. Par conséquent, elle est passée de la catégorie de maman à celle de donneur ordinaire, comme nous.

Au début, ça n'a pas été si grave que ça. Elle nous accompagnait une fois par trimestre aux installations de la Croix Rouge, une filiale de la Compagnie, pour un prélèvement de sang – un demi-litre par séance. Et une autre fois, pour l'extraction de moelle. Ça, elle n'y allait pas de bon cœur ; il faut dire que ça reste très douloureux jusqu'à une ou deux semaines après l'intervention. Mais elle ne se plaignait jamais.

Les trois premières années, elle n'a eu à donner aucun organe, car son nom n'a pas été tiré au sort. Puis est venu le tour d'un rein et, l'année suivante, de la rate et de quelques veines de la jambe. Ensuite, le système reproductif. L'utérus, évidemment, était inutile, trop usé, de même que les ovaires. Mais les trompes de Fallope, elles, pouvaient servir, et les organes externes aussi. Ils se vendent très bien quand le donneur a été mère. On dit qu'ils portent bonheur.

C'est alors qu'est arrivée la demande pour son cœur et ses poumons, qui, elle, était hors tirage au sort, personnellement adressée à maman. Nous savions tous ce que ça signifiait. C'était ainsi que la Compagnie nous informait que la vie utile d'un de ses donneurs était parvenue à son terme.

Nous l'avons tous accompagnée à la clinique, ce jour-là. Benjamin, âgé de six ans déjà, y était aussi. Il avait le bras droit dans le plâtre – il en était à sa troisième fracture. Les jumeaux jouaient avec lui très brutalement et aucun de nous ne prenait la peine de leur poser des limites.

« Mon fils, je pars le cœur tranquille – m'a-t-elle assuré quand ç'a été mon tour de lui faire mes adieux. J'ai déjà vécu tout ce que j'avais à vivre.

— Maman, vous allez beaucoup nous manquer, ai-je répondu.

— Ne parlons pas de ça, a-t-elle répliqué. Maintenant, je dois vous dire quelque chose.

— Quoi donc, maman ?

— Voyez-vous, je sais que vous n'aimez pas Benjamín...

— Mais non, maman ! Quelle idée ! L'ai-je interrompue.

— Chut ! » Elle a scellé ma bouche de son index. « Une maman sait ces choses-là. D'une certaine manière, je vous comprends... mais dites-vous bien que Benjamín n'est responsable de rien. Je l'ai expliqué aux autres et je vous l'explique à vous aussi. Ça devait arriver, j'étais trop âgée. » Elle est restée silencieuse un moment, les yeux tournés vers le plafond, plongée dans ses souvenirs. « En réalité, je lui suis reconnaissante, à cet enfant. Comprenez-moi, mon fils. Vous ignorez ce que c'est qu'être enceinte trente années de suite... J'étais fatiguée. » Elle a serré ma main vigoureusement. « Mais le pire, ce n'était pas ça... Le pire, c'était de voir chacun de vous passer entre les mains de ces bouchers, de voir qu'on me prenait mes petits, progressivement. Sans que je puisse rien faire... Ça n'est pas une vie ! »

Peu de temps après, j'ai su ce qu'étaient devenus les yeux de Lucía : je les ai découverts un jour dans les pages de la rubrique mondaine d'un magazine, le même bleu profond, les mêmes taches dorées.

Une jeune femme d'affaires, à qui tout réussissait et vivant à Sydney, en Australie, avait fait fortune grâce à ses investissements dans le marché à terme et les options sur les hématocrites et les tissus lymphatiques. Elle gérait sa propre entreprise de commissions des opérations en bourse, avec des succursales à New York, Tokyo, Francfort et São Paulo.

Elle avait une réunion importante avec son conseil d'investisseurs, au cours de laquelle elle allait présenter sa stratégie pour les cinq ans à venir. L'événement devait être une réussite totale. Pour l'occasion, elle avait commandé une tenue d'un modèle unique à la maison de haute couture Balenciaga.

La couleur des yeux de Lucía était l'assortiment idéal pour cette robe.

J'ai trouvé la revue dans la salle d'attente d'une des maisons de femmes des quartiers nord. J'étais devenu un client régulier, mais pas des plus chères, évidemment non : celles-là étaient réservées aux touristes. Y travaillaient uniquement des femmes ayant déjà fait beaucoup de dons, peut-être trop. Plus que des morceaux de femmes, à force d'ablations de jambes ou de bras, ou de jambes et de bras, ce qui plaisait grandement à certains touristes. Bien entendu, elles n'avaient plus leurs ceintures non plus.

Dans l'établissement où j'allais, moi, ne travaillaient que des femmes étrangères à la vallée. Aucune n'avait de sang de donneur dans les veines, sauf dans le cas d'une éventuelle transfusion. Ces femmes-là, ça les arrangeait bien, toute cette histoire de ceintures de chasteté ; c'était la garantie d'avoir une clientèle parmi les donneurs adolescents.

Une fille dont je n'ai jamais su le nom y offrait ses services. Pour ma part, je l'appelais Lu. Elle, elle préférait Lulú.

Je crois qu'elle avait à peu près mon âge, même si elle paraissait beaucoup plus vieille. Elle tenait le coup en buvant de la vodka de contrebande et ne dormait quasiment pas. D'où ses cernes. Son haleine était douceâtre, semblable à du jus d'orange fermenté, et si elle ne fumait pas, c'était parce que dans la vallée, il était impossible de se procurer des cigarettes, même pas cachées à l'intérieur de poupées de porcelaine.

Elle mettait des lentilles de contact bleues exprès pour moi. Elle leur avait dessiné les fameux petits points dorés avec un marqueur.

C'est Lu qui m'a proposé de quitter la vallée. Une folie, mais je n'ai pas hésité un seul instant. Je n'avais plus rien à perdre. Nous sommes partis en voyage, loin de la ville, loin des montagnes qui l'emprisonnaient.

Sincèrement, je ne regrette rien. J'ai pu faire les deux choses dont j'avais toujours rêvé.

J'ai marché sur le sable à la plage et trempé mes pieds dans l'eau salée.

J'ai assisté à un match de foot, dans un stade bondé.

Enfin, ça avant que Lu me vende à une bande de trafiquants d'organes.

Il y a pire que le sort des langoustes : celui réservé aux poissons que mangent les Japonais, consommés vivants. Tu l'as vu au journal télévisé : un grand plat de sushis au milieu d'une table et le poisson, avec des feuilles de salade autour, placé de telle sorte qu'il a l'air de poser pour une photo. Il est découpé en plusieurs endroits, pour permettre aux Japonais d'arracher facilement des morceaux à l'aide de leurs baguettes. Il est aussi servi avec de la sauce, une sauce au soja salée versée dans chacune de ces entailles. Le poisson est encore vivant et essaie de respirer. Il remue la bouche et les ouïes. Il étouffe, à coup sûr, tandis qu'une famille japonaise le dévore.

Et me voici, allongé sur le comptoir d'un magasin d'organes perdu au milieu du quartier chinois de qui sait quelle ville, sous la lumière intermittente d'un néon publicitaire. Ils ont déjà prélevé mon autre rein et ma jambe droite. Comme j'ai une plaque en plastique transparent là où devrait se trouver mon abdomen, les organes qu'il me reste sont exposés. Je n'ai pas mal. Sans doute ma moelle osseuse est-elle sectionnée juste où il faut, ou peut-être plus profond, dans le cerveau – ce qui expliquerait que je n'arrive à bouger que les yeux.

« Maman, maman, regarde ça ! crie l'enfant, le visage collé à la vitrine et en train de m'observer avec curiosité. Qu'est-ce qu'elles font toutes ces personnes, couchées là ?

— Il ne s'agit pas de personnes, mon chéri, le corrige sa mère. Mais de donneurs. Regarde le panneau rouge qu'ils ont autour du cou, c'est leur signe distinctif.

— Ouah ! J'en avais jamais vu ! On dirait des gens pour de vrai.

— Ils nous ressemblent beaucoup, oui, ce qui nous permet d'utiliser leurs organes. »

Elle aussi me regarde droit dans les yeux.

« Ils ont même le sang rouge ! Pareil que nous. » L'enfant désigne les tubes de mon appareil de dialyse.

En effet, mon sang est d'un rouge intense sous la lumière fluorescente.

« Allez, on y va, papa nous attend ! » lui ordonne-t-elle.

La mère et l'enfant s'éloignent, main dans la main.

Je ferme les yeux.

Je voudrais dormir un peu.

Juan Diego GÓMEZ VÉLEZ
Colombie

Traduit par Émilie DELAFOSSE et Elena GENEAU

Juan Diego Gómez Vélez est né à Bogotá en 1965, et réside à Medellín, où il exerce la profession d'ingénieur électricien. Lecteur assidu de littérature de science-fiction, c'est en 2009 qu'il saute le pas et se lance lui-même dans l'écriture de textes du genre, *via* son blog.

« Notre-Dame des Donneurs » est son premier récit ; il a été publié dans l'anthologie « Sin Censura » (2010) et a emporté le prix Tradabordo de la Mejor Nueva SF.

Les Auteurs

Macarena Areco, Professeur à la Pontificia Universidad Católica de Chile. Spécialiste de la littérature latino-américaine et plus particulièrement de la littérature chilienne contemporaine. Elle travaille sur les genres (anticipation, SF).

Françoise Aubès est Professeur émérite des Universités (Paris-Ouest Nanterre La Défense/ CRIIA-EA 369). Spécialiste de la littérature péruvienne, son champ de recherche est le roman et la littérature du moi (journal intime, mémoires, autobiographie).

Émilie Delafosse, Maître de conférences à l'Université de Lorraine (LIS) travaille sur la littérature contemporaine du Río de la Plata, en particulier sur les genres littéraires (formes brèves, transtextualité, fantastique, science-fiction), la bande dessinée, le lien entre littérature et nouvelles technologies.

Anaïs Fabriol, Maître de conférences à l'Université de Rennes 2 (ERIMIT) travaille sur les formes narratives contemporaines et postmodernes au Mexique, particulièrement sur la production des États du Nord-Ouest.

José García-Romeu, Professeur des Universités, membre du Laboratoire BABEL, enseigne la littérature et la civilisation hispano-américaine à l'Université de Toulon.

Caroline Lepage est Professeur des Universités à l'Université de Paris-Ouest Nanterre La Défense, spécialiste de Gabriel García Márquez, des littératures populaires, des écritures féminines, et traductrice.

Anouck Linck, Maître de conférences à l'Université de Caen-Basse-Normandie. A publié divers articles sur le rapport science et fiction dans la littérature hispano-américaine. Elle s'intéresse également, au rapport entre

Les auteurs

engagement politique (au sens large du terme) et pratique artistique (littérature et cinéma).

Fernando Moreno, Professeur émérite des Universités (Université de Poitiers/CRLA-Archivos). Spécialiste de littérature latino-américaine, il a publié de nombreux ouvrages sur la littérature chilienne (Dictature, Mémoire, Roberto Bolaño).

Teresa Orecchia-Havas, Professeur émérite des Universités (Université de Caen-Basse-Normandie/LASLAR), spécialiste de la littérature argentine, elle travaille actuellement sur les discours narratifs de la fin du vingtième siècle ainsi que sur la littérature écrite par des femmes.

Sébastien Rutés, Maître de conférences à Université de Lorraine (LIS), mexicaniste, spécialiste du roman policier latino-américain et des littératures de genre.

Emmanuel Sinardet, Professeur des Universités à l'Université Paris-Ouest Nanterre La Défense, responsable du Centre d'Études Equatoriennes au sein du CRIIA et membre de la «Academia Nacional de Historia del Ecuador». Ses recherches portent principalement sur l'histoire culturelle équatorienne et plus particulièrement sur les problématiques identitaires liées aux processus de consolidation de l'État national.

Miguel Tapia, Docteur en Études ibériques et latino-américaines (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) enseigne à Paris 3. (CRICCAL). Il travaille sur les rapports entre discours savants (en particulier le discours scientifique) et le discours littéraire et la critique épistémique.

Emmanuel Vincenot, Maître de Conférences à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée. Il est membre du groupe de recherche LISAA-EMHIS. Ses recherches portent sur l'histoire du cinéma et l'histoire urbaine en Amérique latine.